

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

# ***Le Boutillon des Charentes***



## **Novembre 2018** **Numéro spécial Jean-Bernard** **Papi**



**Jean-Bernard Papi**  
**Interview de Michelle Peyssonneau**  
**Revue "Comme une Culture" Mars/avril 2009. Vendée-Poitou-  
 Charente n°5**

Humour corrosif ou tragédie, Jean-Bernard Papi nous fait passer du rire aux larmes.  
 Rencontre avec un écrivain aux multiples registres.

Jean-Bernard Papi est né à Angoulême et vit à Saintes. Il a commencé ses études techniques à l'âge de 16 ans à la base aérienne 738 de Paban ; sa carrière d'officier de l'Armée de l'air s'est terminée à Rochefort à 46 ans avec le grade de colonel. Qu'il s'agisse de nouvelles, de poésies, de romans, on retrouve les Charentes dans une grande partie de son œuvre. *La Chanson de Rosalie* se passe en partie à Paban et son roman récent *Céline jusqu'au dernier jour* a pour cadre un village charentais entouré de ses vignes.

**Jean-Bernard Papi peut-on vous considérer comme écrivain régionaliste ?**

Pas particulièrement. En tout cas, pas un écrivain de terroir. Mon objectif n'est pas de montrer les particularités de ma région. Mais je ne les gomme pas non plus.

***Céline jusqu'au dernier jour*, l'ouvrage que vous venez de publier est d'une grande force émotionnelle. Tous ceux qui l'ont lu y sont allés de leur larme. Le fait de guerre que vous y racontez est-il inspiré d'un fait réel ?**

Je l'ai imaginé à partir des confidences d'une femme qui avait vécu ce genre de situation. Contrairement à mon héroïne elle s'était résignée à cette fatalité.

**Vous êtes né en 1939. Avec votre famille avez-vous eu à souffrir de la guerre ?**

Oui, je n'ai pas connu mon père. Il est mort à 32 ans en mission de guerre. Il a fait partie des cent mille morts de la « drôle de guerre ». Peut-être est-ce la raison pour laquelle cette période 39-45 me fascine et me fait horreur à la fois. Avant d'écrire le livre, j'ai fait beaucoup de recherches sur la division SS Das Reich ? Je me demande encore comment des hommes peuvent se montrer aussi parfaitement inhumains. Je continue à m'intéresser à cette période du point de vue historique. Certains documents commencent seulement à être dépouillés.

**Dans ce livre on a l'impression qu'à un certain moment, comme dans la tragédie grecque, le destin, le fatum des anciens, se met en route...**

C'est vrai. La journée commence mal car la mère de famille n'a pas donné le baiser matinal rituel à son époux. Il va sûrement se passer quelque chose de grave. Comme dans une tragédie classique, on trouve également une unité de lieu, de temps, d'action, dans la partie centrale autour de laquelle s'articulent les autres parties du livre.

**Et sur la couverture, ces trois femmes, ne dirait-on pas trois Parques noires prêtes à couper le fil de la vie des hommes ?**

Peut-être. En tout cas il y a trois femmes dans l'histoire. L'héroïne principale ressemble à ces Erinyes, qui poursuivaient les meurtriers durant des années dans la tragédie grecque.

**Ce livre se lit d'un bout à l'autre sans reprendre haleine et ses images vous poursuivent lorsqu'on l'a refermé. Vous nous aviez habitués à des récits plus légers. Ainsi dans le *Naufrage d'un autobus*, on rit franchement, entraînés dans une aventure qui pourrait être illustrée par Dubout.**

Le *Naufrage d'un autobus* amuse les charentais et en même temps les agace car, disent-ils, ils s'y retrouvent trop bien ! Pour moi c'est une aventure plutôt rabelaisienne.

**Vos livres sont très différents les uns les autres. Vous avez reçu le prix de la Saintonge romane à la séance 2008 de l'Académie de Saintonge pour *Balades insolites*. Bien que poétique, votre vision des paysages charentais est sans concession. S'il y a un bidon rouillé dans le paysage vous n'oubliez pas de le mentionner.**

Effectivement je n'évite pas les bidons rouillés, je ne maquille pas. Je suis de l'école « réaliste ». Les aquarelles de ma partenaire Christiane Massonnet proposent une vision beaucoup plus idéalisée de ces mêmes paysages. Nos regards sont complémentaires.

**Autre aspect de votre talent, jongler avec la technique paraît vous amuser beaucoup. Dans *Socrate et les technocrates*, on lit des descriptions d'usine et d'engins en mouvements proprement hallucinantes.**

De par mes études à l'École de l'Air je suis un technicien et un scientifique. Pour moi Sciences et Art se valent. Je ne les oppose pas. Au passage, avec Socrate je bouscule un peu les découvertes archéologiques. En réalité elles m'intéressent beaucoup.

**On sait bien que vous aimez introduire de la dérision dans vos récits et particulièrement dans vos nouvelles. Dans le genre, *Cheval d'enfer* bat tous les records. Mais qu'est-ce qui a déterminé votre vocation à écrire ?**

A dix ans je dormais dans une pièce qui ne comportait pas de volets. Réveillé dès l'aurore, je me plongeais dans les livres de classe de ma mère, ceux de littérature, qui étaient dans ma chambre. J'ai eu, dès cet âge, l'ambition de figurer un jour parmi ces auteurs. Vers seize ans j'ai découvert les russes, Tolstoï, Dostoïevski. Puis les Américains, surtout Henry Miller avec sa vision explosive des choses. J'ai aussi aimé Proust par dessus tout. Et j'adorais mettre le nez dans les auteurs – dont Flaubert – pour découvrir leurs ficelles, leurs transpositions. Au collège je faisais rire mes copains en leur racontant des histoires que l'instituteur écoutait aussi. J'ai vraiment commencé à tenir une plume à 18 ans. Certains de mes poèmes ont alors été publiés dans la revue Horizons poétiques en même temps que des poèmes de Marie Noël et de Charles Péguy.

**Vous étiez en bonne compagnie. Et avec les auteurs actuels vous sentez-vous en bonne compagnie ?**

Je n'apprécie pas la littérature nombriliste et à visée commerciale, je lui préfère la littérature d'action. On n'ose plus écrire sur la guerre. C'est pourtant là que l'homme se révèle. Et l'héroïsme suscite toujours l'intérêt.

**Et dans l'avenir ? Humour corrosif ou tragédie, que réservez vous aux lecteurs de vos prochains livres ? Doivent-ils s'attendre à rire ou à pleurer ?**

Je crois que *Céline jusqu'au dernier jour* marque un certain tournant. Les ouvrages suivants – j'en ai plusieurs en préparation – seront sérieux et susciteront des interrogations. Mais l'humour n'en sera pas exclu. Il a sa place même dans les moments les plus tragiques de l'existence.

Michelle Peyssonneau

Jean-Bernard Papi est le Président de l'Association Le Moulin de Poésie. Il a obtenu plusieurs prix : Prix Claude Farrère en 2005 décerné par l'Association des Ecrivains Combattants fondée par Roland Dorgeles ; Prix de la Nouvelle de Saint-Quentin en 1993.

« Qui est ce Jean-Bernard Papi qui manie l'ironie avec tant de férocité et la férocité avec tant d'ironie ? ... Le lecteur est plié de rire et en même temps a des sueurs froides ... Du grand art. » (Revue Brèves)

## **Ce que je sais de Jean-Bernard Papi** **Pierre Péronneau**

C'est lorsque j'ai commencé à me rendre dans les salons du livre, après la sortie du livre sur mon grand-père Goulebenéze, que j'ai fait la connaissance de Jean-Bernard Papi.

Quand il m'a dit qu'il avait fait carrière dans l'armée, et qu'il était Colonel, mon « antimilitarisme primaire » s'est mis en éveil et m'a conseillé de me méfier : « Tu ne peux pas devenir copain avec un militaire, un officier, un homme qui est presque un Général ! ».

Mais il ne faut pas se fier aux apparences. J'ai découvert quelqu'un de cultivé, curieux de tout, d'une conversation agréable teintée d'humour. L'armée, pour lui, c'était dans une autre vie ! Maintenant il est un écrivain.

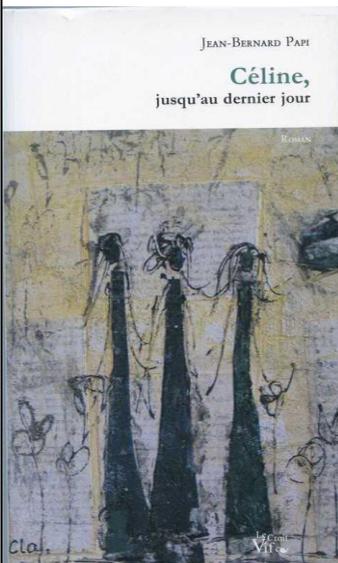
Alors je me suis plongé dans ses romans. J'ai lu notamment « J'ai tué Samir Vanadjian », « Vie et passion de Ferdinand Quatrefigues », « La cave de Hauteroche ».

Mais j'avoue que l'ouvrage qui m'a le plus marqué, est « Céline jusqu'au dernier jour », paru en 2008, dont j'avais fait une analyse à l'époque pour une revue littéraire (voir ci-dessous).

Quand j'ai demandé à Jean-Bernard Papi s'il voulait bien écrire des nouvelles pour le Boutillon, il a accepté immédiatement. Sa première histoire est parue dans le numéro 42 de juin 2015, en même temps que les premiers dessins de Jean-Claude Lucazeau. Et tous les deux ont été « adoués » immédiatement par les lecteurs. Quand plusieurs d'entre eux m'ont demandé de réunir ses nouvelles dans un Boutillon spécial, il a donné son accord. Voici donc, dans ce numéro, vingt nouvelles de Jean-Bernard Papi parues dans votre journal.



### **Céline jusqu'au dernier jour**



L'histoire se déroule dans un village du sud de la Charente, Villaudouin, à la fin de la guerre de 40. La famille Bajard exploite une ferme : le père, Marcellin, sa femme Mariette, sa fille Céline et le mari de cette dernière, Julien. Les allemands sont là depuis près de quatre années, on ne les aime pas, mais il faut bien s'habituer à leur présence : à l'occasion on leur vend des produits de la ferme, au prix du marché. Quant aux maquisards, les Bajard n'ont pas de relations avec eux, la vigne demande des soins constants, les deux hommes sont indispensables pour faire vivre la propriété.

Dans la première partie du roman, Jean-Bernard Papi nous raconte la vie de ces villageois. La guerre est en toile de fond, mais les grandes batailles sont loin de Villaudouin.

Comme chaque jour, Marcellin et son gendre partent ensemble à leur vigne, après avoir attelé la jument. Les femmes restent à la ferme où il y a également beaucoup de travail. C'est la vie habituelle, décrite avec passion et humour, qui rythme les journées selon un usage institué au sein de la famille. On sent que rien de grave ne peut arriver, ils sont unis et heureux d'être ensemble.

C'est alors que tout bascule. Un régiment de SS arrive dans le village et exige des otages, en représailles, car des résistants ont lancé une attaque et ont tué plusieurs soldats. Marcellin et Julien sont arrêtés dans leurs vignes, avec deux de leurs amis, et enfermés dans leur cabane. Le récit de Jean-Bernard Papi devient plus grave, ce n'est

plus la vie des grands espaces mais le huis clos angoissant. Il imagine ce que pensent ces paysans, à quelques instants d'être fusillés. Ils savent qu'ils vont mourir, alors qu'ils ont le sentiment d'être innocents : ils étaient là au mauvais endroit au mauvais moment. Curieusement, Marcellin et Julien pensent aux investissements qu'il faudrait réaliser pour moderniser l'exploitation afin de faire du vin de qualité, comme si penser au futur pouvait empêcher le dénouement.

Après l'exécution des otages, les allemands partent, laissant les survivants avec leur chagrin. Cette histoire est arrivée dans bien des villages en France, et les assassins furent rarement arrêtés et jugés, les victimes restèrent avec leur peine, essayant de se reconstruire.

C'est alors que Céline entre en scène. Elle n'accepte pas que les deux hommes responsables de la mort de son père et de son époux aient échappé à la justice, et les recherche pour les punir afin de trouver le repos et le goût de vivre ... jusqu'au dernier jour. Elle raconte son histoire dans un journal qu'elle remet à son fils, l'enfant de Julien, né après la mort de son père.

C'est un roman passionnant, qui nous secoue, qu'on lit d'une traite, et que l'on ne pourra pas oublier.

Pierre Péronneau



## Biobibliographie

**Jean-Bernard Papi**, né à Angoulême (Charente). Premières publications à dix-huit ans dans la revue de poésie **Horizon Poétique** (Le Bouchet « Centre troubadour » fondé par Marcel Dabouis). En compagnie (parfois) de Marie Noël, Max Jacob et Francis Jammes. Il opte pour une carrière dans l'armée de l'air. Ingénieur mécanicien de l'aéronautique, Lieutenant-colonel puis Colonel (ER) il quittera l'uniforme à 46 ans pour se consacrer à l'écriture, assouvissant ainsi un besoin qui le tient depuis l'âge de neuf ans. Il est chevalier dans l'Ordre National du Mérite à titre militaire. Il a fait ses débuts sur le Transall dont un exemplaire le R18 « Ville de Kolwezi » vient d'entrer au musée de l'Air.

À partir de 1989 ses nouvelles paraissent dans **L'Encrier-Renversé**, **Nouvelle Donne**, **Les Feuilles roses** et **Sapriphage**, toutes revues nationales consacrées à la nouvelle. En 1992 il publie dans le collectif **Nouvelles Charentaises** la nouvelle *La part des anges*. Pendant dix ans de 2000 à 2010, il dirige la revue **Le Moulin de Poésie** qui lui a publié plus de 90 poèmes. A écrit de nombreux articles dans la **Saintonge Littéraire**. Durant cette même époque (10 ans) a tenu **Le Billet d'humeur (24 articles)** de Poésie Première, revue nationale trimestrielle consacrée à la poésie sous toutes ses formes. Fut en 1993 le **lauréat du 9<sup>ème</sup> prix** de la Nouvelle de Saint-Quentin dans l'Aisne (sélectionné par des écrivains nouvellistes reconnus) puis de la ville d'Hazebrouck dans la même année. Un de ses poèmes « Les poétesses » a été mis en scène à Hendaye en 1995.

Il a reçu le prix **Claude Farrère 2005** (30 ans après René Barjavel) pour **Socrate et les technocrates** et le **prix 2008 de la Saintonge romane** décerné par l'Académie de Saintonge pour **Balades Insolites**.

### Livres parus :

- **Croquis des saisons et des voyages**,\* poèmes, 1997 (épuisé) Editions Editinter Prix de l'édition du Val de Seine.
- **Cheval d'enfer et autres nouvelles**, nouvelles, 1998 Editinter.(épuisé) \*
- **La Chanson de Rosalie**, roman 1999 Editinter
- **Portraits de famille**, poèmes, 2000 Editinter (épuisé)
- **Et Vive la révolution**, nouvelles 2001 Editinter (épuisé)\*
- **Mémoires des autres guerres**, nouvelles 2003 Editinter(épuisé)
- **Socrate et les technocrates**, nouvelles 2004 Editinter(épuisé) Prix Claude Farrère\*
- \* *Peuvent être consultés sur [www.jean-bernard-papi.com](http://www.jean-bernard-papi.com)*
- **Naufage d'un autobus**, roman 1999 Editions Bordessoules (Saint Jean d'Angély 17200) (épuisé)
- **Balades insolites**, textes brefs sur des sites, villages et villes du Poitou-Charentes illustrés d'aquarelles de Christiane Massonnet 2007 (Le Croît Vif), Prix Saintonge Romane 2007.
- **Céline, jusqu'au dernier jour**, roman 2008 (Le Croît Vif) (Céline ici est une femme)
- **J'ai tué Samir Vanadjian** Roman policier. Mon petit éditeur 2010.
- **Une petite musique jouée sous la verrière de La Fabrique de munitions** 2014 Éditions du Net. 275 pages.
- **Vie et passion de Ferdinand Quatrefigues**. Mon petit éditeur (Paris) 2014
- **La cave de Hauteroche**. Le croît vif éditeur 2016
- Traduction en français courant du **Chevalier de la Charrette** de Chrétien de Troyes (sur site [jean-bernard-papi.com](http://jean-bernard-papi.com))

Figure dans de nombreuses anthologies de poésie comme **Charentes...J'écris ton nom** (Le Croît Vif 1996), **Postésie 2000** (La poste), Anthologies de poésie **Du Point du Jour** (2004/2005/2006), **Impression d'Elles, Long-courrier, L'autre, Terre...Traces** etc.(Expression Culturelle Cognac de 1996 à 2013), **Demain** (festival de poésie de Morestel 2007)... et anthologies de nouvelles : **Nouvelles charentaises ; 2001 une odysée saintaise ; Saintes visions insolites** (2008 sur des photos de Jean-Charles Folliet)...

A participé, en 2006, à l'évocation théâtrale « **Mirage et brûlures au soleil d'Algérie** » animée par Michel Philippe (Analiv-Athliv 17) sur des textes de Loti/ Fromentin/ Kateb Yacine/ Jean-Bernard Papi/ Pierre-Henri Simon. Présentée à La Rochelle, Saujon et Rochefort.

Quelques-uns de ses textes ont été publiés dans le pays Cajun (**Bluffton Collège**) en Louisiane et en 2012 une dizaine de poèmes ont été publiés dans des revues russes dont **l'Echo Russe** et **Nuit et Jour**. L'un de ses poèmes Sarajevo (traduit) a figuré sur le site russe [www.navoine.ru](http://www.navoine.ru). **Point barre** revue francophone internationale de poésie de l'île Maurice le publie régulièrement ([barre.point@gmail.com](mailto:barre.point@gmail.com)). Le poème « Sabra et Chatila » publié dans Point barre n° 13 a été jugé « Excellent » dans un article de la Presse tunisienne.

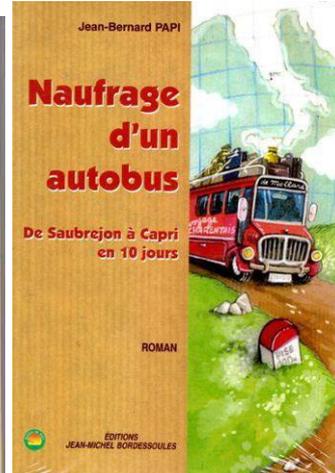
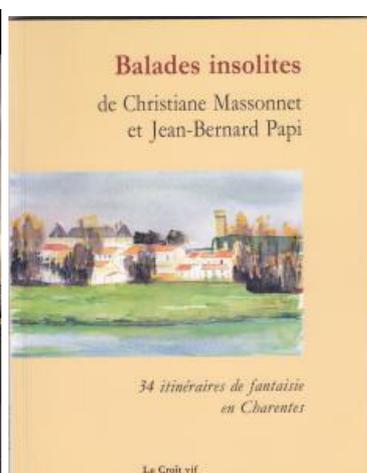
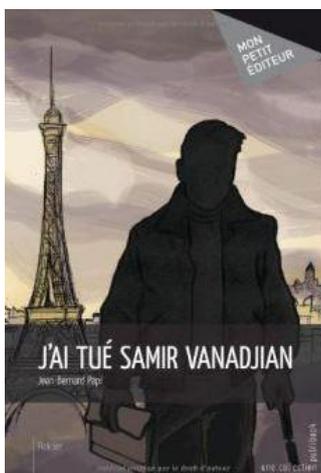
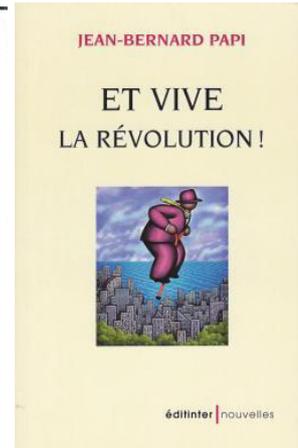
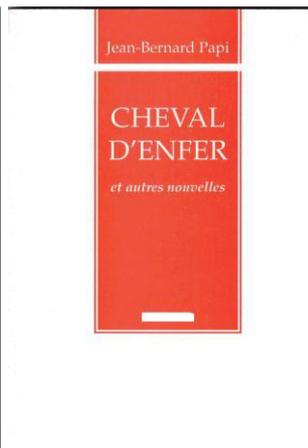
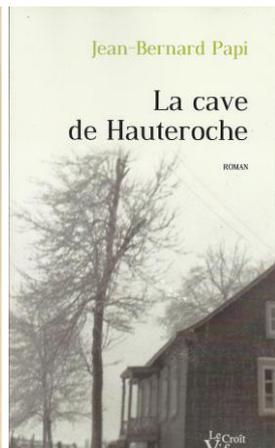
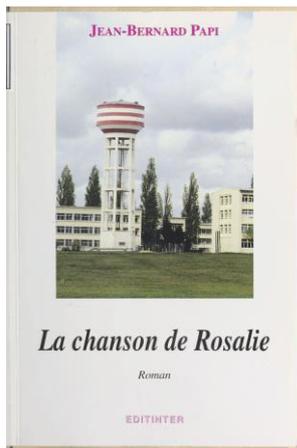
Figure également dans le Dictionnaire biographique des Charentais (Ed. Le Croît Vif 2005) voir également l'article qui lui est consacré dans « **Comme une culture** » de mars-avril 2009 La Rochelle.

Pour en savoir plus visitez son site : [www.jean-bernard-papi.com](http://www.jean-bernard-papi.com)

mail : [papi.jeanbernard@neuf.fr](mailto:papi.jeanbernard@neuf.fr) Ses livres sont en vente sur amazon, chapitre etc.

À propos du **Prix Claude Farrère** :

Fondé en 1959 par l'Association des Écrivains Combattants il est destiné à récompenser un roman ou des nouvelles. L'ont obtenu parmi les auteurs les plus connus : Maurice Denuzière en 1961- Jean-Marc Soyez en 1973- René Barjavel en 1975- Michel Tauriac en 1983- Erwan Bergot en 1984- Pierre Miquel en 1988- Philippe Mestre en 1991- Dominique Baudis en 1997- Pierre Messmer en 2004... Jean-Bernard Papi 1995 etc.



## La noce villageoise

Dans notre village de Jaurezac-le-Grand, entre La Rochelle et Niort, nous ne possédons pas de belles églises comme à Poitiers, des arènes gallo-romaines comme à Saintes, un château ou encore la mer comme à Royan. Alors, nous les jeunes, pour attirer le touriste à la belle saison, nous organisons une noce villageoise. Organiser une noce villageoise c'est recréer l'ambiance et les personnages d'une véritable noce telle qu'on la célébrait, il y a un siècle dans nos régions, avec violoneux, vielleux et bidasses survoltés de rigueur.

Ces bidasses, ou troufions, étaient des conscrits délurés, le plus souvent frères du marié ou de la mariée que l'on désignait d'emblée comme garçons d'honneur. Censés avoir vécu des aventures comiques et friponnes dans leurs casernes, ils étaient chargés d'animer la noce en réchauffant et en resservant le répertoire de tous les joyeux drilles qu'ils étaient supposés avoir fréquenté.

Aujourd'hui, nos bidasses brodent sur un texte écrit par monsieur Dumousseaux, l'instituteur qui se pique de littérature mais qui ne déteste pas la gaudriole. Des textes largement inspirés des chroniques locales qu'il se plait à recueillir chez les anciens. Les plaisanteries sont plutôt grasses mais les gens les aiment comme ça et en tout cas les bourgeois et bourgeoises ne tordent pas trop le nez.

Le reste de la noce, jeunes et moins jeunes, possède son texte, toujours écrit par l'instituteur, que chacun est libre d'interpréter à sa guise. Quand le public participe avec entrain, on enjolive, on en rajoute et chacun y va de sa vanne, de sa posture désopilante ou de sa singerie. Mais celui qui fait le plus rire et sans le faire exprès, je vous le donne en mille, c'est le gros René, l'idiot de notre village.



Un vrai idiot attention, et en plus qui tient son rôle d'idiot à la perfection. Car il y avait toujours un idiot, et parfois même plusieurs dans les noces d'autrefois. Mon grand-père, un marrant, affirme que l'idiot dans l'affaire c'était avant tout le marié. Ne me demandez pas pourquoi il y avait à l'époque tant d'idiot, je serais bien incapable de vous le dire.

Revenons au gros René. À chacune de ses trouvailles, et souvent on se demande où il va les chercher, l'assistance rit, mais rit à en pisser sous soi. C'est surtout le rire des femmes qui l'excite et l'encourage à poursuivre ses pitreries...

Cette année, le gros René aurait eu quarante cinq ans.

La noce se déplace dans le village avec à sa tête le violoneux et le vielleux. Elle est suivie par les spectateurs et l'on boit d'honnêtes coups de pineau dans tous les bistrotts et même ailleurs, chez les fermiers qui ont de la vigne et qui distillent. Comme je l'ai dit, il n'est pas rare que l'assistance blague et chahute avec nous.

Il faut dire que les filles de la noce sont jolies et qu'elles lancent aux hommes des œillades capables de les faire grimper au sommet des gros platanes de la place de l'église. Ce qui encourage à la rigolade et à la boisson, forcément. Bref une ambiance pas piquée des vers.

Le maire joue son propre rôle et on utilise la salle des mariages de la mairie avec vin d'honneur dans la salle des délibérations. Le curé, pour ne pas être en reste, donne deux ou trois coups de goupillon sur la noce, ses bidasses, ses filles et le public quand on traverse l'église. Les boissons à la sortie sont offertes par le photographe qui en profite pour faire poser les touristes avec nous. Bref, comme l'annoncent les affiches : « Il y a de l'ambiance et du rire, c'est à Jaurezac-le-Grand, sur la route qui va de La Rochelle à Saint-Nauson, tous les dimanches de juillet et d'août. »

Le dernier dimanche d'août, après le spectacle, quand il faut ranger les sabots, les robes de serge et les pantalons de droguet à pont, les blouses à rubans, les gilets rouges à boutons de cuivre et les mouchoirs de cou brodés, les coiffes larges, les chapeaux ronds et les uniformes à épaulettes, nous sommes tristes à pleurer. Il y a deux ans nous avons eu l'idée de faire une noce supplémentaire, une noce privée pour marier le gros René qui n'avait jamais connu de femme. Une manière de le remercier de faire si bien rire le monde. Comme personne parmi les filles, même parmi les plus moches, ne voulait être la mariée, on a pensé à la grande chienne jaune de Bertrand.

Bertrand, c'est un célibataire un peu poivrot qui achète des souris blanches pour les lâcher dans son jardin. Il dit que ça fait du bien à son chat de leur courir après. Ça empêche le chat de s'empâter. C'est étonnant, tout de même, que pas une fille n'ait accepté de jouer la mariée avec le gros René, même pour quelques jours. Ces drôlesses qui sont plutôt hardies et qui, en privé, sont toujours à nous bassiner avec les droits des uns et des autres, sur l'aide à apporter aux faibles et patin couffin, ont refusé de se pencher sur la faiblesse particulière du gros René.

C'est vrai que si les femmes, en général, n'ont rien à refuser à ceux qui les font rire, ou même pleurer, le gros René avec sa façon Gargantua de se déculotter en public, de péter à tout va, avait une manière bien particulière de faire rigoler. Mais pour ce qui est de les faire pleurer, il n'était pas assez malin ou méchant pour ça.

Bertrand a accepté sans trop rechigner de perdre sa chienne pour un bout de temps. La chienne de son côté avait l'air plutôt contente de se marier. Dire qu'elle est mignonne serait exagéré. Son pelage rêche et pisseux y est pour quelque chose mais elle est haute sur patte, assez dodue et marche toujours la queue entre les jambes. Ce qui est bon signe pour ce qui est de la soumission au mari. Le gros René était fou de joie.

Les habilleuses ont fabriqué une robe de mariée pour chienne et on a fixé la date de la noce au samedi suivant. Il pleuvait ce jour-là, ce qui est un mauvais présage d'après les vieux. « Mariée arrosée et larmes toute l'année », dit-on. Bertrand, qui était saoul depuis neuf heures du matin, chialait comme si ça avait été sa fille qui s'en allait.

Les bidasses s'en sont donné à cœur joie en blagues vaseuses et en galipettes suggestives. Le maire s'est fait un peu tirer l'oreille. « Ça ne se fait pas, disait-il, de marier un homme et un animal ». Mais comme on avait pas mal bu, et lui le premier, à la santé du gros René, il s'est quand même décidé à ouvrir la mairie. Pour ce qui est du curé, on lui a parlé de répétition, de nouvelle formule et on a caché la chienne dans un confessionnal. À la nuit, le gros René et la chienne jaune étaient mariés en bonne et due forme, avec tous les certificats. Il ne nous restait plus qu'à faire notre dernier repas en commun.

Quand les mariés se sont éclipsés, vers minuit comme le veut la coutume, pour le coup nous étions bien tristes car cette fois-ci, il fallait remiser pour de bon les sabots, les bonnets de police, les chapeaux de feutre et les robes à jupons. Personne n'a songé à leur porter la soupe à l'oignon traditionnelle et le gros René nous en a voulu un peu le lendemain.

Dans les premiers temps, on le voyait souvent. Il passait nous voir au café en compagnie de sa grande chienne jaune et on savait qu'ils vivaient heureux comme de vrais jeunes mariés, les yeux dans les yeux et les cœurs à l'unisson, comme dit monsieur Dumousseaux. Mais une chienne à ses défauts, une femme aussi bien sûr, mais une chienne c'est pire.

Donc, après une année passée avec le gros René, elle s'est sauvée avec un misérable bâtard crotté jusqu'au museau. Un traîne-patins de chien toujours dehors qui appartient au boucher.

Est-ce que le gros René n'a pas su la retenir et la rendre heureuse, finalement ?

N'est-elle, même aujourd'hui, ni plus ni moins qu'une chienne et rien qu'une chienne de chienne ? En tout cas le gros René a traîné son chagrin et son déshonneur de cocu pendant quelques semaines, puis il s'est pendu.

Depuis, nos noces villageoises ont moins de succès, forcément. On pense recruter un idiot quelque part, ce n'est pas ce qui manque dans les villages voisins. Mais avant tout, on veillera à ce qu'il évite la compagnie d'une grande mariée-salope de foutue chienne jaune.

## **Le Grand-Homme**

Simon remarqua l'étrangère qui grimpa à pied la colline, entre les rangs de vigne. Il arrêta son tracteur et ouvrit la porte de la cabine, histoire de voir de quoi il en retournait. L'étrangère, de loin, lui fit des signes de la main comme pour dire : attendez-moi ! ou quelque chose comme ça. Le dur soleil de fin d'après-midi chauffait l'étroit chemin de calcaire et ce n'étaient pas les quelques haies de ronces et de prunelliers qui pouvaient lui faire de l'ombre. Simon supposa qu'elle avait dû abandonner son auto en bas, près de la nationale. La quarantaine bien sonnée, un visage hommasse à peine maquillé, le cheveu noué en chignon elle venait vers lui d'un pas mou et fatigué. Par cette chaleur, elle était vêtue comme une bureaucrate, tailleur gris, chemisier blanc et chaussures plates. Rien d'une pin-up, mais pas désagréable à regarder quand même. De belles hanches, constata Simon. Elle tenait sa veste pliée sur son avant-bras.

– Vous vendez bien du pineau ? cria-t-elle.

Simon lui fit signe que oui.

– Je viens aussi pour louer votre maison d'en bas, celle du village. Je suis arrivée hier au soir, je n'ai pas voulu vous déranger. En attendant je loge à l'hôtel. Le notaire a dû vous parler de moi, je suis la Parisienne...

Simon eut un geste apaisant, Parisienne, Bordelaise, Charentaise, il ne faisait pas de différence. Il ouvrit la barrière de bois et l'étrangère lui tendit la main qu'il serra.

– Je suis journaliste et écrivaine, dit-elle. Je veux faire un livre définitif sur le Grand-Homme, François M. C'est pourquoi je suis venue vivre ici pour quelque temps, dans le pays où il est né et où il est enterré.

Simon lui indiqua du geste sa demeure, une maison basse de paysan datant du siècle dernier, qui se dressait au fond de la cour, entre deux longs chais à cognac. Dans la salle commune, ils s'installèrent sur des bancs lisses et patinés, de part et d'autre d'une grande table de merisier ciré, utilisée jadis, entre autres usages, pour les repas de fin de vendanges.

Les contrevents de bois de la fenêtre et ceux de la porte vitrée étaient mi-clos, en tuile comme on dit ici, et laissaient passer seulement un rai de feu venant de la cour. Une barre de fer chauffée à blanc. Il faisait frais dans la maison et la journaliste soupira d'aise. Simon posa sur la table trois bouteilles de pineau qui sortaient de la cave, du rosé, du blanc, du supérieur et des verres ordinaires, d'anciens verres à moutarde.

– Je le fais moi-même, dit-il. Puis il servit pour la dégustation et appela sa femme.

La journaliste, par-dessus ses lunettes en demi-lune examina Simon. La soixantaine et beaucoup de cheveux encore, musclé et le torse hâlé. En professionnelle elle nota la chemisette Lacoste neuve, déboutonnée au col et fourrée à la diable dans un jeans lessivé et plaqué de cambouis. Le visage était avenant et souriant, l'homme avait de belles dents et son œil pétillait derrière ses épais sourcils à l'idée de boire et de vendre surtout, le pineau maison. Un homme en qui on pouvait avoir confiance, pensa-t-elle, rassurée.

Sa femme apparut. Elle paraissait plus jeune. Le corps libre dans une robe de coton bleu marine. Elle resta debout, appuyée contre l'épaule de son mari. Elle ne porte pas de soutien-gorge, constata la journaliste amusée. Mais des ploucs quand même, qu'elle allait manœuvrer à sa guise.

– Certains ici ont connu le Grand-Homme, dit la journaliste.

Plutôt une affirmation qu'une question. Elle renversa la tête pour boire une gorgée de pineau. Elle eut une mimique de surprise.

– C'est délicieux, dit-elle.

– C'est vrai, répondit seulement Simon, sans préciser.

L'œil continuait de pétiller sous les sourcils bourrus. Il se fout de moi, songea la journaliste.

– Et vous ? l'avez-vous connu ?

– Un peu. Nous étions voisins. Il était plus vieux que moi de quelques années. Mais nous jouions ensemble, oui, quand nous étions gosses.

– Comment était-il à cette époque ?

– Comme moi.

La journaliste parut désespérée. Elle but d'un trait le reste de son verre et alluma une cigarette.

– C'est peu... Pour écrire un livre...

– Bon. On volait des billes et des sucettes chez la mère Bouteiller. On tripotait les filles après l'étude du soir, derrière la palisse du Péret-aux-ânes. On pissait dans l'eau bénite de l'église avant d'aller servir la messe...

– C'est vrai ?

– Non, rien n'est vrai. À part les filles...

Sa femme eut un rire clair.

– Vous devez être contents, tous les deux, dit la journaliste.

– Contents de quoi ? s'étonna Simon.

– Et bien, que le Grand-Homme soit né chez vous, dans votre village, et y soit enterré. C'est une bonne pub.

Simon eut un sourire léger. Le village était plein de célébrités. Il n'y avait qu'à lever le nez pour lire leurs noms sur le monument aux morts de 14-18, de 39-45 ou d'Algérie. Mais le plus célèbre, incontestablement, c'était Jean-Jules Céraise, surnommé Benurâ, Le Bien-heureux ou Le Satisfait, comme on voudra. Jean-Jules avait écrit en patois une foule de choses, des pièces de théâtre, des chansons, des monologues... Autant qu'un académicien dans sa vie.

Simon se souvenait de l'avoir vu sur scène, dans la salle des fêtes, plus de dix fois, tout le monde se tordait de rire en l'écoutant. Pour ce qui était du Grand-Homme, celui-là n'avait jamais fait rigoler personne.

– Il y a eu Jean-Jules Céraise, murmura sa femme qui lisait dans ses pensées.

– Quoi ? demanda la journaliste en oubliant sa grammaire.

– Il est mort maintenant, mais c'était un marrant. Il faisait rire tout le village et on venait de loin pour l'écouter...

– Connais pas. Revenons au Grand-Homme, vous étiez son voisin ? A propos, je peux prendre une photo ?

La journaliste sortit un petit appareil de son sac à main et photographia Simon qui tenait son verre de pineau entre ses deux mains et regardait dedans comme pour y lire l'avenir.

– Il était studieux ?

– Fallait bien, soupira Simon, à cause des parents... Il avait été reçu premier du canton à l'entrée en sixième. Il y avait un concours à l'époque.

La journaliste jubilait et prenait des notes.

– Et vous, vous avez été reçu à ce concours, demanda-t-elle pour être aimable.

– Oui, plus tard. Premier aussi.

La journaliste fit la grimace.

– Y a-t-il des femmes qui l'ont connu au village. Disons intimement ?

La femme de Simon refit le plein des verres. À ras bord.

– Probablement, dit-elle, mais on ne parle pas de ces choses-là, à cause des maris et des enfants. Personne ne vous renseignera là-dessus.

– Peut-être la boiteuse, avança Simon.

– La boiteuse, c'est pas pareil. Tout le monde couche avec depuis qu'elle a ses règles. Je me souviens de les avoir vus ensemble. Souvent même. J'étais gamine à l'époque. En ce moment elle vit avec un marocain de vingt ans plus jeune, un chômeur. Si vous souhaitez la rencontrer, ils habitent près de l'église. Dans l'ancien presbytère.

La journaliste plongea le nez dans son verre. Heureusement qu'il y a le pineau, pensa-t-elle.

– Comment ressentiez-vous son ascension politique ? demanda-t-elle à Simon.

– C'était loin, ça se passait à Paris et surtout dans le Cantal, un pays d'attardés où même le printemps a de la peine à arriver à l'heure... Que voulez-vous que cela change pour nous qu'il soit député, président ou qu'il reste avocat ? La planète aurait pu tourner sans lui ; elle tournera bien maintenant qu'il est mort. Et puis, autant poser cette question à un Sénégalais ou à un Japonais. Ils vous répondront, comme moi, qu'ils s'en foutent, qu'ils ont d'autres chats à fouetter. Si vous les bousculez un peu, ils sortiront les deux ou trois clichés que les journaux ont imposés, sa culture, son sens de l'amitié, son côté machiavel. Tu parles, sa culture ! Je suis persuadé qu'il ignorait même à quel siècle avait vécu ce Machiavel. Il faut du temps pour se cultiver et lui, il était toujours pressé. Ce qui les intéresse, les gens d'ici, ce sont les gelées, la pluie, le vent, le soleil. Et votre Grand-Homme n'avait pas de prise sur ces événements-là, par bonheur.

La journaliste regardait Simon sans le voir, la bouche entrouverte, un mince filet de salive coulait sur son menton. Un chien, un épagneul, bâilla bruyamment près d'un vieux buffet et se rendormit.

– Ça fait toujours la même chose, la première fois dit Simon.

– Quoi ? Qu'est ce qui fait la même chose ? demanda la journaliste en s'ébrouant.

– Le pineau. C'est traître quand c'est glacé.

– Mais il y a l'histoire, reprit-elle. Le Grand-Homme va entrer dans l'Histoire de France. C'est important ça !

– Oui, je me souviens de gars dont mon arrière grand-père parlait avec admiration. Les Emile Loubet, les Combes, qui entraient dans l'histoire comme vous dites et dont il ne reste que des noms, pas toujours très lisibles, sur des plaques de rue ou sur des façades d'écoles. Promenez-vous dans notre chef-lieu et demandez aux gens ce que Louvel, Wilson, d'Aguesseau, signifie pour eux et vous verrez. Même de Gaulle finira par être oublié, il suffit d'attendre un peu. Les idées se démodent vite de nos jours, soupira Simon, alors les hommes qui les ont lancées... Votre livre définitif ? Il sera condamné au pilon dès sa sortie si vous mettez plus de six mois à l'écrire.

La journaliste eut un hoquet et tendit son verre à la femme de Simon. Puis elle le vida d'un trait.

– C'est bon, dit-elle.

– Une recette dont on ne connaît pas l'inventeur. Comme pour la roue, la trempe de l'acier, le verre et un tas d'autres trucs bien utiles. De l'eau-de-vie dans du moût de raisin de la meilleure qualité. On laisse vieillir et on sert frais.

– Mon métier à moi est difficile ; si vous saviez... Si je vous achète, mettons, cinquante litres de pineau vous achèterez mon bouquin ?

– Pour cinquante litres, je ferai un effort, répondit Simon sans sourire.

– Farfait, bredouilla la journaliste. Je vais me mettre au boulot tout de suite.

Elle se leva, chancela et se retint à la table. Puis elle rafla sa veste, son sac à main et fonça vers la porte. Sur le seuil, le soleil la cueillit d'un coup en traître. Un uppercut de boxeur. Elle marcha malgré tout à travers la cour, vers le portail, d'un pas de plus en plus pesant et chancelant. Puis elle s'effondra avant de l'avoir atteint.

Simon se coiffa de son chapeau de paille et courut jusqu'à elle. Il la prit sous les bras et la tira vers la maison.

– Annette, prépare la chambre du premier, s'il te plaît ! C'est bientôt les vendanges et comme ça elle verra du monde. Demain matin, elle viendra avec moi dans les chais et m'aidera à lessiver les tonneaux, à les soufrer, et à couper le bois pour l'alambic. Si elle travaille correctement, dans une quinzaine, je lui en ferai cadeau de ses cinquante litres de pineau... Je ne veux pas qu'elle nous prenne pour des sauvages, tout de même !

## **L'Aérius**

Chargé par la famille Quatrefigues de mettre de l'ordre dans ses archives, je suis en mesure aujourd'hui, en me fondant sur des documents conservés depuis plus de cinq générations, de réparer la très cruelle injustice dont fut victime l'un des plus glorieux, et méconnu, pionnier de l'aviation, j'ai nommé le général comte Maximilien de Quatrefigues (1).

L'histoire officielle, pour des raisons de mesquine et basse politique, s'est attachée, depuis plus d'un siècle à ce que son nom, malgré ses mérites éminents, ne soit jamais associé à celui de l'aéronautique. De la même manière on veilla à ce qu'aucune biographie ne lui soit consacrée. Pour l'historien, le nom du général de Quatrefigues évoque surtout la formidable raclée que lui infligèrent les Prussiens, alors qu'il commandait le 3<sup>e</sup> Régiment de Cavalerie de l'Arrière. C'était le premier septembre 1870 au lieu-dit Forêt de Francheval, près de Sedan.

Surpris, alors qu'ils se rendaient joyeusement à la soupe, les cavaliers français furent en un rien de temps encerclés puis anéantis par un demi-régiment de fantassins brandebourgeois. Ni les prévisions de l'état-major, ni les renseignements des éclaireurs ne permettait de supposer l'ennemi à cet endroit. Dans un rapport qui fit beaucoup rire dans les états-majors le général de Quatrefigues tenta de se disculper, ou de s'accorder au moins les circonstances atténuantes, en argumentant « Qu'il aurait fallu être un oiseau pour déceler la présence des soldats prussiens avant qu'ils ne nous attaquent ». Le chef d'état-major, pour tout commentaire, nota en marge : « Quel serin ce Quatrefigues ! », puis préconisa la mise à la retraite anticipée de l'intéressé.

Maximilien de Quatrefigues se retrouva donc, à l'âge de cinquante ans à peine, à se tourner les pouces dans sa maison natale d'Angoulême avec suffisamment de fortune, toutefois, pour n'avoir jamais à surveiller ses dépenses. Sa maison, en réalité un hôtel particulier avec de multiples dépendances, avait été bâti du temps de Guez de Balzac sur les puissants remparts qui dominent la vallée de la Charente. Le général, parcourant en calèche le chemin de ronde qui à cette époque enserrait encore le cœur de la vieille ville, après le repas de midi aimait à suivre leurs courbes sinueuses. Depuis cette hauteur vertigineuse, cent mètres au moins, la vision de la campagne, semée de bois et de villages, ravivait en lui le souvenir douloureux des dernières lignes de son rapport : « Il aurait fallu être un oiseau ... » L'envie irrépressible de s'envoler comme un oiseau afin de confondre ce bélièvre, ce pédant de chef d'état-major le traversa un après-midi comme un trait fulgurant. Il en resta si bien stupéfié que son cocher crut à une syncope et descendit en hâte de son siège pour le secourir.

Le soir même, de Quatrefigues commanda à son secrétaire, un jeune homme vif et érudit, de lui réunir la totalité des ouvrages qui, en 1871, traitaient de l'art et de la manière de s'élever dans les airs à l'aide de machines volantes. Le secrétaire embaucha nombre de commis qui partirent en chasse. Trois mois plus tard, de Quatrefigues avait sous les yeux la traduction française de l'Opus-major de Roger Bacon, les traités et dessins sur le vol des oiseaux de Léonard de Vinci, les études de Sir George Cayley et son convertiplane, du marquis de Bacqueville, du chanoine Desforges ainsi que le "Journal des Scavants" avec le croquis de la machine volante du serrurier Besnier. Sans oublier les notes de Guillaume Resnier, illustres angoumoisins surnommés « Le général volant » qui cent ans plus tôt avait tenté de planer du haut de ces mêmes remparts.

La récolte bien que modeste, indiquait cependant, en raison de la diversité des sources, qu'il y avait anguille sous roche et que l'idée était dans l'air. Il convenait donc de continuer les recherches.

Peu après, le jeune secrétaire eut la bonne fortune de déniaiser la servante de l'une des plus vieilles familles juives d'Angoulême. Installée depuis l'an 932, elle avait fait fortune grâce aux moulins à battre le papier. Il apprit que leur bibliothèque regorgeait de traités scientifiques arabes du temps des Abbassides, ainsi que nombre de documents savants en provenance de l'Orient et des Indes. Le secrétaire ne s'étonna point du savoir de la donzelle, s'en remettant à la grâce de Dieu qui l'avait placée sur son chemin. Le général de Quatrefigues s'introduisit aisément auprès des papetiers qui mirent leurs bouquins à sa disposition. Il faut dire que la ville d'Angoulême avait été au cours des siècles traversée par des hordes de savants arabes, des tribus de juifs séfarades, mathématiciens et kabbalistes fuyant l'Espagne d'Isabelle, quelques Russes mécaniciens fuyant le tzar et autant de Chinois hermétiques détenteurs d'une science trois fois millénaire. Le savoir de ces transfuges avait été recueilli par des érudits locaux, qui en avaient assez souvent profité pour faire main basse sur leurs bagages, leurs bourses et leurs livres. De fil en aiguille, le général et son secrétaire empruntèrent des monceaux de parchemins, des piles de tablettes d'argile, des liasses de feuilles de palme et de papyrus et tout un fatras de grimoires qu'ils firent déchiffrer par un bataillon de traducteurs.

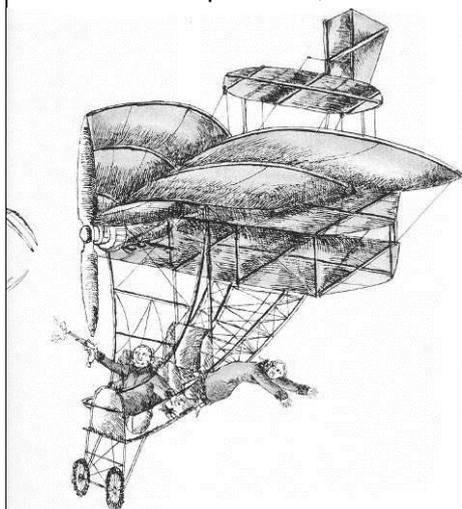
En un an moins un jour, ils étudièrent suffisamment d'ouvrages sérieux, disposèrent de suffisamment d'études expérimentales et de croquis dans cette science toute nouvelle qu'ils avaient baptisé « aéronomie », pour leur permettre d'envisager la construction d'une machine volante. Dans ses premières ébauches elle ressemblait à l'un de ces volatiles grassouillets, mi-dindons, mi-hirondelles qui illustrent les miniatures persanes. Mais, le recours aux mathématiques et aux expériences sur des maquettes à échelle réduite, conduisirent nos savants à concevoir l'engin comme quelque chose d'entièrement nouveau, débarrassé de toute référence au règne animal.

En 1872, on en était encore aux ballons captifs à peine dirigeables, dont les nacelles, véritables chaloupes de marine, étaient munies d'une volumineuse hélice en bronze. La force propulsive, c'est à dire le mouvement de l'hélice, était assuré par un moteur à vapeur ou par la vigueur humaine, une douzaine de matelots gorgés d'alcool. Rien de bien sérieux. Le général de Quatrefigues, sur un fuselage profilé en obus de marine, avec gouvernail de direction et de profondeur incorporés, coupé de grandes ailes fines fortement haubanées, monta le tout récent moteur électrique de monsieur Gramme.

Ce moteur entraînait l'hélice, à pas variable, décrite dans le très vieux "Traité des machines à air" d'Al Jasari. Alors que l'imaginatif Jules Verne utilisait des sources d'énergie farfelues pour faire fonctionner ses inventions romanesques, de Quatrefigues découvrait dans un ouvrage cordouan du 13<sup>ème</sup> siècle le secret de la pile alcaline. Il s'agissait, pour l'essentiel, d'éléments d'argent et de zinc baignant dans une eau de mer puisée aux environs de La Rochelle.

En six mois, moteur et hélice furent mis au point, non sans effrayer visiteurs et passants par des ronflements et des trépidations qui secouaient l'hôtel particulier des caves aux mansardes. Les armatures du fuselage et des ailes furent exécutées en osier que l'on habilla de toile de lin rendue étanche par un badigeon de chaux vive, de lait caillé et de blancs d'œufs.

Nos constructeurs, pour lier les parties entre elles, utilisèrent la ficelle de chanvre et surtout la colle de poisson qu'ils perfectionnèrent, ayant omis d'inventer, par étourderie, le rivet et la vis ad-hoc. En revanche, pour le pilotage de l'engin, ils créèrent le palonnier, le manche à balai, les aérofreins, les volets hypersustentateurs et de menus appareils nécessaires à la navigation comme l'anémomètre et la montre de bord.



Une fois ses différentes parties assemblées dans la cour de l'hôtel de Quatrefigues, tout le monde put constater que la machine volante avait belle allure. Elle reposait sur un train d'atterrissage en roues de brouette avec bandages métalliques et pointait un nez effilé où luisait l'hélice en cœur de noyer poli. On accédait dans la cabine, prévue pour deux personnes, par une trappe de verre située entre les ailes et des hublots permettaient de voir à l'extérieur. Dans l'avant du fuselage avait été logé le moteur électrique tandis que, pour équilibrer la machine, les piles se trouvaient dans le dos du passager. Dans la cabine, outre le désormais classique siège de pilote capitonné de crins de cheval et couvert d'une tapisserie au point hongrois représentant Diane chasseresse, on pouvait observer, près du manche à balai, plusieurs pédales dont l'usage n'était connu que du général.

L'une d'elles permettait d'actionner un petit dispositif destiné à évacuer les urines à l'extérieur. De Quatrefigues souffrait d'une légère inflammation de la prostate. On remarquait aussi différentes manettes pour gouverner la vitesse du moteur et faire fonctionner des bidules scientifiques. Bref, il s'agissait d'une oeuvre magistrale et tout à fait remarquable. En hommage à "Vingt-mille lieues sous les mers", de Quatrefigues, entouré de son personnel et de ses techniciens, baptisa sa machine volante du nom d'Aérius. Restait à la faire voler. En se fiant aux écrits des experts en balistique, notamment ceux de Viollet-le-Duc, il avait été prévu de la catapulter dans les airs pour faciliter les départs et on devait construire une sorte de grande baliste au bord du rempart. Malheureusement des essais sur maquette montrèrent la fausseté de cette hypothèse. On catapultait certes, mais de travers et dangereusement.

Après un mois de réflexion, Maximilien de Quatrefigues opta pour une solution composite et sûre. L'Aérius serait basculée dans le vide mais recevrait au préalable l'appoint, la poussée dirait-on en langage moderne, de fusées à poudre noire très semblables à celles utilisées dans les feux d'artifice. Les essais de ces fusées troublèrent le voisinage et l'évêché étant proche, l'évêque se déplaça en personne pour juger de la situation. Il quitta de Quatrefigues fort tard dans la nuit après un excellent repas et des explications sur l'Aérius qui le rassurèrent entièrement. Jamais pareille machine n'imitera le vol des anges, pensa-t-il rasséréné.

Il promit cependant de venir bénir, le moment venu, les préparatifs d'envol de la chose. Par malheur ce moment tardait car le préfet et le maire, s'appuyant sur un principe dit « de précaution », s'opposaient obstinément à toute tentative de décollage. D'avoir été traité de serin par le chef d'état-major nuisait aussi à la crédibilité du général.

Il décida de passer outre. Nuitamment, aidé de ses charpentiers et de ses mécaniciens, il fit aménager un emplacement propice à l'envol de l'Aérius. Pour cela, il utilisa un espace dégagé d'arbres, à dix pas de chez lui, qui servait à remiser les fiacres de la poste et quelques voitures particulières. Une poignée de louis, distribués aux postillons et aux cochers, lui laissèrent le champ libre.

Nous étions en juin, l'on disposait à l'aube de deux bonnes heures de tranquillité avant que le quartier ne s'éveille. Le général après avoir tenu conseil avec son secrétaire et ses hommes, décida de tenter l'aventure du premier vol. À trois heures du matin, on sortit l'Aérius fraîchement décorée par un artiste peintre qui l'avait semé d'anges coiffés de casques de cuivre à crinière et soufflant dans des trompettes, d'archanges sortant des nuées et de Prussiens hérissés d'effroi du plus merveilleux effet. On dégagea la route entre l'Aérius et le vide. Comme personne n'avait revendiqué l'honneur d'être le passager de ce vol historique, Quatrefigues, en uniforme de campagne, s'installa seul dans la cabine en se persuadant qu'il s'agissait d'une tentative qui n'irait pas plus loin que quelques soubresauts sur place. Il fit néanmoins, avant de prendre les commandes, une longue prière reprise par le personnel, chapeau ou casquette à la main.

L'aube naissait, grise et flasque, au-dessus de la vallée qui s'étendait droit devant le nez de l'Aérius. Le secrétaire commença la lecture des vérifications avant le vol, confirmées au fur et à mesure par le pilote depuis l'habitacle. Quand il s'avéra que tout allait bien à bord, d'une voix qui chevrotait d'émotion le secrétaire entama le décompte du temps avant la mise à feu des huit fusées. De Quatrefigues, pour sa part, était inondé de sueur bien qu'il fit très frais dehors. C'était un gros homme moustachu et sanguin à la transpiration facile. Sous l'uniforme de cavalier il avait conservé son corset, lequel, trop fortement serré, lui coupait la respiration.

À cet instant, il se félicita d'être resté célibataire, la présence d'une épouse larmoyante lui aurait enlevé tout courage. Sans compter le risque de laisser des orphelins derrière lui.

À ce stade de ses réflexions, sa vessie, pourtant soigneusement vidée, se mit à le chatouiller désagréablement de sorte qu'il entendit à peine tomber le zéro suivi de l'ordre de mise à feu. L'hélice vrombissait depuis plusieurs secondes quand il reçut au bas du dos la ruade des fusées tel un coup de pied de mule. Les mécaniciens, promptement, retirèrent les cales et l'Aérius s'élança dans le vacarme de la poudre et le fracas des roues sur les pavés. De Quatrefigues ferma les yeux et crispa ses gros doigts gantés de veau glacé sur le manche à balai. Le tonnerre des roues cessa brusquement pour céder la place à un chuintement de projectile lancé dans les airs. Il ouvrit les yeux et regarda par le hublot. Il volait. Il filait au-dessus des toits, rasant les arbres, piquant comme un obus vers le fleuve dont le miroitement liquide se rapprochait de seconde en seconde.

Il se souvint, tout d'un coup, de la théorie qu'ils avaient développée, son secrétaire et lui, sur l'usage des différents gouvernails, volets et aérofreins. Il tira vers lui le manche comme le lui recommandait cette théorie, tout en poussant légèrement du pied droit sur le palonnier pour contrer le couple de l'hélice. Sa coutume du cheval lui avait rendu la main et le pied sensibles et plein de tact. En cavalier, il avait d'ailleurs exigé que l'on pénétrât dans l'Aérius par la gauche, comme pour monter en selle, de façon à ne point se sentir hors de ses habitudes. Les commandes réagirent doucement. Sous l'effet de son gouvernail de profondeur la machine s'éleva de plusieurs mètres. Quatrefigues repoussa le manche et elle piqua du nez. Il occupa quinze bonnes minutes à tester la maniabilité et la tenue en vol. L'Aérius se révéla parfait, docile comme un percheron, nerveux comme un poulain arabe. Un intense bonheur envahit le cœur du général qui se mit à chanter le seul air qui lui vint spontanément à l'esprit, la Marseillaise.

Par le hublot défilaient des bosquets, des jardinets, puis le port de l'Houmeau avec ses gabarres. Il survola Saint-Cybard, les Planes et Sillac qui commençaient à s'éveiller. Les habitants ébahis levaient les bras de surprise en le voyant passer au ras des clochers et des toits. Fatigué, il décida de rentrer. Il fit une large boucle et se plaça face au rempart où on l'attendait. Le courage lui manqua plusieurs fois et il remit son atterrissage malgré les signes d'encouragement de son équipe, minuscules personnages gesticulant sur l'aire d'atterrissage. Enfin il se décida, la gorge nouée. Réduisant sa vitesse grâce aux aérofreins, il se posa sur l'esplanade comme une libellule. Il eut la présence d'esprit, avant de s'évanouir, de couper le courant électrique du moteur.

Il se réveilla porté en triomphe par deux solides mécaniciens. On remisa l'Aérius et on fêta cet immense succès aérien avec force bouteilles de champagne. Il avait volé à cent-cinq mètres d'altitude pendant vingt-huit minutes et trente-sept secondes, s'attribuant d'emblée tous les records sur machine volante, catégorie plus lourde que l'air. Mais surtout la preuve était faite que l'on pouvait égaler les oiseaux et ainsi surveiller les troupes ennemies. De Quatrefigues avait pleinement atteint son objectif. Pour son second essai, il invita la presse locale et quelques édiles. L'allumage des fusées provoqua la débandade des spectateurs, mais tout rentra dans l'ordre quand de Quatrefigues, sûr de lui, se mit à virevolter dans le ciel comme un papillon. Tous furent émerveillés. Le vol suivant, quelques jours plus tard, se fit avec un passager, un journaliste intrépide et un peu fou qui s'évanouit deux fois mais écrivit à son retour sur terre des articles dithyrambiques. Et toute la France sut.

Dans les mois qui suivirent, de Quatrefigues s'éleva dans les airs devant des ministres, des députés, des ambassadeurs et même devant cet âne bâté de chef d'état-major qui le félicita courtoisement de ce prodige aérien. Il ajouta perfidement et en petit comité que, décidément, à voler ainsi dans les airs de Quatrefigues prenait de plus en plus les façons d'un serin. Notre héros aurait pu devenir célèbre, faire le tour du monde, écrire un livre. Le sort en décida autrement. Le Président du conseil éclairé par le chef d'état-major, enferma l'Aérius sous le couvercle de plomb du secret militaire. Les essais continuèrent néanmoins mais dans un déploiement de gardes armés et de sergents de ville ombrageux. On instaura des mots de passe pour s'approcher de la machine. On utilisa des noms codés comme "Chaussette" ou "Mirabelle" pour désigner les vols... La vie du général devint insupportable. L'hôtel particulier ne désemplissait pas de colonels et de capitaines affairés qui partageaient sa table et se montraient fort gloutons. Ces gens se mêlaient aussi de tout, redessinaient l'hélice, inventaient un variomètre, un pilote automatique qu'il fallut essayer sur-le-champ. Ils refirent même la décoration de l'Aérius de façon à ce qu'il passe inaperçu dans l'herbe. Je vous demande un peu ! Le comble fut atteint lorsqu'un fringant capitaine d'artillerie s'avisait de faire installer dans l'habitable un fusil à multiples canons généralement utilisé dans la défense des forteresses.

– C'est pour se battre dans les airs, expliqua-t-il tout content.

Alors, on ne se battra plus à cheval, se dit de Quatrefigues qui resta tout saisi d'émotion par cette perspective. Vinrent aussi des visiteurs anonymes qui, en mauvais français, lui proposèrent des sommes colossales en échange de l'Aérius. Harcelé de toutes parts, il en perdit l'appétit et le sommeil. Il voyait en songe des Aérius qui s'entre fusillaient ou qui jetaient depuis le ciel des pierres sur d'innocentes troupes à pieds ou pis, sur des chevaux...

Alors, il invita les ministres, les ambassadeurs, les députés, le chef d'état-major et même les espions, à un vol qu'il promit grandiose. Entre temps il équipa la machine d'autant de batteries électriques qu'elle pouvait en contenir. Il entassa sur le siège réservé au passager des bouteilles de vin de bordeaux ainsi que des bocaux de haricots, de civet et de gibelotte préparés par son cuisinier.

Il s'assura, en dernier lieu, du bon fonctionnement du dispositif appelé "pissoir", qui lui servait à évacuer le trop plein de sa vessie. Enfin, dans le vide-poches, près de son siège, il glissa une boîte d'excellents cigares suisses et un vieil exemplaire des fables de La Fontaine qui ne l'avait jamais quitté. Après avoir détruit les plans de l'Aérius et toutes les sortes d'écrits qui en traitaient, il attendit le jour "J" en se reposant et en chassant dans la campagne.

Au matin du fameux jour, vêtu de son plus bel uniforme, il se présenta devant ses invités, médailles et sabre astiqués comme pour une parade. Avant de se glisser dans la cabine, il monta sur l'aile, et, depuis cette estrade, s'adressa à la petite foule.

– Messieurs les ministres et députés, vos excellences les ambassadeurs, messieurs les officiers, mesdames. En construisant l'Aérius, j'ai cru ouvrir aux hommes le monde enchanté de la troisième dimension. J'ai voulu les arracher du sol où ils se vautraient, les rendre légers comme des colibris. J'ai voulu permettre à ceux qui ne se connaissaient pas de se rencontrer par-dessus les fleuves et les montagnes. J'ai espéré, et ce fut là le point de départ de mes recherches, fabriquer un engin défensif permettant la surveillance d'un ennemi dans l'espoir de rendre vaine toute tentative d'attaque par surprise. J'ai pensé enfin que la France vue du ciel attendrait les cœurs les plus endurcis. Je me suis trompé ! Vous n'avez voulu faire de mon Aérius que l'instrument de vos batailles et de vos conquêtes. Vous n'en êtes pas dignes.

Sous les quolibets, de Quatrefigues salua militairement puis dignement s'installa aux commandes. Vivement, mais en pleurant, le secrétaire mit le feu aux fusées. L'Aérius alors, dans un vacarme de volcan ferrailant, échappa à la pesanteur et mit le cap sur le soleil levant. On ne revit plus jamais ni la machine volante ni le vaillant général comte Maximilien de Quatrefigues.

Des gardiens de phare, à l'entrée de la Gironde, signalèrent leur passage. Ils filaient à plus de soixante kilomètres par heure vers la haute mer. Plus tard des marins portugais parlèrent d'un homme volant qui serait tombé du ciel dans une île des Açores. On le signala aussi sur la rive ouest du lac Tchad, au Tibet, près du Titicaca et même au royaume du prêtre Jean. Rien de bien sérieux dans ces rumeurs. La seule chose demeurée certaine est que l'Aérius et son pilote quittèrent Angoulême à 8 heures 30 du matin.

Après cela, les techniciens retournèrent à leurs forges tandis que le secrétaire se faisait trappiste, non sans avoir au préalable décrit cette incroyable aventure et confié le manuscrit à la servante du papetier. Les politiciens firent effacer toutes traces de l'Aérius et de son inventeur. On retira de la vente les livres et journaux qui en faisaient mention. On censura la presse, la menaçant de supprimer ses subventions si une seule ligne était publiée de cette fâcheuse histoire. La vengeance officielle se tourna même contre l'hôtel particulier du général insubordonné, que l'on transforma en caserne de fantassins. Seul, le malheureux rapport, par un miracle inexplicable, échappa à l'holocauste. Il allait servir d'exemple aux futures générations de brevetés d'état-major, de ce qu'il est malséant d'écrire quand on est vaincu.

On leur contait aussi, mais en catimini, la fin sans honneur du général de Quatrefigues afin de développer en eux le goût de l'obéissance passive et la crainte de toute initiative.

Par chance pour le progrès, treize ans plus tard, un certain Clément Ader, aviateur, à bord de l'Eole... Mais ceci est une autre histoire.

*(1) Maximilien de Quatrefigues (1820-1874 ?) Anobli par Napoléon III et cousin lointain de l'arrière arrière grand-père de Ferdinand Quatrefigues (1915-1999). (voir : Vie et passion de Ferdinand Quatrefigues, éditions Mon Petit Éditeur).*

## Les Coustillac

Il est des gens qui attirent le malheur comme le sel attire l'eau. Ils basculent d'un état à peine supportable dans une infortune pire encore avec le sentiment, sans cesse vérifié, de n'y être pour rien. Ce fut le cas des Coustillac, vraiment des modèles du genre. Nous étions au lendemain de la seconde guerre mondiale et ils étaient nos voisins, dans une petite rue pas loin de la grande plage, à Royan. Seul après l'école, mes parents travaillaient durs jusqu'à tard le soir, j'avais pris l'habitude d'attendre l'heure de les retrouver dans la boutique des Coustillac. Raymond et Antoinette Coustillac, tenaient, avec un commis boiteux, un salon de coiffure pour hommes dans un édicule de planches, réputé provisoire, installé sur le sable, à deux pas de la mer.

Ils n'étaient plus très jeunes, n'avaient pas d'enfant, et se proclamaient pauvres. Ce qui était vérifiable puisqu'ils « ne joignaient pas les deux bouts ». Il n'en avait pas toujours été ainsi et, avant la guerre, ils avaient été riches au point de posséder un vélo tandem. À cette époque ils étaient aussi propriétaires d'un salon de coiffure chic au rez-de-chaussée d'un immeuble de trois étages en pierre, au bord du front de mer. C'était, paraît-il, un salon magnifique avec des boiseries d'acajou moulurées et des glaces dorées à biseaux. Il y avait aussi des fauteuils de velours rouge dans lesquels le derrière des clients s'enfonçait si moelleusement que certains s'y endormaient. La notoriété du salon était telle que le premier adjoint du maire venait y faire tailler sa barbiche tous les dimanches matin. En ce temps on disait que si Raymond était le roi du rasoir, Antoinette, qui massait si suavement le crâne, était l'impératrice incontestée du shampoing.

Hélas, un après-midi de janvier 1945, une bombe anglaise de mille livres, destinée aux troupes allemandes, dévia de sa trajectoire et vint pulvériser l'immeuble et son salon de coiffure, vide par chance. Sortis de leur cave quelques instants plus tard, les Coustillac se répandirent en imprécations contre les alliés anglais et américains. Communistes convaincus, ils virent dans cette bombe l'exemple même de la nature funeste du capitalisme aveugle et anglo-saxon, et leur foi en fut renforcée.

La municipalité, après avoir barricadé d'une solide palissade les décombres de l'immeuble, fit donc édifier quelques mois plus tard, une fois les derniers allemands partis, sur la plage voisine la cabane de bois dans laquelle notre coiffeur s'installa. Provisoirement, répétait-on à l'envi. Il le meubla de ce qu'il put récupérer sous les gravats et acheter chez les brocanteurs. Les années passèrent. Les murs de la cabane perdirent leur peinture et prirent des teintes verdâtres, le toit en tôles se couvrit de mousse, la porte se mit à geindre d'un cri semblable à celui du nourrisson. Le remboursement des dommages de guerre trainait et les Coustillac dépensaient beaucoup d'argent en correspondances auprès du ministère de la reconstruction. On leur répondait qu'il fallait attendre.

Je suivais, comme tout le monde, la progression du dossier. C'était devenu l'affaire de tous les clients et Raymond nous lisait les réponses officielles empanachées de cabriolantes signatures. Chacun de son côté apportait un complément d'information en signalant les chantiers qui s'ouvraient dans la ville. À en croire certains, ce n'était plus qu'une question de semaines. On commençait à rebâtir dans le quartier de la gare...

Pourtant, tel quel, ce salon de coiffure me plaisait jusqu'au ravissement car il y flottait une délicate odeur de lotion à la fougère qui ensorcelait les narines.

Les conversations à mi-voix qui bourdonnaient d'un fauteuil à l'autre, par-dessus le cliquetis des ciseaux et le ronflement de la tondeuse électrique, me donnaient le sentiment d'être situé au cœur de la pensée philosophique la plus éminente. Car ici, quand on ne discourait pas de la reconstruction on débattait de politique.

Après l'école, je tendais d'abord ma joue au commis, le plus près de la porte, un boiteux sautillant, perpétuellement échauffé et énervé par ses opinions radicales et tyranniques. Coustillac m'embrassait sur le front puis me prenait à témoin et m'invitait à trancher dans les débats en cours. Il possédait une voix de basse enrichie d'un accent périgourdin, où les "r" roulaient comme du gravier précipité hors d'un camion-benne. Ces discussions tournaient toujours autour de l'Union Soviétique et des réalisations grandioses qu'elle produisait à la pelle, dans tous les domaines, sous la houlette bienveillante du camarade Staline.

Antoinette trônait derrière une caisse monumentale, coincée au fond du salon, entre un mur et des étagères où s'alignaient les lotions, les shampoings et les flacons jaunes et bleus de la brillantine Roja. Cette caisse était décorée de panneaux représentant des Vénus alanguies et dévêtues qui regardaient voleter des angelots aux fesses roses. Le meuble provenait d'une maison close sise près du château d'eau, écrasée, elle aussi, sous les bombes anglaises, le jour du terrible bombardement. Ces peintures gracieuses portaient quelquefois les clients à la rêverie et le commis, célibataire, évoquait alors madame Yolande, qui, depuis ce mirador, surveillait et dirigeait ses filles.

Juchée sur ce monument, Antoinette m'intimidait et quand elle en descendait pour m'embrasser, en montrant ses mollets enveloppés de bande Velpeau, je rougissais. Elle me donnait ensuite un bonbon après quoi, je me hissais sur une banquette de moleskine pour savourer la seule lecture permise dans ces lieux, celle du journal "L'Humanité". Chacun avait à cœur de me commenter les passages importants. Coustillac voyait en moi un futur Maurice Thorez et déjà un parfait pionnier, un vrai Komsomol. J'étais digne selon lui de figurer au panthéon du socialisme au côté de Piétri Morossov, héros numéro un de l'union Soviétique pour avoir à 12 ans, dénoncé son père, ami des koulaks, cela sans barguigner. Et sans remords.

J'étais flatté de tant d'attentions et m'efforçais de tenir à mon tour des discours dialectiquement convaincants. J'écoutais aussi, pieusement, les imprécations lancées contre le Ministère de la reconstruction que je me promettais, in petto, de faire flamber au cocktail Molotov, le moment venu.

Il est vrai qu'il devenait urgent de remplacer la boutique. Sous les pas, le plancher branlait comme un dentier de centenaire. Les murs vibraient sans cause apparente, probablement l'effet de la marée. L'eau arrivait en crachotant dans les lavabos fêlés et ébréchés. Le mécanisme élévateur des fauteuils avait pris un jeu si excessif que les sièges chaviraient parfois sans raison, projetant leur occupant au sol dans un couinement inconvenant.

Les bouilloires rongées par le calcaire fuyaient et les plats à barbe cabossés perdaient leur nickelage en longues épépluchures. Une installation neuve s'imposait si l'on ne voulait pas recevoir la boutique sur la tête.

On supputa l'affaire faite à Noël ou pour le début de l'année prochaine. La dernière lettre du Ministère de la Reconstruction le laissait supposer, si l'on savait lire entre les lignes. Une information confidentielle avancée par un proche du préfet, nous rendit radieux.

Puis on constata que l'informateur s'était trompé et l'on parla de déménager pour Pâques, ouvrir après les grandes vacances ... Coustillac passait par des phases d'espoir et de désespoir durant lesquelles il menaçait de se pendre à ce qui restait de l'enseigne.

Un matin, le plancher céda sous le poids du commis qui se rompit sa meilleure jambe. Antoinette en fut si affectée qu'elle garda le lit toute une semaine. Raymond avait les yeux rouges et humides quand je le vis au soir de l'accident. Deux semaines plus tard, la porte s'arracha de ses gonds un jour de grand vent et emporta Antoinette à peine remise. Puis le commis revint, plus boiteux, et plus enragé qu'avant.

Malgré tout, la vie aurait pu continuer encore ainsi, rendue supportable par l'espoir d'une révolution prolétarienne imminente qui devait accélérer le remboursement des dommages de guerre. Mais il survint une catastrophe aussi imprévisible et mille fois plus cruelle que l'abject, et inutile, bombardement. Elle se produisit le 5 mars 1953, c'était un jeudi et je n'avais pas classe.

Ce matin là, assis près du gros poêle à charbon, sous le regard attendri d'Antoinette, je rêvassais en regardant, une fois de plus, les Vénus faire leurs galipettes. J'avais lu "L'Humanité" du titre à la dernière ligne et commenté les articles avec Raymond et le commis. Plusieurs fois Antoinette avait soupiré sur la cherté de la vie et entraîné le chœur des clients. Quelqu'un avait même demandé où en était la reconstruction. Dehors la pluie fouettait les planches comme des volées de petits plombs et le commis, de temps en temps, allait vider le seau qui recueillait le filet d'eau qui coulait d'un montant de fenêtre. Il faisait sombre et Antoinette avait allumé les trois ampoules jaunâtres qui pendaient au plafond.

Soudain, la porte s'ouvrit avec force. Elle cogna contre le chambranle en faisant vibrer la bicoque comme de grosses castagnettes. Les ampoules oscillèrent vivement, créant un monde d'ombres chinoises sur les murs et sur les réclames du savon Cadum et du Bio-Dop. C'était Thomas, l'ouvrier charbonnier, un enragé révolutionnaire s'il en fut. Il était trempé de pluie, rouge d'énerverment et si ému qu'il avait du mal à tenir son équilibre. Il avait pas mal bu aussi.

– Staline est mort, parvint-il à articuler en mâchouillant dans le vide.

Le silence se fit. Il fut si dense et si palpable qu'il me sembla que l'air se changeait en glace. Les ciseaux restèrent suspendus dans le vide.

L'odeur de la lotion à la fougère rentra dans son flacon. Seule la pluie continua de frapper les planches comme une mitraille indifférente. Un client fit répéter. Raymond demanda la même chose d'une toute petite voix. Le commis, solennel comme un procureur, enjoignit à Thomas de le jurer sur la tête de ses cinq gosses.

Quand on fut bien certain de la nouvelle, les sanglots éclatèrent. Antoinette démarra, bruyamment, avec des hennissements de jument en gésine. Puis les hommes suivirent, sans retenue avec des reniflements, des toux catarrheuses et des bruits de pompe qui se désamorça. Au milieu de cette cacophonie la voix stridente d'Antoinette gémissait : "Mais, qu'est-ce qu'on va devenir maintenant ? Qu'est-ce qu'on va devenir ?"...

Cet événement, contraire à toutes les prévisions du Parti et au sens normal de l'Histoire qui veut que les héros, comme les dieux, soient éternels, ébranla la raison des Coustillac. Raymond devint sombre et déroutant. Il marmonnait, pour lui seul, des "putaings" et des "congs", en brandissant son rasoir autour de la gorge des clients muets d'effroi. Antoinette, du haut de son siège, se mettait à rire brusquement et sans raison. Elle s'habilla comme une romanichelle, de haillons criards et de camisoles excentriques. Parfois même, comme prise d'inspiration, elle sautait de son tabouret pour esquisser un pas de danse espagnole. Tout cela effrayait les clients. Et je n'étais pas rassuré non plus.

Il était clair aussi, que les Coustillac désormais ne croyaient plus en rien. Ils ne lisaient plus "L'Humanité" et finirent même par oublier de l'acheter puis le commis trouva une place chez un patron plus calme. Alors de désespoir Raymond se mit à boire. On le vit, chez Brunet, le café de la rue De la poste, en compagnie de Thomas, consommant des Suze-cassis à en rouler par terre. Un soir d'hiver, il fut heurté par un autobus et mourut en trois jours. Au nouvel an, un court-circuit électrique mit le feu au salon qui brûla en dix minutes.

Vaincue, Antoinette se coucha puis mourut à son tour. On l'enterra le lendemain du jour solennel où l'adjoint au maire qui possédait une bien jolie barbiche, posa enfin la première pierre d'un bel immeuble de trois étages à deux pas du Front de Mer. Le salon de coiffure tout neuf au nom des Coustillac, installé au rez-de-chaussée, resta longtemps fermé. Jusqu'à ce que je termine mon apprentissage et que j'y emménage avec un commis.



## La pénitence

À l'extrémité nord de l'île d'Oléron, au ras de la côte que l'océan mord et sape avec une violence opiniâtre, à deux pas du phare de Chassiron, il est un bar secoué par le vent. C'est là que m'avait entraîné mon ami Salignac comme pour me faire toucher du doigt les charmes de l'hiver sur son île. Un vent humide et violent à vous jeter par terre secouait les quelques maigres buissons de tamaris qui constituent, à cet endroit, l'essentiel de la végétation. On distinguait à peine La Rochelle gommée par la brume par-delà le pertuis d'Antioche, un bras de mer semé de rochers aigus comme des canines de tigre. Une passe aussi dangereuse pour le navigateur que le détroit où chantaient les sirènes d'Ulysse.

Le docteur Salignac, dont j'avais fait la connaissance au temps de notre service militaire, était aujourd'hui connu pour ses recherches sur le cancer. Le fait qu'il soit médecin a son importance dans le récit qui va suivre. Il avait quitté la région parisienne pour prendre quelques mois de repos au pays. Il s'occupait en se livrant au dépouillement et au classement des archives familiales. Pour me convaincre de quitter mon bureau, il m'avait promis au téléphone de me raconter une histoire peu banale, c'étaient ses mots. À peine assis dans le bar, il commanda deux cappuccinos. Puis, s'étant assuré que je ne me laissais pas distraire par les quelques touristes qui, tels des cormorans frigorifiés, rôdaient autour du phare ou sur les rochers, il commença son récit.

– Avant que ne se construise le phare, sévissaient ici les naufrageurs. Il fit un geste circulaire qui englobait la mer, la buvette et les dunes plantées d'oyats un peu plus loin. Une légende veut que les nuits de tempête ces gens lâchent leurs vaches après avoir suspendu un fanal aux cornes pour faire croire à des barques en train de pêcher. Les navires de haute mer, trompés, venaient alors s'éperonner sur les écueils. Vrai ou pas, les naufrages étaient nombreux et n'avaient pas besoin de l'aide des vaches. J'acquiesçais en me demandant où il voulait en venir.

– La construction du phare à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle n'empêcha pas les naufrages naturels de se produire. Jette un coup d'œil sur le village que l'on aperçoit de l'autre côté des dunes. Salignac désigna à travers la fenêtre un amas de maisons basses et grises traversées d'un clocher saxon. On prétend que depuis cette époque les habitants étaient d'impénitents *beurvochons d'ève*, c'est-à-dire des buveurs d'eau, en bon français.

Il fit une pause pour me laisser le temps de savourer le communiqué. Comme je ne manifestais qu'une attention polie, il reprit la parole.

– C'est un surnom assez surprenant quand on sait qu'au début du 19<sup>ème</sup> siècle l'endroit passait pour abriter quelques-uns des plus illustres pochards de l'île. Et même peut-être du continent. Victor, l'un de mes ancêtres, y est né et s'y est marié...

Salignac se tut, le regard un brin rêveur tourné vers le hameau.

– Ah !... dis-je, après avoir bu une gorgée d'un capuccino qui ne risquait pas de me rendre nerveux. Voilà du nouveau. Je t'écoute de mes deux oreilles. Courage. Nos ancêtres n'étaient pas tous des saints.

– Merci. Donc, à cette époque, Victor est un vaurien, aujourd'hui ce serait un petit délinquant. C'est un homme rude qui sait à peine lire et écrire.

Il cultive un peu de vigne du côté de Saint-Georges, pêche à pied, braconne et ramasse ce que la mer rejette après les naufrages qui continuent d'être nombreux. On donne le chiffre moyen d'un par mois en hiver. En oubliant évidemment de ristourner la part de l'Etat, ce qui n'en fait pas l'ami des douaniers. Il lui arrive aussi de ramener des cadavres de noyés au village, et, pour quelques verres de vin, de donner un coup de main au fossoyeur. Il forme équipe avec deux autres lascars, Justin Ribot et René Coutant. Ce dernier, plus aisé que les deux autres, possède un mulet et une charrette avec laquelle il effectue de petits transports. Cette année-là, de la mi-novembre jusqu'en février le vent ne cessa de souffler avec violence sur les terres. Pire qu'aujourd'hui si j'en crois les relevés de météo de l'époque. Seuls naviguent alors les steamers, robustes et bien équipés, et par obligation les voiliers de quatre mâts qui reviennent des colonies ou d'Amérique.



Le "Jeanne-Marie", un vapeur de trente mille tonneaux, croise par le Pertuis d'Antioche le 20 décembre à 22 heures. Profitant de la marée, son capitaine veut aborder La Rochelle avant le matin. Il doit y débarquer une cargaison de riz, de poissons séchés, d'alcools et de soieries chargés à Saigon. Il transporte quelques passagers, des fonctionnaires et leurs familles. Il y a, parmi eux, le médecin militaire de première classe Charles, Marie, Noël Boraud, sa femme et ses trois enfants qui rentrent définitivement en France. C'est un savant réputé pour ses travaux sur les maladies tropicales. Il étudie en particulier leur incidence sur le développement de l'enfant. Il ramène avec lui son matériel expérimental qu'il projette d'installer dans l'aile ouest de l'hôpital de la Marine à Rochefort, annexe de l'École de médecine navale où il est affecté en tant que professeur titulaire. Ce matériel occupe une partie de la cale avant du "Jeanne-Marie". Ce sont surtout des caisses contenant des livres, des notes, des éprouvettes, flacons et boîtes hermétiques où se trouvent enfermés les prélèvements et les échantillons qui accompagnent en général cette sorte de laboratoire.

Cette nuit-là, au Pertuis d'Antioche, les vagues forment des creux de dix mètres. L'une d'elles est si grosse qu'elle couche le steamer et casse son gouvernail. La tempête le chasse alors par le travers et le capitaine ordonne que l'on mouille les chaloupes. Les passagers se jettent dans les embarcations qui s'éloignent avec à leur bord une partie de l'équipage. Le docteur Boraud désespéré abandonne sur le navire en perdition le fruit de trente années de recherches. Les chaloupes ne feront pas un demi-mille avant de chavirer. Tous les passagers périront noyés tandis que le "Jeanne-Marie" servi par un équipage réduit et impuissant, se fracassera sur les rochers et coulera à son tour. Il est 23 heures 58. Par les cales défoncées, une partie de la cargaison se répand sur la mer.

Le lendemain à l'aube, Victor, Justin et René, longent la plage de la Gautrelle. Ils aperçoivent, au ras de l'eau, une vingtaine de sacs de toile grise et un tonneau en châtaignier de deux cent cinquante litres déposés par la marée. Après les vérifications habituelles destinées à s'assurer de l'absence de curieux et surtout de douaniers, le tonneau et les sacs qui contiennent chacun vingt cinq kilos de riz environ, sont chargés sur la charrette de René. On peut lire sur un carré de tissu en partie illisible cloué sur le tonneau « Docteur Bor..d - Hôpital de la Marine- Ro....t sur mer ».

Les médecins de l'époque, plus épicuriens et plus fortunés que ceux d'aujourd'hui, passaient pour de grands amateurs de Xérès, Madère et Porto qu'ils faisaient venir par fûts de deux cents litres. Emoustillés par la perspective de goûter l'un de ces breuvages, conjoncture qu'ils avaient peu de chance de rencontrer de nouveau, ils céderont le riz à l'épicier de Saint Trojan mais garderont le fût. Qu'ils installent au plus vite dans la remise de Mélanie, la mère de Victor.

À la trentaine, Victor est encore célibataire. Sa conduite et ses poches percées y sont pour quelque chose ; toutefois la description qu'en fera plus tard sa future épouse est flatteuse. C'est un homme en bonne santé, grand, large d'épaule, noir de cheveux avec de profonds yeux bleus et de belles dents. Comme je l'ai dit, il demeure chez sa mère, une veuve imposante. C'est aussi la langue la mieux pendue de l'île. Aucun de ceux dont il va être question n'est allé, ne serait-ce qu'une fois sur le continent. Leur vision du monde, dans l'univers rétréci d'une île, est donc simple, naïve même. Il y a d'abord ce qui se mange et se boit, la politique, la religion, présentent peu d'intérêt à leurs yeux. À cette époque, dans l'île, le paysan ou le pêcheur ne vit guère mieux que le bagnard à Saint Martin de Ré. Le tonneau, calé par des madriers est promptement mis en perce. Un liquide doré, à l'étourdissant parfum coule dans les gobelets.

– C'est de la gnôle, annonce René légèrement déçu. Mais c'est de la bonne, nom de Dieu !

– C'est une gnôle espagnole ou orientale, peut-être même écossaise, avec un bouquet poivré et un arrière goût de cannelle, confirme Victor qui puise ses références dans un vague savoir acquis auprès des militaires de Boyard-ville.

À partir de cet instant ils vont venir goûter au tonneau plusieurs fois par jour et en cachette, car une dénonciation auprès des douaniers n'est pas à exclure. Ne serait-ce que pour dissenter, à la manière des œnologues amateurs qui trouveraient du bouquet à l'eau de pluie, sur sa saveur et son exceptionnel parfum. À chaque fois un arôme nouveau, une saveur singulière, se dévoile aux papilles de nos dégustateurs.

– Elle a un petit quelque chose de vanillé, s'étonne René alors qu'il tâte du tonneau pour la énième fois.

– Un arrière goût de caramel plutôt, rectifie Justin.

Durant les quelques jours qui précèdent Noël, on les croise à toutes heures, la démarche mal assurée, qui tournent comme des mouches à vinaigre, autour de chez Mélanie. Et chacun au village de s'interroger sur l'origine de cette cuite interminable. La mère qui avait eut droit à son gobelet ne peut tenir sa langue.

– C'est une barrique remplie d'une eau-de-vie divine, digne d'un sous-préfet, que mon garçon a trouvé...

Pressé par les hommes, Victor leur fera les honneurs du fût pendant que les femmes sont à la messe du lendemain de Noël.

– Je n'ai rien bu de pareil depuis le mariage de mon frère qui est tonnelier à Cognac, admet l'un d'eux. Et je peux vous dire qu'il vide comme il faut les fonds de tonneaux avant de les réparer. Il lui arrive même de tomber dedans.

Le lendemain, les femmes galvanisées par Mélanie, exigent de tâter de l'eau-de-vie à leur tour, quitte, pour accélérer les choses à faire la grève des marmites. Il faut aussi se dépêcher, car la pression diminue et le tonneau n'est pas loin d'être vide. On décide de se retrouver pour une veillée de dégustation. Même l'abbé Blandin, le curé du village, un costaud pas bégueule d'une quarantaine d'années qui n'hésite pas à distribuer quelques baffes pour rétablir la paix dans les ménages, accepte l'invitation.

À la nuit tombée, une bonne vingtaine de couples se pressent chez Mélanie escortés de leur marmaille. On se bouscule autour de la grande table sur laquelle Victor a posé deux énormes pichets, vides pour l'instant et des verres empruntés au bistrot.

En attendant l'heure propice et le retour de ceux qui sont en mer, on commence des parties de bésigue et quelques femmes font des crêpes. Peu après onze heures, Victor se lève et empoigne les pichets.

– J'ai tiré les dernières gouttes, soupire-t-il au retour mais ils sont remplis à ras bord.

Les langues claquent et chacun fait travailler sa mémoire. Aucune liqueur de moine, aucune eau-de-vie distillée en Saintonge, en Bretagne ou en Aquitaine ne tient la comparaison. Madeleine, l'aînée des filles d'un patron-pêcheur, en découvrant le héros de la fête découvre par le même coup qu'elle ne pourra plus vivre sans lui désormais. Un héros modeste qui baisse les yeux, plus habitué qu'il est aux œillades des veuves qu'aux soupirs des pucelles.

Au moment de partir se coucher deux heures plus tard, l'alcool cimentant les bonnes volontés, tout le monde s'embrasse fraternellement sur le seuil de Mélanie en mettant de côté les disputes et bisbilles en cours. Tous souhaitent à Victor et à ses amis d'avoir de nouveau la main heureuse dans les jours à venir. Un trésor offert par Neptune, complète le curé qui ne juge pas opportun de mettre Dieu et ses anges dans le coup.

Victor à son lever réussit à tirer trois gouttes encore, de quoi arroser sa soupe, puis le tonneau refuse d'en donner plus. On le vendra au marché de Saint-Georges en avril. Il est en bon état. On en retirera bien de quoi boire encore une chopine ou deux, se dit-il...

Le printemps arriva sans transition. Il fait chaud sous les tuiles de la remise et le tonneau se met à empester comme trente-six charognes. Autant que si l'on y avait oublié la pêche du mois dernier. Victor le secoue. Une grosse masse flasque bouge à l'intérieur. Ce sont sûrement les ingrédients qui donnent son goût à l'alcool, réfléchit-il. Si c'est un secret de fabrication, j'en obtiendrai au moins le prix de plusieurs tonneaux de gnôle. D'un coup de masse, il fait sauter le fond ... Salignac s'étire et allume une cigarette.

– Tout ça est tiré d'un récit écrit sur un gros bloc de papier à lettres par la jeune Madeleine qui allait devenir mon arrière-arrière-arrière-grand-mère. J'ai découvert le bloc il y a un mois à peine. Je continue ?

– Evidemment que tu continues ! Quand le tonneau est en perce il faut le boire, dit-on.

– Mélanie voit jaillir Victor de la remise, tout titubant et livide, avec les yeux chavirés et terrorisés de quelqu'un qui vient d'échapper à un accident mortel. Il lui fait signe de passer son chemin, ferme la porte de la remise à clé puis vomit. Tout ce qu'il avait bu en trente ans depuis le lait de sa mère, semblait lui jaillir du corps, note le bloc de papier à lettres qui fait un véritable reportage de l'évènement.

– Sans doute pour l'éducation des Salignac à venir.

– Sans doute. Quand il peut enfin se redresser, sans dire un mot, Victor prend le chemin de l'église. À cette heure, l'abbé Blandin lit son bréviaire dans le jardin du presbytère. L'océan est calme, la journée sereine et il marche lentement entre les petits buis de l'allée, dix pas vers la mer, dix pas vers le presbytère. Tout en lisant, le curé songe au délabrement de son église et au manque d'intérêt manifeste des hommes du village pour les offices. Des gens qui ont à peine de quoi vivre comment feraient-ils pour supporter les frais de réparation de l'église ? Mais la misère n'explique pas tout.

Certains n'y ont pas mis les pieds depuis leur baptême ou leur première communion... Comme ce Victor qui se dirige vers lui et qui paraît, une fois encore, ne plus tenir sur ses jambes.

Les voisins les voient discuter âprement. Victor fait de grands gestes en montrant la mer. Soudain, les voilà qui quittent les petits buis du jardin au galop. Le curé a même remonté et attaché sa soutane à sa ceinture. Une heure plus tard, la charrette de René s'arrête près de l'église, face à la porte du cimetière. Elle est bâchée. Justin est déjà là qui creuse un grand trou près de la fosse commune. Un trou à enterrer une vache, commentera le bedeau.

À midi, la terre a été ratissée et aplanie et l'herbe a été remise en place. Le bedeau, un lointain cousin de Madeleine, qui a suivi de loin l'évènement par la fenêtre de sa cuisine suppose que l'on a enterré des nègres païens ou des maures musulmans, comme cela arrive parfois. De pauvres gens qui viennent se noyer dans le pertuis, loin de chez eux. À la nuit tombée, Blandin passe dans chaque maison pour enjoindre à tous de se rendre à la première messe du lendemain. « Il en va du salut de chacun ! » gronde-t-il en regardant les hommes dans les yeux. La curiosité, plus que la sévérité ou la solennité de la menace, convainc les plus indifférents. Il ordonne aussi que les enfants de moins de dix ans restent à la maison.

Le lendemain matin, l'église est pleine. Même les mécréants notoires sont là. Près du baptistère Victor, Justin et René, le chapelet entre les doigts, n'en mènent pas large. Ils regardent le sol d'un air obstiné, sans se parler.

En montant en chaire, le curé fait promettre à tous de ne rien révéler de ce qui va être débattu. Il le demande d'une voix si forte et si ferme que Madeleine, sans savoir pourquoi, se met à pleurer. Puis il fustige, sans mâcher ses mots, le penchant de ses ouailles pour l'alcool. Même pour l'alcool le plus vénéneux, tonne-t-il en pointant du doigt le baptistère. Victor et ses amis pâlisent et sentent leurs genoux fléchir. Ordinairement, il se serait trouvé quelqu'un pour ricaner et détendre l'atmosphère par une réflexion plaisante. Aujourd'hui, un silence chargé de curiosité accueille les paroles du curé.

Que peut-il arriver de si extraordinaire dans ce village du bout du monde ? pense-t-on. Dans l'île de Ré voisine, avec les bagnards en transit on comprendrait, mais ici. Même la sorcellerie passe pour de la bouffonnerie sans conséquence.

Alors Blandin dévoile sans ménagement ce qui allait devenir le secret du village. Ce qu'étaient les choses qui macéraient dans cette eau-de-vie digne d'un sous-préfet. Frappée de stupeur et de dégoût, la petite foule qui s'était assise se remet sur ses pieds d'un seul élan. Un long murmure et des exclamations rageuses ponctuent les paroles du prêtre. Des visages bouleversés se tournent vers les trois acolytes pétrifiés. Mais, contrairement à ce qu'ils craignent, personne ne réclame vengeance. Tous sont coupables.

Le curé lui-même se sent doublement coupable car comme les autres il a goûté à l'eau-de-vie et il n'a pas su deviner qu'elle avait été envoyée par le démon. Et non par Neptune.

Madeleine est à deux doigts de s'évanouir. Elle notera plus tard dans son journal : c'est une chose abominable, monstrueuse. Mais elle ne dévoilera rien de plus.

– Un tel péché réclame une sévère et durable pénitence, continue le curé. Vous ne boirez désormais que de l'eau claire, chez vous comme dehors. Le cabaretier, les dimanches et les fêtes sacrées seulement, pourra servir une piquette coupée d'eau. Vous assisterez, sans exception aucune, aux messes et vêpres chaque dimanche.

L'heure d'après les vêpres sera consacrée, pour les hommes, aux travaux d'entretien de l'église et du presbytère et pour les femmes en travaux d'aiguille et de broderies pour l'autel. Votre salut en dépend. Amen.

Ainsi fut établie la réputation du village. Ce qui permit d'y établir aussi un record de longévité. L'abbé y demeurera plus de dix ans encore, avant de devenir le professeur de philosophie d'un collège du continent. Il avait, paraît-il, une curieuse manière de noter ses élèves. Il les notait sur leur écriture, seulement sur leur manière de tourner les lettres. Ce qui le conduira à jeter les bases de la graphologie.

Mais cela n'a rien à voir avec l'eau-de-vie de Victor. Même lorsque son successeur sera nommé, jamais personne n'osera transgresser visiblement la pénitence ou même la remettre en question... L'attention des hommes à la messe se relâchera certainement, peut-être iront-ils aux offices moins souvent que ne le souhaitait Blandin, mais longtemps ils continueront à boire de l'eau. Jusqu'à assécher le puits du village, dira une chronique locale.

En cachette quelques-uns se laissèrent aller à trahir leur promesse, ne serait-ce que pour goûter aux produits de leurs vignes, mais j'en suis persuadé sans grande conviction. Cinquante ans après le souvenir du mystérieux tonneau sera toujours vivace. Sur un soupir, Salignac se tait.

– Il est temps de rentrer à Saint-Georges, murmure-t-il, le soleil faiblit et j'ai peur que tu prennes froid. Tu n'es pas habitué à la vivacité du climat d'ici.

– Eh là, pas si vite docteur. On s'inquiétera plus tard de la fraîcheur de l'air et de ma santé ! Il suffit de commander un grog à la place du café. Qu'est-ce qu'il y avait dans le tonneau ?

– Bonne question. Hélas ! Personne ne trahira le secret imposé par Blandin, et dans la famille Salignac moins encore qu'ailleurs. Mais j'ai mené mon enquête. Je me suis intéressé au docteur Boraud et j'ai lu tout ce qu'il avait publié. Ses recherches, remarquables, ne m'apprendront rien sur ce qui nous occupe. Alors, j'ai eu l'idée de fouiller dans les archives de l'hôpital de la Marine, destinataire de son laboratoire. Après plusieurs journées passées à remuer la paperasse et la poussière, j'ai déniché une lettre de notre savant adressée au directeur.

Dans cette lettre, il parle de ses travaux bien entendu et énumère le contenu de chacune des caisses, aux fins d'inventaires pour le cas où elles arriveraient avant lui. Il recommande aussi de prendre grand soin de trois tonneaux qui contiennent, conservés dans l'alcool de riz le plus pur... Tiens-toi bien, des fœtus d'enfants morts nés ! Ces fœtus étaient pourvus de malformations dues à certaines maladies tropicales, difformités qu'il se proposait d'étudier.

– On boit de nos jours de si étranges cocktails, grimaçais-je après avoir digéré l'information pendant un chapelet de secondes, cela valait-il une si sévère pénitence ? Il se pourrait bien aussi que, dans pas longtemps, cette délicate recette de carabin, si originale et si goûteuse, fasse le bonheur des bars branchés de la capitale. J'écrirai volontiers quelque chose là-dessus. Mais je t'en prie, ce soir avant ou après le repas pas de cognac. Ni aucun autre alcool... Finalement, je vais même décommander le grog.

## En revenant de la remise des prix

C'était en 1991, mon premier ou deuxième concours littéraire. Alléché par une médaille en bronze "pour l'ensemble de mon œuvre", je m'étais précipité à Nogent-sur-Oise. La moitié de la France à traverser en automobile, emporté par le zèle et l'enthousiasme d'un dévot qu'une Vierge faiseuse de miracles réclamerait à son chevet. Imaginez, dans le réfectoire sans grâces d'un lycée technique, plus de cinq cents personnes venues de toutes les régions de France, de la Suisse et de la Belgique. Toutes, souvent d'un âge estimable, attendaient d'être récompensées en bavardant avec l'insouciance heureuse de ces écoliers que l'on réunissait dans le temps, pour des tableaux d'honneur, en présence du Sous-préfet et de l'Inspecteur d'académie.



Car des prix il y en avait. Autant que l'imagination sans frein des organisateurs avait pu en créer. Des World Cup grandes et petites, des Médailles d'or, d'argent et de bronze à foison, des Prix Machin et Chose, avec l'appui, disait-on, de l'UNESCO, de l'ONU, des Droits de l'homme. Attribués en poésie de toutes catégories, en prose de toutes espèce, en peinture de toutes les couleurs, en sculpture, en dessin, et patin- couffin.

Une immense table ployait sous les coupes et les médailles. On imaginait sans peine le nombre respectable de magasins qu'il avait fallu dévaliser pour les réunir. On distribuait aussi des diplômes, jaunes et raides comme des peaux de tambour, dont le tas avait dû affoler le malheureux ou la malheureuse chargée de les rédiger. C'est que tout le monde y avait droit selon une hiérarchie qui n'oubliait personne, échelonnée du premier au dixième, en passant par l'excellence et le hors pair.

Jean-Marie T. le président du jury, gros homme jovial, juché sur une estrade, officiait avec la voix nette et sans faiblesse d'un huissier d'assise.

La distribution dura trois bonnes heures, sans pause ni entracte. J'en vis revenir de l'estrade plus d'un avec les bras chargés de coupes, les diplômes roulés sous le bras et les poches pleines de médailles. Et fiers avec ça, sous des applaudissements à rendre jaloux Johnny Halliday. Elles étaient pourtant comprises dans le prix,

fort élevé de l'inscription, ces belles médailles et ces coupes rutilantes. Vanité, ah vanité de la plume..! Se trouver une fois dans la peau d'un Hugo, d'un Maupassant, d'un prix Nobel !

On remit même ce jour là une décoration des "Arts et Poésie", ruban jaunâtre inconnu du journal officiel et tout à fait propre à provoquer la grogne du grand chancelier de la Légion d'Honneur garant de l'orthodoxie en la matière. Mais je n'avais encore rien vu. Quand le dernier d'entre nous enfin reçut son lot, vint le tour du Président.

Il était primé par les membres du jury à l'occasion d'une exposition de peinture itinérante. Dans chaque ville, il avait obtenu la récompense suprême et pas n'importe quoi : une Médaille de platine sertie de diamants ! Quatorze ou quinze médailles, que personne ne vit, hélas ! Elles auraient pourtant joliment craché leurs feux ces merveilles diamantées dans notre réfectoire minable, comme autant de lasers dans une guinguette. À chaque annonce, l'homme se tassait sous le poids de la gloire et gémissait : "C'est trop, ah, vraiment c'est trop !..."

À la dernière, permettez-moi encore d'en rire, ce bon gros homme joufflu éclata en sanglots et courut se cacher dans les cuisines.

## **Une nuit au bord de la Charente (Souvenir du service militaire)**

Les curieux et les touristes peuvent, en visitant le village de Soubise (Charente maritime), y découvrir un inutile plan incliné pavé qui descend vers l'eau et la Charente. Il s'agit du débarcadère d'un bac qui faisait la navette entre la Base-école de l'Armée de l'air en face, et cette rive gauche du fleuve. Débarcadère qui n'est plus utilisé depuis que l'école est allée nicher plus loin et depuis la construction des ponts successifs qui ont remplacé le pont transbordeur cher à Jacques Demy et aux Demoiselles de Rochefort.

Mais venons-en au fait. Ce qui fait la différence entre la jeune génération et les hommes de mon âge entre autres choses, c'est le service militaire. Car il s'agissait d'un authentique service en ce sens que nous travaillions à des tâches ineptes et/ou ménagères, pour un salaire qu'aurait refusé le premier émigré venu, fut-il sans papier et fortement désireux de rester sur notre sol. Depuis qu'il a été supprimé, ce service militaire que d'aucuns appelaient national ce qui ne change rien à l'affaire, il faut bien reconnaître que tout un pan de notre éducation d'homme a cessé d'exister.

Ce qui va suivre est donc un témoignage. En fait ce que nos géniteurs n'osaient exiger de nous, l'armée nous le réclamait sans vergogne à grands renforts d'engueulades et de menaces. Il y avait aussi dans ce service le volet, bien mince, d'une défense de notre chère patrie menacée de toutes parts. À mon époque, pardon, à l'époque de mon service militaire l'ennemi désigné, c'était le Russe.

Le capitaine Neunoel qui avait la charge de notre apprentissage militaire, nous parlait des Russes comme de la plus extrême calamité. Nous étions encore civils et insoucians, donc difficilement influençables, il fallait, pensait-il, forcer le trait. Le résultat probable d'une invasion de ces individus, affirmait-il, devait combiner, à l'échelle de la France, les dégâts d'une irruption volcanique, genre Vésuve versus Pompéi aux méfaits d'une famine moyenâgeuse forcément apportée par un communisme gaspilleur des ressources.

- Les Cosaques arriveront par-là, rugissait-il en montrant la fenêtre de notre salle de cours, tout en nous dévisageant l'un après l'autre avec une fixité de hibou aveuglé par les phares d'un camion de pompier.

J'étais préparé à ce voyage dans l'extrême par tous les mâles de la famille qui avaient accompli leur sacro-saint pèlerinage à la caserne avant moi. Aussi, ce capitaine, comme ces sous-officiers que nous allions fréquenter, étaient-il déjà dans ma tête bien avant que je ne les rencontre. Mon étonnement venait surtout de la modicité des moyens mis en œuvre pour stopper une armée, la fameuse Armée Rouge, que nous savions au moins aussi puissante que celle des Etats Unis. Mais le Français était avant tout un soldat courageux et débrouillard. Surtout débrouillard. Je le découvrirai plus tard ; il n'avait pas son pareil pour « faire le mur ou ziber » c'est à dire sauter une clôture, échapper à une corvée et se faire porter malade rien que pour flemmarder au lit.

Petit et basané, flottant un tautinet dans un pantalon et un blouson trop grand d'au moins deux tailles, notre capitaine avait une voix remarquable. Sèche et métallique, elle portait, me semblait-il au moins à trois ou quatre kilomètres. Un ancien, un caporal originaire du midi, nous avait dit qu'il était capable de crier ses commandements d'un bout à l'autre du champ de tir. « Et le champ de tir peuchère ! C'est grand », avait-il ajouté. Les yeux noirs du capitaine profondément enfoncés dans leurs orbites accompagnaient d'un regard acéré comme un poignard ses moindres paroles. Il me semblait que tout son être devenait étincelant comme une lame lorsqu'il nous parlait des Russes, et des Cosaques qui avaient selon lui, toujours un couteau entre les dents. « Ce qui ne devait pas être pratique pour dormir ou manger », avait commenté le rigolo de service. Lequel avait eu l'honneur d'être le premier à aller « au trou ». On n'interrompait pas le capitaine quand il parlait des Cosaques.

Courir, trotter sur le redoutable et médiatique « Parcours du combattant » n'était pas si terrible que ça. Le sport plait aux jeunes gens et à moins d'être mal foutu ou malade, on s'en sort les doigts dans le nez. J'en dirai autant du tir, facile comme bonjour quand on a un tant soit peu fréquenté les baraques foraines. Les marches de jour ou de nuit, qui n'avaient d'autre but que de nous empêcher de dormir et accessoirement de fournir en pieds pelés l'infirmerie et son capitaine médecin, ne présentaient pas non plus de difficultés. Les sursitaires étant appelés en octobre, notre service se passait donc en hiver.

L'armée, ayant convenu avec ses fournisseurs que la température moyenne dans laquelle ses bidasses évolueraient se situerait entre 12 et 22 degrés Celsius, les dits fournisseurs n'avaient pas cru nécessaire d'incorporer le moindre brin de laine à leurs tissus. Figés comme des statues par un froid polaire, exposés aux courants d'air dans une cour parcourue par des tourbillons de feuilles mortes, nous écoutions d'une oreille givrée un sergent joufflu chargé de nous enseigner le maniement des armes « de pied ferme ». Je regrettais le chauffage central de mon université et mentalement je faisais le tour de mon paquetage pour savoir si je n'avais pas oublié de prendre ce matin l'épais chandail à col roulé qui me faisait présentement défaut.

Je ne décrirais pas les sous-vêtements de toile dont nous étions dotés, ni les caleçons longs qui nous serraient les cuisses pour nous empêcher de marcher, pas plus que le petit pull-over rikiki sur lequel flottait notre cravate mais sachez lecteur et lectrice que l'argent de vos impôts était employé au mieux par des avaricieux. Au mieux, c'est à dire au plus mal pour nous. Car, oui, c'est vrai nous portions une cravate noire et une chemise boutonnée jusqu'au col comme un percepateur en tournée pour courir et crapahuter dans les orties, nettoyer les latrines ou tripoter des armes plus huileuses que des beignets. Le soldat de cette époque, véritable dandy un tautinet décalé, était inséparable de ses chaussures plus brillantes qu'un meuble d'antiquaire, de ses guêtres grises, de son très long manteau et de sa cravate « régates » noire.

Mais de tout ça, passe encore. Nous savions par notre capitaine que le Russe, s'il arrivait jusqu'à l'École de l'armée de l'air de Rochefort, théâtre de notre service national, était capable de raser cette ville comme Carthage le fut par les soldats de Rome. Nous acceptions donc de souffrir pour éviter la ruine de notre civilisation comme disait encore le capitaine, le viol de nos femmes comme affirmait l'adjudant et la suppression du Pastis comme le croyait le caporal.



*Bac de Soubise*

Dans cette sorte de comédie héroïque que nous jouions, la part la plus exaltante, la scène capitale, était la montée de la garde. Inutile de vous dire que le capitaine n'avait pas mégoté sa salive pour nous sensibiliser à l'horreur que serait d'aventure une pénétration ennemie dans notre camp endormi.

- Les copains comptent sur vous. Vous veillez sur leur sommeil. Le matériel coûteux qui est entreposé ici ne doit pas tomber entre les mains de l'ennemi, avait-il grondé en plantant son regard de feu dans les yeux de chacun.

En fait de matériels coûteux, nous ne possédions que de vieux avions sans moteurs, d'antiques canons sans percuteurs et des missiles sans charge utile qui ne convenaient à aucun avion moderne. Mais qu'importe, car les Russes ne le sachant pas, c'était tout comme s'ils étaient neufs et récents. À moins qu'un traître ne les ait renseignés. Je ne donnais pas cher de la peau de ce triste individu car pour avoir transmis des informations secrètes à l'ennemi, le règlement militaire était formel, c'était le falot. J'ignorais et j'ignore toujours, ce qu'était ce falot. Une prison froide ? Une guillotine militaire ? Plus probablement une lettre circonstanciée aux parents, pensais-je encore tout imprégné de la chose scolaire.

Le plateau, la scène sur laquelle nous allions interpréter « La garde et sa relève », s'étendait sur l'ensemble du camp, lui-même aussi vaste qu'un village et ses champs. Dès cinq heures de l'après-midi, habillés de la tenue de sortie et équipés comme pour monter aux tranchées de tout ce que notre paquetage comportait de barda ferrailant et tintinnabulant, fusil sur l'épaule, nous partîmes à vingt-cinq encadrés par notre chef de poste, un sergent, et son adjoint, un caporal. Ce dernier, envahi par la crainte de ne pas avoir sous la main son quota d'hommes, tout en marchant nous comptait et nous recomptait tous les cent pas. Nous partions pour assurer, comme je l'ai dit, la sécurité du camp et nous devions tenir jusqu'au lendemain à la même heure.

Tenir ! Tenir coûte que coûte ! Mission glorieuse, digne de la célèbre « Dernière cartouche » tirée dans la dernière maison debout d'un village dont j'ai oublié le nom quelque part vers Sedan, en 1870. Mission que nous remplissions grâce à un énorme pichet de café et au vin à volonté. Car, nous étions prévenus, les Russes n'allaient pas manquer de venir nous asticoter. Je me tairai sur l'habitable qui nous servait à nous reposer entre deux gardes, imaginez une cabine de bain dans laquelle nous pratiquions le système de la bannette chaude et nous en resterons-là.

Le poste de sentinelle qui me fut affecté était au bord de la Charente. Là où le bac accostait soir et matin pour embarquer les quelques civils travaillant dans l'école, principalement des moniteurs d'atelier, qui habitaient de l'autre côté du fleuve, à Soubise donc et aux alentours. En d'autre temps et par grand jour, je n'aurais pas manqué de jouir paisiblement du paysage agreste et mélancolique qui émanait de ce coin d'eau boueuse. En fait, je gardais un ponton pourri à travers lequel je risquais de choir dans la vase à tout moment. Ça m'étonnerait que les Russes choisissent un endroit pareil pour accoster, me disais-je. Quoique si, tout branlant qu'il soit, le bac y aborde pourquoi pas un hors-bord, une vedette rapide, voire un sous-marin rempli de commandos cosaques ?

La nuit, l'eau clapote selon la marée et je peux vous assurer qu'à marée haute le clapotis ressemble fort à un bateau approchant tous feux éteints. Je vous renvoie pour plus de détails à la fois au « Rivage des Syrtes » et vers « Le Désert des Tartares ».

Je n'avais pas de cartouches. Je m'en étais rendu compte en arrivant. Les cartouchières étaient pleines de vieux journaux pour conserver la forme au cuir ciré à la graisse de phoque. J'allais donc devoir me défendre à la baïonnette.

Je repassais dans ma tête l'ordre des commandements. Le « Qui va là ? » à hurler si quelqu'un approchait. Mais allez donc crier « Qui va là ? » à un sous-marin russe. Et en français qui plus est. J'enviais ceux qui n'avaient à garder qu'un bout de terrain vague envahi de taupinières près du terrain de sport, un tas de bidons vides du côté de la soute à carburant ou l'entrée du PC du colonel déjà surveillé par un concierge qui maintenait au large l'homme de garde. Si ces hommes de garde comptaient sur moi, premier rempart héroïque avant l'invasion maritime, il n'en demeurait pas moins qu'ils étaient privilégiés.

De vaguelettes en clapotis, de cris en froissements qui me faisaient écarquiller les yeux et me lançaient de douloureux et excitants frissons sur l'échine, mes deux heures de gardes passèrent comme un soupir. Je crois avoir tenté de décortiquer et interpréter plus de cent bruits. Fuite d'un lapin, attaque d'un renard, oiseau ou poule d'eau surprise au gîte, coassement d'un crapaud, autant de manifestations de cette vie qui grouille la nuit pendant que le civil, et le Russe, dorment. L'armée veille, me disais-je, ici dans cette campagne anodine près d'un ponton déglingué qui sent la saumure mais ailleurs aussi, sous l'eau et dans les airs.

L'unique bruit qui me parut correspondre à quelque chose de familier fut un bruit de pas. C'était la relève qui arrivait comme l'on va au champ mener ses vaches. « Qui va là ? » Devais-je donc demander à voix forte. « La relève ! », était la bonne réponse. Je devais donner ensuite le mot de passe et eux le mot complémentaire. Ou l'inverse. Bref, Soubise et ses environs surent ce soir-là que à « Château » correspondait « Mouton » ce qui pouvait permettre aux Russes, pas loin certainement, d'entrer dans le camp sans tirer un coup de feu. Je me serais botté les fesses d'avoir crié si fort.

Je reprendrai ma faction sur le petit matin. Une brume ténue s'élevait de la Charente et flottait entre les paquets de joncs. De menus cris d'oiseaux perçaient l'aube, ragondins et mulots s'éveillaient, canards et canes barbotaient et s'ébrouaient. Des volatiles inconnus traversaient un ciel bas et gris et de l'autre côté de l'eau, Soubise sortait de la nuit. Les lumières des maisons s'éteignaient les unes après les autres et les premières cheminées fumaient.

Aussi loin que l'on puisse voir, la surface du fleuve frisait légèrement sous l'effet du courant et aucun navire menaçant n'avait jeté l'ancre. Seul, de l'autre côté du fleuve, le vieux bac remuait ses chaînes en attendant sa première tournée de passagers. Grâce à nous, et à moi, les Russes une fois de plus avaient été maintenus loin de notre camp. Je rencontrerai plus tard le colonel cosmonaute Leonov, le premier piéton de l'espace, qui se mouchera dans les rideaux lors de la réception que nous donnions en son honneur, ce qui accrédi tera la thèse du capitaine Neunoeil sur la bestialité des Cosaques.

À Rochefort, nous l'avions échappé belle.

## **Économie, économie ...**

Le récit qui va suivre, écrit à la première personne du singulier (Je), fut retranscrit par moi, ainsi que ceux que vous avez pu lire précédemment, et postérieurement j'espère, dans le Boutillon, à l'issue d'une réunion entre copains au Café de la Paix à Angoulême. Après avoir diné et copieusement bu, nous devions raconter qui une mésaventure, qui un souvenir, etc. Certains récits, fort décousus, ont été remaniés et pas mal édulcorés, je dois l'avouer. Ceci étant dit passons au texte qui s'intitule : Economies... Economies.... Un récit tout à fait dans l'air du temps quand les Parisiens s'étonnent qu'en province on ne prenne pas le métro pour aller bosser.

Soyez vigilant et tenez-vous sur vos gardes si quelqu'un d'habituellement stupide devant les boutons d'une machine à laver le linge, décide de s'attaquer au redoutable et insoluble problème des économies de carburant. Soyez d'autant plus méfiant s'il rêve de s'attaquer à la glotonnerie d'un honnête moteur d'automobile français pour en faire un chipoteur. À mon avis, il est bien préférable de subir avec résignation toutes les hausses de prix à la pompe présentes et à venir, car qui peut se vanter d'avoir le pouvoir d'infléchir son maudit destin d'automobiliste ? C'est exactement le genre de conseil que l'on aurait dû donner à mon cher papa !...

A l'époque où se situe ce récit nous habitons Saint-Luron, près de Mansle, un village d'une quarantaine de maisons qui moutonnaient au bas d'un coteau. Il y coule encore aujourd'hui une rivière mollassonne frangée de peupliers et de prairies marécageuses où paissent quelques vaches blanches et noires. Ce n'est pas un site touristique. Il possède bien une vieille chapelle barbouillée de fresques si défraîchies et si écaillées que l'évêché en a complètement oublié l'existence. À la sortie du village un tumulus couronné de menhirs pas plus hauts que des bornes kilométriques, n'intéresse que quelques érudits du département et les gamins du village qui viennent y jouer aux indiens. Rien donc qui puisse séduire le Parisien, le Bordelais ou le Lyonnais. Et encore moins le Marseillais.

Pour la clarté de l'histoire, sachez que Saint-Luron est relié à Mansle par une route départementale aussi cabossée qu'une piste de moto-cross. Cette route se tortille sur dix bons kilomètres en escaladant une douzaine de collines. La première colline à partir de notre village s'appelle le Pas-des-bœufs. À son sommet, la vue embrasse un horizon céréaliier tavelé de petits bois, de fermes et une rivière qui se tortille entre ses peupliers. Tout en bas d'une vertigineuse et rectiligne descente voici notre maison, puis après une vingtaine de mètres le panneau indiquant l'entrée de Saint-Luron.

Cette descente, baptisée Grand-rue lorsqu'elle traverse le village, héberge la mairie, le bar restaurant « Le Pichet d'Argent », quelques commerces, l'église et le presbytère. Ensuite, passé le cimetière, elle file jusqu'à Couffignac. On disait, en ce temps-là, que les filles de Couffignac étaient jolies et de mœurs légères... Mais là n'est pas la question. Cette forte pente faisait le bonheur de L'Union Cycliste de Saint-Luron (UCSL) qui se retrouvait au sommet de la colline chaque dimanche, à la belle saison, pour une course de vitesse. Les coureurs, après avoir poussé leur machine jusqu'en haut du Pas-des-bœufs, certains tricheurs la transportaient en tracteur, coupaient, à plus de quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, l'arrivée fixée symboliquement devant Le Pichet d'Argent. Ensuite le patron payait la tournée. C'était comme ça depuis l'arrivée de la première bicyclette à Saint-Luron.

Il fallait tenir fermement son guidon car, à main gauche c'était le vide avec, tout en bas, la prairie et la rivière et à main droite une petite falaise en bon et solide calcaire. La commune n'avait jamais songé à réclamer des garde-fous car il n'était pas dans les usages d'ici de choir dans le vide. Notre maison, la première comme je l'ai dit plus haut, se situait à main gauche et pas loin de la rivière. Nous pouvions aller y barboter et pêcher à notre aise, ma sœur Yvette qui venait de fêter ses quatorze ans, Louis le dernier qui allait sur ses six ans et moi qui devait avoir douze ans. Il nous suffisait, pour cela, de traverser notre jardin potager. Le point d'orgue de nos journées se situait à l'heure où le père, clerk de notaire chez maître Pitaud à Mansle rentrait au foyer. Il apparaissait à dix-huit heures neuf au Pas-des-boeufs au volant de sa Simca verte. Sur un bref coup de klaxon, maman, Yvette, Louis et moi abandonnions immédiatement nos occupations pour nous précipiter à nos postes. Comme les cheminots du triage, nous avions chacun une tâche déterminée, et simple, que nous pouvions exécuter les yeux fermés.

Avec Maman, j'ouvrais le portail à claire-voie de la cour, Yvette et Louis rattrapaient Jeannot le chien et les poules avant qu'ils n'aillent sur la route. Pendant ce temps notre père entamait sa descente, prudemment et en tenant bien sa droite. Devant la maison, il s'arrêtait pour observer la route avant de virer à gauche. Enfin, il se garait doucement, presque avec tendresse, dans l'allée caillouteuse qui menait au jardin. Ce cérémonial aurait pu continuer une éternité si une fâcheuse guerre entre Arabes et Israéliens n'avait fait monter, inconsidérément, le prix des carburants. Notre conducteur fut atterré. Faire deux fois par jour dix kilomètres pour aller travailler passe encore quand le coût du transport est raisonnable, mais dans ces conditions nouvelles, cela devenait un luxe. De son côté maître Pitaud fit clairement comprendre à ses clerks qu'il n'augmenterait pas les salaires en raison de l'accroissement de ses propres charges. Mon père, devant la famille réunie, fit le serment de diminuer ses dépenses en essence, coûte que coûte. La longue descente devait l'y aider.

À partir de ce jour, au Pas-des-bœufs, il mettait les vitesses au point mort. Ensuite la berline descendait la pente à tombeau ouvert, traversait la route sans s'inquiéter de la circulation et franchissait le portail comme un bolide pour s'arrêter dans l'allée gravillonnée sur un long grincement de freins. Pendant deux mois, il tint des statistiques de consommation. Contrairement à ses prévisions, l'économie réalisée s'avéra être nulle et il fut désespéré.

- C'est parce que le moteur tourne encore dans la descente soutint Morichon, le deuxième clerk.

Evidemment, le moteur tournait ! Au ralenti certes, mais s'il tournait, il consommait ! Le soir même, en arrivant au Pas-des-boeufs, père klaxonna, mit au point mort et coupa le contact. Il glissa alors vers sa maison dans un silence troublé seulement par le chuintement moelleux du vent relatif. Il avait l'impression d'être libéré de la pesanteur et de flotter dans l'éther comme un aigle porté par les vents ; à cet instant le compteur marquait cent-vingt kilomètres à l'heure. L'excitation de la vitesse le grisait.

Comme d'habitude, il aperçut tout en bas, sa petite famille rassemblée qui battait des mains. Alors son bonheur fut complet et des larmes de joie lui montèrent aux yeux. À l'instant de l'ultime manœuvre pour traverser la route, un clac sonore retentit dans la cabine qui fut même perçu du dehors. L'antivol, un des premiers à être enfin monté en série, venait de bloquer la direction.

Cloués par la stupeur, nous vîmes la Simca foncer sur la clôture du jardin, un léger grillage très à droite du portail, après avoir franchi le bas-côté de la route et son fossé avec l'aisance d'un cheval de jumping. Tandis que la machine planait impeccablement en direction du potager, nous eûmes le temps d'apercevoir son pilote, échevelé et ahuri, qui tentait vainement de tourner un volant obstinément verrouillé. Maman, Yvette et moi, hurlions de terreur. Seul, Louis et le chien poussaient des cris de joie et bondissaient sur place devant ce spectacle de cirque saugrenu. À la fin de sa trajectoire, dans un léger cabré, l'auto tomba sur l'étendoir à linge et s'enveloppa dans les trois ou quatre grands draps qui y séchaient. À peine ralentie, et devenue fantôme, elle traversa, en laissant de profondes empreintes, plusieurs rangs de salades et de haricots à rame pour ensuite pulvériser le poulailler, orgueil de mon père qui l'avait amoureusement bâti sur les conseils de Morichon, à partir des plans du « Chasseur français ». Cela ne se fit pas sans un grand fracas de planches pulvérisées et de criailles de poules délogées de leurs nids.

Les draps, le grillage du poulailler et quelques piquets ceinturaient maintenant l'auto qui, comme un cheval de rodéo, secouait tout ce fatras en libérant un nuage de poussière, de plumes et de paille. À ce moment-là, père qui semblait enfin avoir compris, faisait de grands mouvements de bras dans la cabine pour indiquer, me semblait-il, son impuissance. La Simca, ignorant les taupinières et aussi toute forme de freinage, fonçait maintenant vers la rivière. Maman, jupes haut troussées, suivie d'Yvette, courait derrière tandis que Louis, déboussolé, voulant rattraper tout le monde, plongeait dans le grand buisson d'orties qui servait à préparer la pâtée des canards. Ni nos clameurs, ni les hurlements de Louis, ni les appels des voisins ameutés, n'infléchirent la trajectoire entêtée de la Simca. Tressautant dans un chambard de ferrailles déboulonnées, lâchant ici une aile, là un capot, plus loin un pare-chocs, abandonnant à un jeune saule un drap et une partie du grillage, la berline menait le train farouche des cavaliers de l'apocalypse.

Enfin, gauchie et démantibulée, et sur trois roues, elle se bloqua subitement sur une souche opportune à quelques mètres de l'eau. Père, après des efforts qui eurent raison du pare-brise, sortit, hagard, les lunettes de travers, dont un verre brisé, la veste et le pantalon en charpie. Il serrait néanmoins contre son cœur son porte-documents de cuir dans lequel il rangeait ses statistiques de consommation. La belle automobile était fichue. Quelqu'un m'a assuré qu'après tant d'années elle est encore dans la prairie, calée sur sa souche comme un César de la belle époque, pour le bonheur des lapins et des petits oiseaux.

On passa la journée du lendemain à remonter le poulailler, la clôture et l'étendoir. Tout en travaillant, père soupirait et gémissait en maudissant Morichon et ses conseils. Il en eut de la fièvre et resta huit jours couché. Il mit à profit sa convalescence pour réparer le vélo demi-course du temps où il faisait partie de l'Union Cycliste de Saint-Luron. Il graissa les moyeux, nourrit la selle à la graisse de phoque, régla les freins et le dérailleur. Dès qu'il se sentit bien, il poussa le vélo vers la route avec l'intention de parcourir, bien que nous soyons dimanche jour de repos, plus de cinquante kilomètres pour se décrocher. Le fils Huchet, un mauvais sujet s'il en fut, quand il passa devant Le Pichet d'Argent, le héla pour lui recommander « de bien faire attention dans les virages à ne pas quitter la route ! ». Le reste de l'Union Cycliste qui, comme un fait exprès, s'était réunie ce jour-là sur la terrasse du café, applaudit avec de gros rires.

J'étais humilié à en pleurer pour mon papa. Car je l'avais suivi en courant, afin de l'encourager. Dignement, il choisit de ne pas répondre. Sans doute préoccupé aussi par la conduite de sa machine et les coups de rein qu'il lui fallait donner pour la faire avancer.

C'est vrai qu'il avait pris un peu de poids, mon pauvre papa. Je le revois encore avec sa bedaine qui débordait autour d'un short trop étroit, ses volumineuses cuisses rougies par l'effort et ses gros mollets qui ne devaient rien à la culture physique. Mais plus que tout, je conserve encore dans ma mémoire l'image de son visage rond et joufflu qui luisait de sueur et celle de ses yeux écarquillés par la concentration et l'effort.

Il mit la journée pour faire ses cinquante kilomètres et se coucha en arrivant. Mais le lendemain au petit matin, il reprit son vélo avec l'intention de se rendre à son travail. Il attacha son journal sur le porte-bagages, mit des pincettes à vélo et dans son costume des dimanches, attaqua la côte d'une pédale décidée. Maman passa la journée à tourner en rond comme une mouche emprisonnée. Le soir, nous l'attendîmes comme s'il s'agissait de Lindbergh arrivant des États Unis. Il apparut au Pas-des-boeufs avec deux heures de retard sur son horaire habituel, encadré par le fils Puchet et son copain José qui étaient allés à sa rencontre. Après une descente rapide, il s'arrêta devant maman, l'embrassa et, mal assuré sur ses jambes, le visage violacé et défait, il lui dit dans un souffle :

- Là, cette fois, je crois que j'ai vraiment fait des économies...

Quelques mois plus tard, un héritage mettra fin à son calvaire mais jamais plus, je crois, il ne s'intéressera au prix qui s'affiche sur les pompes à essence.

## **Raimond de Jonzac**

L'écran de télévision nous avait emmenés en Tchétchénie et on s'y battait, bon sang, faut voir comme ! On voyait une rue défoncée par les obus, des maisons sans toiture, des fenêtres éventrées et au premier plan un gros général ventru avec sa chapka enfoncée jusqu'aux oreilles. Ce gros général expliquait, en tchéchéne, que la guerre qu'il menait était une bonne guerre qui profiterait bien au peuple et qu'il y avait tout lieu de s'en réjouir.

Mais de ce général je m'en fichais comme de ma première chemise, car derrière lui, à bonne distance et près d'un camion, j'avais reconnu Raimond sale comme un bouc et pas rasé de huit jours. Raimond en Tchétchénie ? Il y avait de quoi rigoler ! Justement il rigolait Raimond en montrant ses chicots. Lui aussi, comme son général, avait une chapka enfoncée jusqu'aux yeux, une vareuse crasseuse boutonnée sous le menton et de grosses bottes fourrées avec lesquelles il pataugeait dans la boue de Grozny. Il tenait aussi une Kalachnikov M8 et un gros poignard Customs était passé dans sa ceinture. Sacré Raimond, en Tchétchénie à faire le mercenaire ! Pas croyable ! Je téléphonai à sa mère.

- J'ai vu Raimond à la télé, sur la Une
- Ouais !
- C'est tout ce que ça vous fait de le savoir là-bas ?
- Ouais !

Pas causante la vieille. Elle se méfiait de moi faut croire. On s'était engagés dans les paras ensemble Raimond et moi, elle n'avait pas aimé. Au bout de quinze ans on avait quitté l'armée. Nous n'étions pas parvenus à grimper plus haut que caporal. Quinze ans dans le même magasin à distribuer des godasses et des bérets aux engagés. Puis on s'était quittés, j'étais retourné dans mon bled, près de Rochefort, et il était resté sur place, dans la garnison. Il connaissait du monde dans le quartier Ouest, près du port et pensait s'embaucher comme matelot. Et aujourd'hui il est en Tchétchénie ! Sacré Raimond !

Une semaine plus tard, sur la Une, le Sentier Lumineux en la personne du Commandant Marcos, maigre comme une blatte, le chapeau de brousse rabattu sur les yeux et un foulard rouge sur le bas du visage, interviewé dans une forêt de bananiers. Il racontait qu'il se battait pour le peuple mais qu'il était obligé de temps en temps de brûler quelques villages, au nom du peuple justement. Et derrière lui, à moitié caché par un bananier, hilare et pas rasé de huit jours, toujours aussi édenté, mon Raimond, le chapeau de brousse enfoncé jusqu'aux yeux, les épaules sous un poncho et la kalach à la main.

Je téléphone à sa mère.

- Vous avez vu, Raimond, en Amérique du Sud ?
- Ouais !
- Ça n'a pas l'air de vous réjouir ?
- Non!
- Bon et ben bonsoir madame.

Pas plus causante que la dernière fois, la vioque. Bon, passe une semaine ou deux et en Afrique, derrière un gros négro à lunette qui massacrait les siens pour leur bonheur, qu'est-ce que je vois ? Vous avez deviné, mon Raimond, bronzé outrageusement et pas rasé, emballé dans un boubou crasseux et la kalachnikov à l'épaule. Je téléphone à sa mère.

- Vous avez vu Raimond, sur la Une ?
- Ouais.
- En Afrique, non ? Au Nigeria me semble même ?
- Ouais mon gars, au Nigeria mais tu ne vas pas me faire chier à chaque fois que tu verras Raimond à la télé, dit donc, j'espère ?
- Pourquoi ça ? je bégaye.
- Parce que le Raimond il a trouvé un boulot pépère mais confidentiel et que toi, avec ta connerie et ta grande gueule, tu vas tout foutre par terre.

Acerbe et pas discoureuse la vieille ; elle n'a rien voulu me dire de plus.

Une semaine après, Raimond en tenue de combat vert-pomme est assis sur un tronc d'arbre abattu, piochant des doigts dans un bol de riz derrière une troupe de Khmers rouges, pas rasé, sa kalachnikov entre les jambes, avec des tongs orange aux pieds. Zut je me dis, faut que je sache. J'ai téléphoné à la Une. Ils m'ont tout de suite embauché quand ils ont su que j'étais un copain de Raimond. C'est un boulot qui a de l'avenir, m'a dit le gars qui m'a fait signer mon contrat.

Maintenant, j'ai moi aussi ma Kalachnikov, une fausse naturellement, et mon poignard Customs. Toutes les semaines ou presque on participe à une interview pour la Une. Quand c'est dans la boîte, Raimond et moi nous rendons nos costumes, notre fusil mitrailleur et notre poignard et nous quittons les Buttes-Chaumont.

Pour nous remettre les idées en place, avec les cadresurs et les preneurs de sons, on se retrouve dans le bistrot de la mère Mainard à deux pas pour boire un verre et manger le steak-frites maison aux frais de la télé.

Mercenaire sur la Une c'est le top, c'est moi qui vous le dis !

## Le héros de Brabanzac

J'ai bien connu le lieutenant Hurlurut dont le buste va bientôt être dévoilé dans le jardin de sa maison natale, devenue grâce à l'opiniâtreté de ses amis d'enfance le siège du football club de Brabanzac en Charente. À l'époque où débutait dans l'ex Yougoslavie le conflit qui allait forger sa gloire, Hurlurut était riz-pain-sel, scribouillard si vous préférez, affecté à l'intendance dans une caserne du midi. Probablement pour impressionner ses chefs, il se donnait volontiers l'allure d'un homme débordé qui n'accordait de rendez-vous à ses subordonnés qu'au moins deux jours après qu'ils en aient fait la demande. C'était aussi un idolâtre du règlement. Le règlement en question, fort bien fait d'ailleurs, qui prévoyait un remède sévère à la moindre entorse faite à la routine, lui servait, comme à beaucoup, de règle de vie et de maître à penser.

Il vivait dans la crainte d'être pris en défaut et la pensée que son supérieur puisse lui faire un reproche lui provoquait des migraines et de l'urticaire. Par exemple, il préférerait et de loin que rien ne sorte de ses magasins plutôt que d'avoir un jour à rédiger un compte rendu pour signaler la perte d'un matériel, même de peu de valeur, perte dans laquelle on pouvait soupçonner un rien de négligence de sa part. C'est ainsi qu'il refusa de prêter à un petit gradé les latrines de campagne au prétexte que lors d'un précédent exercice de combat en forêt on lui avait détérioré un abattant de siège.

« Vous avez assez de place sous les arbres, » lui dit-il en refermant son guichet. Il fit même un procès à un sous-officier qui lui avait égaré une « patience » à briquer les boutons de cuivre. On ne peut ici, par respect pour sa mémoire, dénoncer toutes les injustices, les coups-fourrés et les vacheries dont il fut, consciemment, l'auteur.

Nul, à part son supérieur qui, par obligation, le notait chaque année, n'était parvenu à évaluer son jugement, sa détermination ou même sa perspicacité, qualités pourtant indispensables dans le métier des armes. Même après plusieurs heures de discussion à bâtons rompus avec lui, on le quittait en se demandant s'il était idiot ou suprêmement intelligent.

Si on voulait l'observer attentivement et à son insu, comme un animal d'une espèce rare et farouche, il fallait profiter soit du repas de midi, heure sacrée entre toutes qui l'éloignait de son bureau comme un renard de son terrier, soit du repos qu'il s'accordait après un café, au milieu de l'après-midi. Repos qu'il consacrait à la lecture du journal du jour. Mais, même à cet instant où le militaire, par nature insensible, cède la place au pékin frémissant devant la misère du monde, son visage large et rouge, cerné de favoris gris, ne laissait transparaître les trois quarts du temps que l'euphorie d'une digestion sans anicroche.

Étant de ces individus qui croient que « L'armée est un couvent d'hommes » pour justifier le corset d'une règle de vie établie une bonne fois pour toutes, Hurlurut débutait toujours ses repas par le même apéritif et les terminait invariablement par un café arrosé d'un dé à coudre de rhum. Entre autres manies et sous le prétexte qu'un homme du monde, et un officier par conséquent, devait s'asseoir sans précipitation, il prenait place à sa table ou à son bureau avec une lenteur pompeuse qui exaspérait ses collègues. La chose mérite d'être décrite car elle témoigne parfaitement de l'insignifiance du personnage.

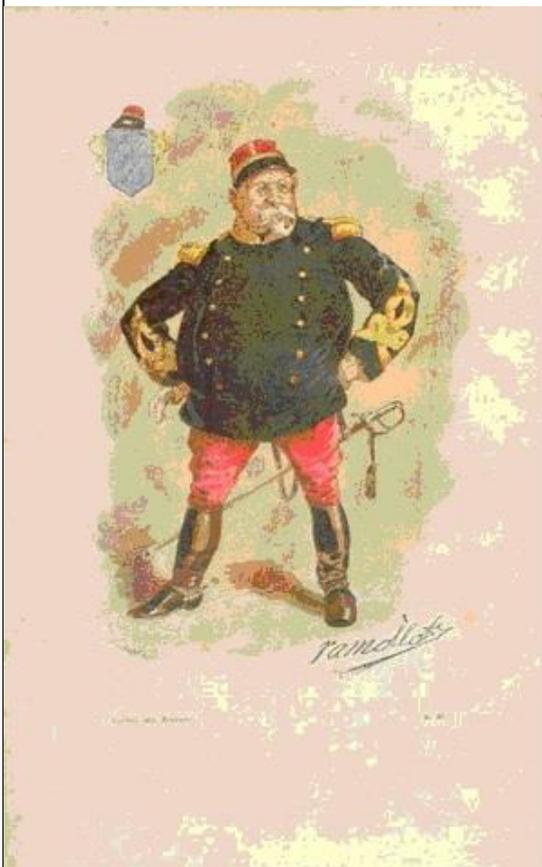
Il commençait par épousseter soigneusement, et longtemps, son rond-de-cuir ou le coussin en duvet d'oie de la salle à manger. Ensuite il se

plaçait au-dessus de son siège avec une minutie d'artilleur prenant un pointage, puis décollait d'une dextre aérienne son fond de pantalon. Enfin, ces précautions prises, il s'abaissait dans un mouvement d'une gravité et d'une dignité quasi pontificale. On pouvait penser raisonnablement à cet instant qu'il était fait pour vivre plutôt assis que debout. Ajoutons, pour finir de le dépeindre, qu'il portait en permanence un uniforme usé jusqu'à la trame dont le noir onctueux avait viré au jus de chique.

Pendant cet homme impénétrable, tout entier à sa tâche et apparemment sans état d'âme, souffrait. Il souffrait de n'être pas un autre plus beau, mais surtout plus grand, dans le sens où cet adjectif signifie sublime et glorieux. Cet être négligeable rêvait, derrière son tampon-buvard, de devenir un héros. Bayard, Du Guesclin, Leclerc et le petit Bara étaient ses dieux. Il aurait aimé que brillassent sur sa poitrine les médailles qui certifient que vous appartenez bien à la race des guerriers, à ces êtres rares qui prennent du plaisir à se battre et à vaincre. Aussi, dès que Croates et Serbes commencèrent à s'étripier et qu'il fallut trouver des insensés pour les séparer, Hurlurut demanda d'y partir au plus tôt.

– Regardez-vous, lui rétorqua cruellement un colonel, vous avez presque cinquante ans. Que feriez-vous au milieu de ces jeunes fous ? Ici, nous vivons en paix, la nourriture n'est pas rationnée, le rhum et le tabac non plus. Que demander de plus ! Retournez à vos écritures et n'y pensez plus...

Hurlurut dépité regagna son rond-de-cuir, mais continua de rêver. Or, il advint que du côté de Sarajevo, un général bien de chez nous se rendit compte, une fois installé avec ses casques bleus, qu'il ne disposait pas de son stock réglementaire de cercueils.



Il en réclama d'urgence à l'état-major, lequel, par le biais de ses ordinateurs en découvrit tout un assortiment de première qualité chez Hurlurut, précisément. Ce dernier exigea de les convoier lui-même, et personne ne songea à lui disputer la place.

Il ne fallut pas moins d'un avion entier pour acheminer les bières au plus près, c'est à dire à cent kilomètres du QG du général. Six charrettes attelées de mules furent réquisitionnées afin de les amener ensuite à pied d'œuvre. Afin d'éviter que la population civile, ne s'affole à leur vue, on les bâcha comme s'il s'agissait de caisses des plus ordinaires. L'itinéraire prévu passant loin des divers fronts, on ne crut pas nécessaire de lui donner comme escorte des combattants plus chevronnés qu'une demi-douzaine d'Hawaïens nonchalants et mélomanes. Notre lieutenant prévoyant malgré tout, et tout à son ambition, avait caché parmi les cercueils une antique mitrailleuse à refroidissement par eau avec sa caisse de cartouches.

Le convoi se dirigea donc vers le Nord. Après deux jours de marche sans incident, il parvint en vue des montagnes où se cachait le but de sa mission. Les renseignements donnaient les belligérants fort loin. Malheureusement les éclaireurs d'une faction non contrôlée étaient tout près. Ces derniers décidèrent de lui tendre une embuscade afin de s'emparer de ce qu'ils supposaient être une grande quantité de munitions. Leur chef, par bonheur se trompa dans la lecture des courbes de niveau et prit, sur la carte, une colline pour un vallon. Il lança donc son assaut dans une côte, ce qui est contraire aux règles en la matière.

Les soldats du convoi, au premier coup de fusil, filèrent le plus loin possible se mettre à l'abri. Hurlurut demeuré seul décida de faire face à ses assaillants qui, sans se cacher, grimpaient vers lui avec l'idée bien arrêtée de le trucher. Il mit la mitrailleuse en batterie et ouvrit le feu. Ils se débandèrent à leur tour.

Ils firent, dans la journée, plusieurs tentatives d'assaut, à chaque fois repoussées par la mitrailleuse. Ils attaquèrent alors la nuit, Hurlurut veillait. Ils s'élancèrent à l'aube mais Hurlurut ne dormait pas. Ils attaquèrent à midi, Hurlurut ne déjeunait pas et à l'heure du repas du soir la mitrailleuse crachait toujours. Toute la nuit qui suivit elle interdit l'assaut. Les assaillants finirent par croire que cent hommes, au moins, les attendaient là-haut, à l'abri des mules et des charrettes. Hurlurut en trois jours, ne grignota que deux biscuits de guerre. Il versa l'eau de sa gourde dans le radiateur de la mitrailleuse et souffrit de la soif.

Au matin du quatrième jour, une balle de sniper le blessa dans le gras de la fesse et il s'évanouit pendant quelques minutes. Ce qui fut suffisant pour que l'ennemi, enfin, parvienne à sa hauteur. Il se réveilla encerclé et dégaina son sabre. Il fit aux cercueils un tel rempart que l'adversaire crut qu'il protégeait de l'or. Ils se ligurèrent à vingt pour venir à bout de cet enragé à demi nu, noir de poudre et saignant du fessier.

Leur désillusion fut à la hauteur de leur ardeur à vaincre. Tous les cercueils furent ouverts et retournés. On ne découvrit pas la moindre pièce d'or et pas même une cartouche, seulement quelques petits tas de sciure et un marteau. Les hommes souhaitèrent fusiller Hurlurut pour le punir de sa trahison. Mais leur chef ne voulut pas ajouter l'ignominie à la maladresse. Il décida de laisser partir les cercueils et l'héroïque officier. Pour se venger tout de même, les hommes furent autorisés à lui peindre les fesses en vert chou. Cette peinture de camouflage était indélébile et il en conservera des traces pendant plus d'une année. Elle trompera même l'infirmier qui l'examinera à son arrivée et qui crut à une forme nouvelle d'infection.

Le général, attributaire des bières, fit une moue dédaigneuse en constatant leur état. Il le fit sans même remercier Hurlurut qui titubait de fatigue et de faim dans son uniforme en loque. Le récit qu'il fit de l'embuscade, le lendemain, déclencha la rigolade et l'ironie des Américains du Point-Charly qui jurèrent n'avoir jamais rien entendu d'aussi grotesque.

– Voyons, lui dit l'un d'eux, un officier roux à moustaches, une tête de cruche de Marine, comment imaginer que ces gens, dont on se plaît ici à reconnaître la stratégie, se soient laissés aller à attaquer bêtement un chargement de cercueils, et français qui plus est ?

– Et qu'en plus, souligna un autre, un noir du Texas, ils vous aient autorisé à repartir sans vous fusiller au préalable ! Vous nous faites marcher dear friend !

Alors, Hurlurut fut admirable. Il se déculotta et montra les doubles preuves de son héroïsme. Il décrivit le combat heure par heure, se fit lyrique, convaincant, parla d'honneur, de sacrifice, de drapeau flottant haut parmi les explosions et la fumée. Ses rêves longtemps contenus se bouscuaient sur ses lèvres. Il tira des larmes à de vieux chevaux de retour qui s'étaient battus au Vietnam, dans le Golfe Persique, en Somalie. CNN le filma et il passa aux actualités télévisées de quarante pays. Sa gloire fut immense et dura précisément 24 heures.

On s'aperçut alors en haut lieu que ce courage à défendre du futile qui tournait en ridicule un chef de guerre local important, risquait de mettre à mal les multiples tentatives de réconciliation en cours. Ses amis de l'équipe de foot de Brabanzac qui se souvenaient de l'avoir vu à la Télé tout vibrant d'enthousiasme et l'œil enflammé par la bataille, l'accueillirent à bras ouvert quand, quelques mois plus tard, on le mit d'office à la retraite pour blessure de guerre. Il arborait aussi une superbe Légion d'honneur qui ne le quitta plus.

Jusqu'à sa mort, il s'occupa du matériel du club et mit autant d'ardeur à garder sous clé les ballons et les maillots que, autrefois, les latrines de campagne, les patiences à astiquer les boutons et les cercueils en chêne. Jusqu'au dernier jour, quand on lui demandait pourquoi il avait défendu ses cercueils avec autant d'acharnement, il répondit invariablement : « Je les avais en compte ».

Voilà ce que je devrais dire devant le buste de Hurlurut, moi qui fut son chef durant tant d'années. Ce serait dire la vérité. Mais j'ai décidé de marcher dans ses rêves. Je vais donc décrire sa bravoure légendaire, son abnégation, son sens élevé des valeurs morales, ses qualités humaines. Mérites dont il me plairait bien d'être affublé, moi aussi, quand viendra mon heure.

## **L'enterrement du Président**

Le cardinal sortit de sa léthargie. C'est quoi ce bruit ? Et puis ce camail m'étouffe ! Plus le rochet et la soutane, en plein mois d'août. Même dans la cathédrale d'habitude si fraîche, c'est insupportable ! Il tend l'oreille. Ce bourdonnement ? Une guêpe, un frelon ? Il ne manquait plus que ça ! Rien d'étonnant avec toutes ces fleurs. Seigneur ! Quel gâchis, quel pillage de la nature... Il tourna un œil mi-clos vers le catafalque. « À notre père », « À notre très cher ami », « Le Groupement des Banques françaises », « Les employés de l'Agence Centrale », « Le gouvernement de la République » lut-il pour la énième fois sur les couronnes et les compositions volumineuses qui enchâssaient le cercueil.

Il chercha des yeux l'insecte dans la nappe laiteuse des arums, dans les forêts d'œillets violets et de roses. Puis il dirigea son regard vers les chapelles latérales de la vieille cathédrale Saint-Pierre, vers ces recoins obscurs « où le pécheur se cache, espérant l'absolution de Dieu ». L'image lui appartenait et il la plaçait dans presque tous ses sermons, quel que soit le sujet.

Aujourd'hui, plus prosaïquement, en fait de pécheurs il s'agissait de la foule des anonymes et de quelques journalistes, venus accompagner le Président fondateur de la plus grande banque du pays dans son dernier voyage. Un vieux gremlin, pensa le cardinal avec amertume. Il avait eu besoin pour ses œuvres d'Afrique d'une petite somme pour boucler son budget, pour les prélats missionnaires qu'il expédiait là-bas afin de s'opposer à la progression de l'islam. Presque rien, à peine trois millions d'euros, une misère pour la banque du Président. Ce dernier avait refusé, poliment, mais fermement. Renseignements pris, c'était pour ne pas froisser les émirs qui déposaient leurs pétrodollars dans ses coffres...

L'insecte, après s'être octroyé une pause, avait repris son vol. Son bourdonnement irritant, amplifié par les voûtes du chœur, paraissait tout proche. S'il vient par ici, je ne pourrai même pas le chasser, pensa le cardinal. Je ne peux pas bouger le petit doigt sans que toutes les têtes se tournent vers moi... Combien parmi ces gens viennent régulièrement à la messe et donnent pour le denier du culte ? Le centième, et encore !... J'ai trop mangé à midi, chez ce brave curé Mercier. C'est ce qui me rend de si mauvaise humeur. Après tout, ce frelon est une créature de Dieu ! C'est même, peut-être, l'ange de la résurrection qui nous nargue... Seigneur, voyez où j'en suis, à cause d'un cassoulet ! Je dis des blasphèmes... Et puis ce cassoulet me donne des gaz. Tant de désagréments à cause de ce misérable insecte.

Le curé doyen Mercier, tout en disant sa messe, observait du coin de l'œil le cardinal qui s'agitait sur son fauteuil. Les deux jeunes vicaires, dépêchés pour l'occasion par l'évêché, s'inquiétaient, eux aussi, et lui lançaient des regards humides comme pour demander la conduite à tenir s'il prenait au cardinal l'idée de danser la gigue. Son Eminence, pensa le curé, qui d'ordinaire est si paisible, se lève, s'agenouille et s'assoit sans jamais se tromper, le voici aujourd'hui qui se trémousse comme si on avait saupoudré son coussin de poil à gratter ! Ce n'est pas un mauvais cheval et ça m'embêterait qu'il fasse un infarctus dans la maison de Dieu. Et pendant l'enterrement du Président dans sa ville natale, par-dessus le marché.

Ce Président ! Quel génie ! Dans quelques minutes il allait se tourner vers la famille et les proches pour prononcer l'éloge funèbre de celui qui, depuis dix ans, avec une grande discrétion, lui donnait les subsides nécessaires à la remise en état des grandes orgues. Une perte irréparable et qui survenait au plus mauvais moment. Encore un an et les orgues étaient restaurées totalement... Bon père et bon époux, même s'il a divorcé une fois ; l'erreur est permise si elle ne sert pas de prétexte à la débauche. Bon entrepreneur, si l'on en juge par les résultats de sa banque ou de sa dernière acquisition, un casino à Fouras. Ancien résistant, décoré, président de je ne sais combien de conseils d'administration, intime de trois ou quatre ministres, d'autant de députés et de sénateurs. Du gâteau pour une homélie.

– Je me demande d'où sort cette saleté de guêpe qui nous bourdonne aux oreilles, murmure le curé à l'un des vicaires, alors qu'ils se penchent tous deux sur le graduel.

– Des fleu's mon pè'e, des fleu's, lui répond le vicaire.

L'imbécile ! Ah, on est bien entouré et secondé pensa le curé. Il faut vivre avec eux ! L'un vient de Pologne, c'est la mode depuis quelques années, et parle à peine le français. L'autre, l'imbécile, a certainement été capturé au lasso dans une savane africaine. De mon temps, si nous étions trop sots, nous ne faisons pas long feu au séminaire. Aujourd'hui, avec la pénurie, tout le monde sort, même les crétins reconnus. Bientôt, on les enrôlera de force. Hier, je l'ai surpris qui apostrophait le Christ de la grande croix, dans la chapelle de saint Joseph. Il se prenait pour don Camillo... Avec cette chaleur orageuse et ce tas de fleurs, pas étonnant qu'elle se sente à son aise, cette guêpe. Il ne faudrait pas qu'elle me pique ou qu'elle pique l'un de mes enfants de chœur. Nous avons notre messe à terminer nous autres. Je veux dire à terminer dans de bonnes conditions. De façon à ce que la famille et les amis du mort soient satisfaits... Et puis, c'est énervant ce bourdonnement, à la fin.

Madame la présidente, la plus proche du catafalque, a relevé la tête, irritée. Ce bruit, ce zonzon aigre qui provient du cercueil, il ne faudrait pas que ce soit ... Mon Dieu, non ! Pas déjà ! Elle jette un regard affolé à son fils, le diplômé de l'Ecole nationale d'administration qui baille, discrètement, de l'autre côté du cercueil. Le jeune homme lui répond par un regard neutre et un sourire. Ce nigaud n'a rien remarqué. Et pourtant cela s'entend. Ce ne peut être qu'une de ces mouches infâmes qui naissent sur la... sur la charogne. Le cercueil a été mal fermé, j'en suis sûre ! Avec cette chaleur, il fallait prendre un cercueil en plomb ! Mais notre fils n'a pas voulu. Il trouvait la précaution ridicule. Ce pauvre Edmond est mort de si atroce façon. Pourri de l'intérieur, m'a dit le Professeur Bornstein qui l'a opéré. Avec ce qu'il avalait, toute cette viande, ces graisses et ces alcools, rien d'étonnant.

Si c'est ça, ce n'est pas une mouche que nous allons avoir mais dix, vingt, cent qui bourdonneront au-dessus de nos têtes avant la fin de la messe. Et ce curé qui n'en finit pas. Que c'est long, mon Dieu que c'est long ! Il n'entend donc rien cet idiot ! Il veut m'en donner pour mon argent. À proximité de ces fleurs déjà pourries, avec ce vicaire sénégalais qui remue son encensoir sous mon nez comme s'il voulait m'asphyxier, avec mes douleurs aux hanches qui se sont réveillées et ces mouches, je sens que je vais m'évanouir d'ici peu. Madame la présidente sort un petit flacon de son sac à main. C'est un cadeau de maître Gelis, son astrologue, il contient un peu d'air puisé en haut du Mont Blanc. Elle en respire un peu et se sent mieux tout d'un coup.

Je voudrais bien être paisiblement assis comme le cardinal, en train d'attendre que cela se passe, moitié assoupi moitié en rêvassant, songe le fils du Président. Un voyou, l'Eminence, qui voulait escroquer la banque de plusieurs millions pour satisfaire ses utopies africaines. Même pas pour des danseuses, ce n'est pas Dupanloup, mais pour des aides bidons qui se seraient volatilisées ensuite, comme les autres dans le désert. « L'Afrique est foutue », disait toujours papa. Cher papa. Maintenant c'est moi qui vais diriger la banque. Qu'a donc ma mère ? Il ne faudrait pas qu'elle se trouve mal maintenant. C'est la femme du Président tout de même ! Un peu particulière peut-être avec ses voyants et ses gourous qui encombrant la maison, toujours prêts à lui soutirer de l'argent, mais c'est ma mère. Que veut-elle me faire comprendre par ses coups d'œil éperdus ?

Pourtant tout se déroule à merveille. Nos deux familles au complet sont là. Même les cousins Lorenzon et les Gripaldi ont quitté la Californie et la Côte d'Azur. Un ministre et trois députés se sont dérangés. Sans compter le maire et son conseil municipal presque au complet. Le curé Mercier fut admirable dans son homélie copiée de Lamennais. Le catafalque croule sous les fleurs, les secrétaires de papa pleurent, et il y a même deux ou trois abeilles qui font les folles dans les fleurs. Que demander de mieux...

Emilio Gripaldi, le doyen des Gripaldi assis dans la troisième travée, relève la tête. Un sifflement. C'est en tout cas ce qu'il perçoit à travers sa demi surdité. Il interroge sa femme, qui n'entend rien de particulier, puis son voisin de droite, qui s'était présenté comme le PDG d'une firme dont il n'avait pas compris le nom. Un sifflement ? murmure le PDG, attendez, oui, des moustiques apparemment. Ces églises sont si humides. La chaleur et l'humidité, rien de meilleur pour les insectes. Et puis ces fleurs sont pleines de larves de toutes sortes ! Elles ne sont pas nettoyées. Pourtant au prix où on les paye, les fleuristes pourraient faire un effort. À Paris on vous les livre nickel, c'est plus cher mais question sécurité on est tranquille. Il se penche vers le vieux Gripaldi : « Je dirige une entreprise de vigiles, si vous avez besoin voici ma carte... »

Le maître de cérémonie consulte sa montre. Ce sera bientôt terminé, réfléchit-il, et sans anicroche. Il avait surveillé le moindre détail, fleurs, orgue et organiste, un gars à qui on doit enlever sa bouteille de whisky avant qu'il ne se produise, chorale des sœurs de l'Annonciation et invitations dans la France entière. Dorées sur tranche, les invitations. Dans un enterrement de cette qualité, rien ne doit être laissé au hasard. Il avait même organisé la collation qui allait suivre dans le château du Président, avec le maître d'hôtel, et choisi les vins dans la cave du mort. Juste retour des choses les héritiers n'avaient lésinés ni sur le cercueil, ni sur les accessoires. Il avait même changé de cravate, noire bien sûr, la sienne commençait à verdier depuis le temps. C'est sa maison qui doit édifier le tombeau. Il voit ça d'ici, énorme avec buste en marbres et bronzes à profusion...

Dans la travée numéro deux, juste derrière la famille, est assis le plus proche et le plus vieil ami du président. Ils étaient allés ensemble à la communale, puis à Saint-Paul. Ensuite, après le bac, leurs études avaient divergé. Son père n'était qu'un employé de mairie sans grands moyens, et puis il était plutôt manuel. Le père du président était avocat et maire de Ruelle. Malgré tout, ils ne s'étaient pratiquement jamais quittés, le soir après les cours tous les deux arpentaient la rue de Périgieux pour rencontrer des filles... Bien innocemment. Ils avaient même été décorés ensemble, après avoir fait un peu de résistance quelques mois avant la libération, dans un réseau d'étudiants. Le président l'avait aidé à monter une entreprise de fabrication de meubles, après la guerre et cela avait marché au-delà de leurs espérances. Il y avait de grosses demandes en France mais aussi en Allemagne, en Italie, à cause des bombardements.

Avant de se rendre à l'église, il avait capturé une poignée de jeunes abeilles dans la ruche qu'il avait achetée dès qu'il avait su que son ami allait mourir. Il avait choisi, à la surprise de l'apiculteur, une ruche qui ne fonctionnait pas très bien, une ruche en faillite en quelque sorte. C'est cette poignée d'abeilles qui tournaient au-dessus des couronnes et des gerbes en ce moment. Depuis deux ans, tous les deux à la retraite, ils s'étaient trouvés une dernière passion commune, le golf. Le score n'était pas important, ce qui comptait c'était d'être ensemble, d'évoquer des souvenirs, de faire des projets. Bref de bavarder. Ils aimaient la douceur ouatée de l'herbe, la lumière du matin sur la rosée, la sérénité de la forêt de Saint-Martin proche. Le calvaire d'où ils contemplaient la ville, quand gamins ils faisaient la course en vélo depuis la cathédrale. Un matin, tout en marchant vers le septième trou, ils avaient discuté métempsycose, réincarnation. Le président se savait malade et regardait sa mort avec philosophie. Il lui avait montré une abeille poudrée de pollen qui se soulait dans un massif d'iris.

– Une ruche c'est comme une banque, dans le fond. Chacun y apporte sa petite pelote pour qu'en finale cela devienne un gros magot. Débrouille-toi donc, avait-il ajouté avec un fin sourire, pour que je me retrouve à la tête d'une ruche après ma mort !

Voilà, c'était fait ! C'était maintenant à feu le Président de se débrouiller avec ses abeilles et sa ruche pour la faire prospérer.

## La part des anges (conte cognaçais)

Chacun sait, qu'en vieillissant dans ses fûts de chêne, ou de châtaigniers, l'eau-de-vie de cognac, lentement, s'évapore au fil des ans pour mieux acquérir sans doute ce goût inimitable qui a tant fait pour sa gloire. Cette perte naturelle, qui peut à la longue être importante, a reçu le joli nom de « part des anges ». Il fut donné, dit-on, par les moines de La Renorville (commune d'Angles) qui découvrirent le phénomène du vieillissement de l'eau-de-vie. On ne s'étonnera pas de retrouver, une fois encore, les bons moines à l'origine d'une de ces inventions capitales dans le domaine du bien-boire. Qu'on se souvienne du Révérend Père Gaucher et de son élixir et d'autres, dont on ne peut faire l'éloge ici.

J'étais un petit garçon innocent et passablement bêta quand notre Maître de chais m'en apprit l'existence. Je crus, avec la foi du charbonnier, le conte qu'un vieil ivrogne inventa pour se moquer de moi. J'y crus jusqu'au jour où, au lycée, je compris les anodins mystères de l'évaporation. Cependant, même aujourd'hui, quarante ans plus tard, lorsque quelqu'un l'évoque devant moi, je revois le garçonnet qui se levait la nuit pour attendre les anges ...

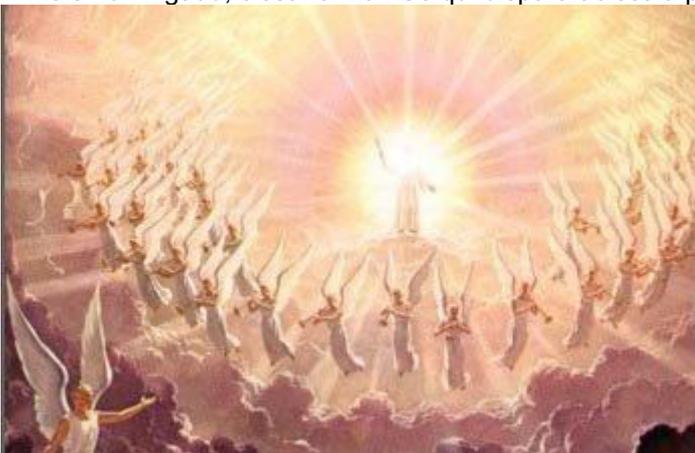
Je suis né fils de distillateur, quelque part dans les borderies, entre Saint-Jean-d'Angély et Cognac, dans une propriété environnée comme il se doit, de vignes, de bosquets de chênes et de châtaigniers. La demeure familiale ressemblait à un château féodal avec des tours pointues et des murs crénelés où pigeons et corneilles avaient établi leurs quartiers. Elle ne date pourtant que du siècle dernier, quand l'aïeul, un monsieur à favoris et aux joues couperosées, l'a bâtie après avoir trouvé, dans le Nouveau Monde, de substantiels débouchés pour son eau-de-vie baptisée là-bas « eau de feu ». Nos alambics installés au fond du parc, dans un bâtiment bas en grosses pierres appelé La brûlerie, fument et empestent l'air d'une tenace odeur d'aigre, six mois sur douze. Près de La brûlerie, dans plusieurs chais carbonneux, l'eau-de-vie, dans ses fûts de chêne, se transforme en cognac et vieillit benoîtement en laissant couler les saisons.

Le jour de mes onze ans, presque cérémonieusement, mon père me confia au maître distillateur Gaston Vignaud, à charge pour lui de m'instruire dans l'art délicat de mener une bonne chauffe, d'être attentif au brouillis et de faire la coupe à trois perles. Actes déterminants pour obtenir une eau-de-vie parfaite car, dans nos chais, nous nous devons de détenir le meilleur cognac de la région, ainsi que cela était depuis cent soixante ans. Et depuis l'eau de feu. Dès cet instant, je commençai une sorte d'apprentissage en sus de l'école. Mon père souhaitait, en secret, que je m'y révèle un bien meilleur élève qu'à l'école du village. Les instituteurs, qui me trouvaient mou et endormi, incriminaient en ricanant les vapeurs d'alcool qui s'échappaient de toute part autour de la distillerie.

Après l'école donc, je poussais le lourd portail de bois de la brûlerie pour rejoindre maître Vignaud. Il m'attendait dans le clair-obscur où brillait la double rangée des cornues, des serpentins et des réchauffe-vin en cuivre rouge. On entendait ronfler les foyers qu'il découvrait de temps en temps pour enfourner une bûche de chêne. Les flammes faisaient alors étinceler les cuivres en projetant sur les murs nos ombres gigantesques. Ce spectacle m'emplissait d'une joie charnelle et primitive. J'écoutais Vignaud mais retenais bien peu de ces détails techniques dont il semblait vouloir me submerger. Ce qui me plaisait à moi, c'était de mettre les bûches dans le feu. J'appris presque rapidement à doser la chaleur pour éviter le « cuit » et le « rimé ». Vignaud, flegmatique, admit que mon apprentissage serait long et que je n'avais de réelles aptitudes que pour être chauffeur. Cependant, il ne désespérait pas, me traînait derrière lui en me gavant d'explications avec l'espoir qu'il en reste quelque chose. Or, un jour que nous étions dans un chai où vieillissaient plusieurs dizaines de vénérables barriques, pour une raison connue de lui seul, il se mit en tête d'en déplacer quelques unes. Au bruit du liquide remué, je me rendis compte avec étonnement qu'elles n'étaient pas complètement pleines, loin s'en faut. Je le lui fis remarquer. Ravi par la pertinence de mon observation, il se lança dans des développements que je ne compris pas mais d'où il ressortait qu'il en était ainsi pour toutes les barriques entreposées ici, et ailleurs.

Nous possédions donc des fûts à demi-pleins ? La richesse de nos réserves, célèbres et enviées par nos concurrents, était donc moindre que nous le supposions ! Père était-il au courant de ce désastre ? Qui donc nous volait en cachette ?

- Mais non nigaud, c'est normal. Ce qui disparaît c'est la part des anges, répondit Vignaud.



La part des anges... ? La part des anges... J'étais émerveillé et tout à fait surpris. Que les anges, dont m'avait parlé monsieur le curé Joufflu, viennent chez nous, dans notre brûlerie, pour prélever de l'eau-de-vie était proprement extraordinaire. Ce choix céleste m'emplit, sur le champ, d'un ravissement extatique qui me rendit muet pour toute la soirée. La nuit, je dormis à peine, excité et effrayé par la présence toute proche de ces anges qui effectuaient des navettes entre le ciel et la brûlerie pour se ravitailler en eau-de-vie de Cognac. Le lendemain, je questionnai maître Vignaud : « Que faisaient donc les anges de toute cette eau-de-vie ? Laisaient-ils des traces de leur passage ? Venaient-ils souvent ? Quelqu'un les avait-il vus ? »

Vignaud parut stupidement surpris et bizarrement incrédule. Comme ma chère maman quand je lui pose des questions sur la religion et sur toutes ces choses qui nous entourent, qui naissent et meurent sans que l'on sache pourquoi. Il se mit à rire doucement en secouant la tête, me caressa les cheveux et m'avoua qu'un seul individu ici, à sa connaissance, avait pu voir les anges à un moment ou à un autre de sa vie. C'était Célestin, le tonnelier.

Ce Célestin était le plus ancien parmi les personnels de la distillerie et nul ne se souvenait qui avait bien pu l'embaucher. Il se disait tonnelier et entretenait donc les tonneaux et citernes de la propriété. À l'occasion il changeait une douelle, remplaçait ou resserrait les cercles de barriques. Surtout il nettoyait et préparait les fûts pour recevoir le précieux alcool. On ne connaissait pas son âge non plus.

À voir ses cheveux gris, sa barbe longue et broussailleuse, sa silhouette haute et osseuse fortement voûtée, ses grosses mains déformées par la lessive de soude, je lui supposais l'âge d'un patriarche biblique, d'un Noé, d'un Mathusalem ou d'un Énos. Son paletot de laine bistre, son grand tablier de grosse toile bleue et ses bottes de caoutchouc, fleuraient puissamment l'eau-de-vie autant que le culot d'un vieil alambic. Il déclarait, à qui voulait l'entendre, que cette persistante odeur lui venait des fonds d'alcool qui lui coulaient dessus quand il manœuvrait les fûts pour les laver.

- Qui lui tombent dans la goule, oui ! avait ricané Vignaud, le jour où mon père l'avait interrogé à ce sujet.

Malgré l'aspect peu engageant du personnage, j'étais bien décidé à l'aborder et à lui faire raconter son entrevue avec les anges. Célestin se tenait habituellement dans une remise où il dormait à l'occasion. C'était un fourre-tout où gisaient pêle-mêle, des outils, marteaux et dolaires, des douelles de toutes tailles, des cercles de fer rouillés, des débris de caisse, des tuyaux en caoutchouc et des choses peu identifiables. Un établi, noir comme le goudron, occupait un mur et des sacs de toile s'empilaient dans un angle. Ce capharnaüm sentait l'eau-de-vie, naturellement, mais aussi le moisi et vaguement le fumier de cheval. En poussant la porte de la remise, je me demandai comment pareil individu, si peu représentatif du genre humain, avait pu recevoir l'honneur de la vision des anges. C'était un élu assurément, un pauvre véritable, à qui le royaume des cieux était promis et qui en possédait déjà les petites entrées.

Il me regarda passer la porte en clignant des yeux, surpris et inquiet. Je l'attaquai sans préambule. Était-il vrai que, lui, Célestin le tonnelier, avait dans la nuit, vu les anges prélever de l'eau-de-vie dans les tonneaux, comme l'assurait maître Vignaud ? Il resta un moment sans piper mot braquant sur moi ses petits yeux gris noyés d'eau, fronçant les sourcils et reniflant. Après un long examen, estimant que j'étais digne de recevoir sa réponse, il affirma d'une voix caverneuse :

- Oui, ça tu peux le dire ! Ce sont bien les anges qui pompent dans les fûts ! T'as bien raison mon petit gars !

Il ponctua d'un rot encombré d'alcool et se torcha le nez qu'il avait fort et parcouru de veinules bleues. Ensuite il me sourit.

- Racontez-moi, monsieur Célestin. Où les avez-vous vus ? Quand était-ce ?

Que se passa-t-il dans sa tête. D'où lui vint ce conte qu'il me débita ? Mystère et sublimes effets d'une eau-de-vie consommée sans retenue depuis des lustres.

- Je les ai vus dans la vieille galerie, celle où il y a tant de chauves-souris, à la nuit de la Saint-Roch et à la nuit de la Saint-Bernard, l'année où il a fait si chaud. Y a déjà longtemps à c't'heure.

- On ne peut pas les voir au cours des autres nuits monsieur Célestin ?

- Si fait. Mais il faut être en condition, être prêt, recevoir comme un don, une disposition, enfin être différent des autres en quelque sorte.

Il m'entraîna, en s'appuyant sur mon épaule que j'avais frêle et maigre, vers ce que nous appelions : la vieille galerie. C'était le chai le plus ancien du domaine, en service depuis la Révolution. C'était aussi le plus éloigné de la brûlerie et le plus bas de plafond. Cent à cent-cinquante barriques s'enfonçaient dans l'ombre, grises de poussière, décorées de larges toiles d'araignées qui allaient de l'une à l'autre tendues et rigides comme du fil de fer. Le choix des anges me laissa confondu.

- C'est parce qu'ici la gnôle est la plus noble et la plus fine, affirma Célestin. Les voies du Seigneur sont impénétrables ...

Cette dernière phrase tout à fait incompréhensible, en forme de proposition du code de la route, me rassura sur la sincérité et l'honnêteté du bonhomme. Nous étions entre personnes pieuses et dignes de confiance. Célestin poursuivit.

- Au jour de la Saint-Roch en question, j'avais abattu de l'ouvrage sans ménager ma peine. J'avais commencé le nettoyage des futailles et des quartauts pour les vendanges qui s'annonçaient plus tôt que prévu, en raison des grosses chaleurs de l'été. J'avais donné la main aussi pour faire de la place dans ce chai. Avec les gars, on avait déplacé pas mal de barriques, tant et si bien qu'au moment de débaucher, j'étais encore ici. J'avais des maux de reins à me mettre en miettes et la fatigue me coupait les jambes. Je me suis assis là, calé contre un fût pour me reposer quelques instants. Célestin me montra un coin de terre battue, entre deux gros madriers destinés à supporter les tonneaux, un peu à l'écart de l'allée. Il continua son récit.

- J'avais avec moi une topette d'eau-de-vie, une bonne médecine pour mes reins. C'était le fond d'un petit barricou de l'année mil-neuf-cent, en provenance de grande-champagne, que ton père voulait mélanger à une eau-de-vie de deux ans. Ce sont des gnôles qui se dégustent en paix. J'en ai bu, coup sur coup, cinq à six grosses lampées pour me revigorer et me faire le palais. Mais la fatigue a été la plus forte et je me suis endormi, sans même éteindre la méchante ampoule qui nous éclaire en ce moment. C'est une toute autre lumière qui m'a réveillé, je te prie de le croire. Il devait être sur le coup de minuit.

La galerie brillait de partout d'une clarté douce et vive en même temps, un peu dorée et palpitante. On aurait dit qu'elle faisait des bulles. J'étais, positivement, dans une bouteille de champagne. La lumière était cependant si forte qu'on pouvait distinguer, sans écarquiller les yeux, dans les moindres recoins. Jusque dans ces endroits où l'on va avec des lanternes et qui sont comme au bout du monde. Elle coulait des murs qui scintillaient et miroitaient comme s'ils avaient été de cristal.

À cette évocation surnaturelle, j'eus l'impression que les parois charbonneuses, autour de moi, se mettaient à resplendir délicatement, comme de gros vers luisants.

- Et ensuite, monsieur Célestin, que s'est-il passé ?

- Attends un peu mon gars, faut que je reprenne des forces. Tu permets que je boive une lichette de ma topette ?

Je permettais ce qu'il voulait, pourvu qu'il continue un récit qui me captivait déjà beaucoup plus que tous les illustrés de ma bibliothèque. Insensible à mon impatience, Célestin but une longue rasade d'un petit flacon qu'il sortit de la poche de son grand tablier. Après un soupir d'aise, il parut disposé à reprendre le cours de son histoire.

- Où en étions-nous ? Ah oui ! En même temps que cette lumière s'installait, une musique, lointaine d'abord, se rapprocha comme si les musiciens traversaient le parc, puis la brûlerie, pour arriver jusqu'à moi. C'était une mélodie d'harmonium comme on en entend dans les églises, au jour des mariages ou des enterrements. Elle était si suave et délicate qu'elle me donna presque envie de pleurer et de prier. Te dire aussi si j'étais étonné de tout ce tintouin ! J'avais entendu parler des anges, par les anciens, comme tout un chacun, mais on n'y croyait guère. Contes de bonnes femmes et d'ivrognes, disait-on, quand on abordait le sujet aux veillées. Pourtant, ce soir-là, je ne fis pas le faraud. Et, tout à coup, je les vis. Ils passèrent devant moi venant de l'entrée, au fond là-bas. Ils avaient dû prendre l'escalier. Ils avançaient en procession. En tête venait Saint-Michel en cuirasse d'argent et l'épée au côté, toute sertie de rubis et d'émeraudes. Sur ses talons, Saint-Gabriel, le porte-voix attaché à sa ceinture de cuir doré. Au pas, Saint-Georges avec sa lance d'or ficelée dans le dos, entre ses grandes ailes, puis Saint-Martin une moitié de son manteau rouge sur l'épaule. Tu me suis ?

Si je suivais ? Je planais avec les anges, dans un scintillement de pierres précieuses qui me tournait la tête.

- Après ces saints majeurs, insista Célestin, vint la piétaille, les petits saints de moindre importance, spécialisés dans les miracles de peu de chose, mais bien indispensables tout de même pour le pauvre monde. Saint-Agnant qui soigne la gale, Saint-Mathurin qui guérit les fous, Saint-Venant qui est bon pour les paralytiques et Saint-Vivien pour les morsures de vipères. Et bien d'autres encore comme Saint-Vincent, patron des vigneron, qui ne pouvait manquer d'être là bien sûr. Et puis aussi les Saints prélats, prompts à faire la noce et à ripailler, Omer, Pancrace, Pallais, Eloi, Augustin et des mitrés que je ne connaissais pas. J'ai même vu ce cochon de Saint-Eutrope, que l'on dit responsable des gelées tardives qui tuent la fleur de la vigne, ce sang du Seigneur. Tous ces anges volaient sans bruit, bien ordonnés comme des soldats qui connaissent leurs postes et savent où aller. Ils portaient de longues robes blanches transparentes et je distinguais leur admirable corps de saint, au travers. Les visages souriaient au plaisir qu'ils allaient avoir, de ce sourire de bien-être béat qui vous vient devant un bon pâté de lièvre ou un marcassin aux truffes flambé au cognac.

Célestin s'interrompit pour se donner des forces avec sa topette. Pendant qu'il buvait, j'étais par la pensée au milieu de ces personnages, enveloppé d'un fumet de marcassin flambé qui sentait le baba au rhum des dimanches.

- Y avait-il des saintes ? monsieur Célestin.

- J'en ai pas vu. De toute façon, tu sais bien que les femmes ne doivent pas pénétrer dans nos chais, de crainte de voir tourner la gnôle en vinaigre. Je ne sais plus où j'en étais ? Ah oui, quand ils furent tous entrés, chacun prit place devant une barrique dont ils firent sauter la bonde, paf, d'une pichenette de la main. Et tous de renifler en roulant les yeux et remuant des narines. C'est que notre eau-de-vie à un bouquet si coloré, si puissant ! À damner un saint dit-on, et c'est bien vrai ! Et que je te compare, que je te hume, flairant d'une barrique à l'autre, hochant la tête comme des juges de paix, gravement et tout confits de bonheur, en vrais bons taste-vin. Puis suivit la dégustation, et pas en crachant par terre comme ces chichiteux à manières qui se privent du plaisir de sentir couler l'eau-de-vie dans leur estomac, chaude et violente comme une caresse de femme. Non, ils buvaient à franches goulées, émus, les yeux clos, recueillis comme à la messe. Quand chacun eut bien tâté de son tonneau, on alla chez le voisin goûter et comparer, toujours avec des mines et des grimaces de contentement. Je peux t'assurer qu'ils ne se sont guère privés et ont agi sans beaucoup de modération. Moi, pendant ce temps, dans mon coin, je me faisais invisible. Je devinais que ces anges là n'aiment pas beaucoup qu'un mortel se mêle de leurs affaires. Ce grand Saint-Michel avait une carrure de catcheur et une mâchoire de parachutiste qui ne me disait rien qui vaille. C'est lui qui, le premier, a posé son tuyau. Les autres ont cessé de boire et ont fouillé dans leurs robes pour sortir une petite fiole d'or qui fut remplie vivement ... Tu ne me demandes pas pourquoi ?

- Si, oh si ! monsieur Célestin.

- Et bien, j'ai supposé que c'était pour les saints estropiés qui les attendaient là-haut. Les pauvres Saint-Denis et autres martyrs, comme ce Saint-Sébastien qui sourit bien aimablement malgré la volée de flèches qui lui traversent le corps et le rendent tout pareil à une pelote d'épingles. Peut-être aussi pour les femmes du paradis. Elles doivent ressembler aux mortelles qui, dans le fond et quoi qu'elles en disent, ne sont pas les dernières à licher les verres... Enfin Saint-Michel a donné le signal du départ. Oui, mais voilà, à trop boire la route est longue ! Je fus surpris de découvrir que l'effet de l'eau-de-vie est tout à fait le même, que l'on soit ange ou humain. La galerie embaumait ni le lys, ni l'encens et j'entendais des rots très peu angéliques.

Un spectacle à faire fuir un car de touristes allemands. Saint-Georges, en tombant, avait entortillé sa lance dans la robe de Saint-Agnant. Saint-Gabriel cherchait son porte-voix et rampait derrière un fût. Quelques-uns, soucieux des convenances, s'efforçaient de voler droit, mais ne parvenaient qu'à zigzaguer pour retomber comme feuilles mortes. Je ne parle pas des superbes auréoles dorées qui roulaient sur le sol, se carambolant et heurtant les barriques. Crois-tu que ça les affligeait ? Non, non ! Ils riaient aux éclats. Ils s'amusaient de leurs pitreries, se chatouillaient, se bousculaient, s'échangeaient ou se chipaient les auréoles. J'ai même vu quelques plumes tomber quand ils s'accrochaient en l'air. Tu ne me croiras pas, mais je n'ai même pas songé à les ramasser tant j'étais éberlué. Un qui n'appréciait pas, c'était Saint-Michel. Celui-là, c'est un pête-sec. Il le fit bien comprendre en distribuant quelques coups de pieds aux fesses, pour en remettre certains sur la route du ciel.

Enfin quand tout le monde eut retrouvé et redressé son auréole, lissé ses plumes, se fut mis en rang, la procession s'ébranla vers la sortie. Te dire si j'étais soulagé et content de les voir partir ! Le dernier disparu, je me suis enfui comme un évadé de sa prison. Tu observeras qu'il n'est pas bon de boire en excès, qu'il y a des limites à qui veut conserver sa dignité. En un mot, mon petit gars, bien que cela me coûte de te le dire : ne bois pas plus que le nécessaire pour te sentir heureux. Même un ange saoul est laid ! C'est pour cette raison d'ailleurs, que l'on ne parle point de leur penchant pour la gnole dans les Saintes Écritures... As-tu cru mon histoire mon garçon ?

- Oh oui, monsieur Célestin ! Mais vous les avez vus deux fois n'est-ce pas ? Etait-ce la même chose à chaque fois ?

- La même chose, bien entendu .... Tu es un brave gars mais un singulier benêt soupira le tonnelier. O m'demande ben qui qu'ollé l'plus couillon des deux à c't'heure, ou de toué ou de moué... Ne répète cette histoire à personne, on te traiterait de fou mon pauvre. Comme si de croire aux anges pouvait le laisser supposer ...

Célestin m'embrassa sur les joues en me serrant contre son tablier qui sentait tant l'eau-de-vie. Il se moucha bruyamment et après un petit geste de la main, comme pour me dire au revoir, il se dirigea vers la sortie. J'appris plus tard de maître Vignaud qu'il prenait, depuis, beaucoup de précautions pour manœuvrer les barriques et qu'il ne répandait presque plus d'eau-de-vie sur lui. Il se lavait même et changeait de linge, attitude nouvelle que j'attribuai à ses rencontres célestes et à Saint-Vincent en particulier.

Après ce mémorable récit, plusieurs nuits durant, je me levais en cachette, traversais le parc où volaient en rase-motte de dangereuses chauves-souris, pour gagner la vieille galerie. J'y guettais, tant que je restais éveillé, le passage des anges. Je ne vis que d'effrayants rats qui traversaient l'allée en trombe pour aller couiner derrière les futailles. Je finissais toujours par m'endormir durant ma faction et, contrairement à Célestin, ne m'éveillais pas quand les anges arrivaient. Déçu, je rejoignais ma chambre au chant du coq. Je n'étais pas en condition, c'était la seule explication logique. Ma mère, devant ma fatigue et mes yeux cernés, me bourra d'un peu plus de fortifiants et de vitamines ce qui me fit m'endormir plus tôt encore. Je finis par renoncer. Je fus cependant certain de n'avoir jamais attendu en pure perte car, je me souviens encore de cette étrange et inexprimable sensation que j'éprouvais au matin, en m'éveillant appuyé contre ma barrique. Je sentais, à cet instant, peser sur mon âme la bénédiction que chaque ange, en passant, avait déposée sur mon front.

Ps : Pour ceux qui comme moi sont passionnés par la vie des anges je ne peux que leur recommander la lecture de *La Hiérarchie Céleste* de Denys l'Aréopagite encore dénommé Le pseudo-Denys (né vers l'an 500). Vous y découvrirez le nom des anges, leur nombre, ce que sont les chérubins, les séraphins, les trônes, les archanges... et patin couffin.

## Le trésor des Detavel

À Genouzac, un gros bourg au milieu des vignes entre Jonzac et Cognac, on raconte que Mimi Detavel, un fainéant de vaurien si on en croit les Genouzacois, possède un trésor sur ses terres. On n'en parle pas devant les étrangers car personne n'a envie de voir un pays si débonnaire et agréable subir les assauts d'une ruée vers l'or. De même aucun journaliste local, s'il tient à conserver ses abonnés, n'aurait l'audace d'écrire une seule ligne dessus. On en parle seulement entre copains, entre joueurs de carte chez Pierrot, le patron du Café des Vignerons, ou dans les familles, quand la conversation tombe sur l'argent et le mal que l'on a à le gagner. Par exemple, quand l'un se plaint de tout donner, ou presque, en impôts, il y en a toujours un autre pour baisser la voix, plisser les yeux et murmurer sur le ton de la confidence :

- Ce n'est pas comme cet enfoiré de Detavel !
- En voilà un qui a eu de la chance, reprend un troisième.
- Ouais, une sacrée chance. Pensez, un trésor de nos jours. Qui peut se vanter d'en découvrir un comme ça d'un claquement de doigts, directement livré dans son berceau...
- Et qui n'est même pas connu du percepteur. Sans ça, vous pensez bien que son magot... Pffuit dans le tiroir-caisse de l'État !
- Je me demande comment des fainéants de pouilleux comme les Detavel père et grand-père ont fait pour trouver tout ce fric ?

En général la conversation s'arrête là parce que personne ne sait, justement, comment les Detavel ont fait pour trouver un trésor, et même ce qu'est ce fameux trésor et à quoi il ressemble. On hoche la tête d'un air dégoûté, on se souhaite le bonsoir et chacun rentre chez soi en imaginant ce qu'il ferait s'il avait le bonheur de trouver un trésor, quel qu'il soit, mais que l'on imagine fait d'une appréciable quantité d'or, en pièces ou en barres.

À première vue, Mimi Detavel, le propriétaire du trésor, ne semble pas rouler sur l'or justement, si l'on s'en tient aux indices apparents. Sa ferme, vieille et négligée, est coincée entre deux grandes parcelles de vignes plantées de « folle blanche » à l'écart du village. Ces vignes lui assurent, chaque année, dix mille litres de jus de raisin dont la moitié est distillée et l'autre moitié destinée à une piquette acide baptisée « Blanc d'Ecume » que l'on associe aux huîtres dans les gargotes du bord de mer, entre Talmont et Marennes. Ce vin blanc est produit et distribué par une coopérative locale ; Detavel, comme le veut la tradition, a droit à deux barriques de vin et à quelques litres d'eau de vie qu'il transforme en cognac et pineau pour son usage personnel. Mais ni ses mixtures, ni l'eau-de-vie même destinée aux alcools de premier choix, ni les deux barriques de Blanc d'Ecume ne peuvent s'assimiler à un trésor.

On peut se faire une idée plus précise encore sur les ressources, et l'ardeur au travail du propriétaire en examinant l'état général de la ferme. Les bâtiments annexes, bien que masqués par un rideau de roses trémières et couverts de lierre, sont en grande partie effondrés et l'intérieur gagné par les ronces. Le jardin potager à moitié en friche est planté, quelle que soit la saison, de pommes de terre, de poireaux, de carottes et de choux. Quelques arbres fruitiers redevenus sauvages et envahis d'herbe ne servent plus qu'à protéger la maison du vent d'ouest.

Dans les vignes, au bout d'une longue langue de terre que Detavel laisse en jachère, se dresse un grand hangar de tôles rouillées, clos par un portail roulant. Un hangar, inhabituel par son volume et sa hauteur qui dépasse toutes les constructions avoisinantes, y compris les silos à grain et les hautes citernes à vin. Il n'y a que le clocher de Genouzac pour lui damer le pion. Personne ne sait ce qu'il cache et visiblement tout le monde s'en moque. Par contre tout le monde s'interroge sur la langue de terre laissée inculte devant le hangar quand on sait que dans cette région, les paysans planteraient des pieds de vigne ou du maïs jusque dans leur cuisine, si cela était faisable. Mais, persifle-t-on, on peut se permettre des prodigalités lorsqu'on possède un estimable trésor. Il est bien protégé ce trésor. Quand on s'approche de la ferme, on est accueilli par un couple de dobermans qui se jettent contre le grillage de la clôture en bavant et en hurlant, tout prêts à vous déchirer la peau des cuisses. Avec de la chance, on peut apercevoir Madame Detavel, la femme de Mimi, sortir pour rappeler les chiens dans sa langue maternelle. Les trois quarts du temps on ne voit personne car elle est si paresseuse qu'elle préfère, si on en croit le facteur, que ses chiens vous dévorent plutôt que de bouger. N'en déplaise aux gens à l'esprit tordu, le trésor ce n'est pas madame Detavel non plus.

- Bien que ce ne soit pas une femme déplaisante, commente le facteur, l'individu le mieux renseigné de la commune, bien au contraire. C'est une Philippine douce et menue comme une gamine de douze ans, avec des cheveux noirs, épais, taillés au sécateur, des yeux sombres et des seins pas plus gros qu'une mandarine. Et jamais un sourire avec ça, toujours l'air triste comme un Charentais jeté dans les brumes du Nord. Mais par contre des fesses, ah ça les amis ! des fesses rondes et dures comme des boules de pétanque, des fesses comme il n'y en a pas d'autres par ici...

- Ouais, c'est un pays de petites grosses à gros culs par ici, soupire inévitablement Pierrot qui écoute les conversations en essuyant ses verres. Avant de revenir tenir le café familial, tout le monde sait ça, Pierrot a été garçon de café dans un bar de la place Clichy à Paris.

- Detavel l'a épousée par une agence, ajoute tout aussi inévitablement l'un des joueurs de rami. Il est allé à Bordeaux pour ça. Les filles de chez nous maintenant, ont peut-être des gros culs comme tu dis Pierrot, mais elles ne veulent plus épouser des gars de la campagne. Probable qu'il a dû lui parler du trésor pour la décider...

On a l'air de radoter dans ce pays, répéter toujours la même antienne à propos de Detavel, comme des vieux qui perdent la mémoire, et la raison par-dessus le marché. Mais il faut dire que ce Detavel, avec ses manières hautaines et son refus de se lier avec quiconque, horripile pas mal. Et surtout il y a ce secret. Il suffirait qu'il vienne voir les copains chez Pierrot, en leur disant : « Je vais tout vous raconter » pour que la glace fonde. Mais bernique ce n'est pas un homme à ça.

– Quelle idée aussi d'épouser une étrangère, soupire Pierrot, et pas une étrangère du coin comme une Allemande ou une Espagnole, non une lointaine qui nous vient des antipodes. Selon moi, ce n'est pas un gars récupérable.

On peut l'apercevoir lorsqu'il se rend au village une ou deux fois par mois. Il s'y rend en tracteur, n'étant ni pressé, ni propriétaire d'une auto. Le reste du temps il s'enferme chez lui. C'est un homme de quarante ans passé, grand et sec, aux gestes énergiques et précis. On est frappé par ses yeux, des yeux bleu-clair brillants d'intelligence. Les yeux d'un homme avide qui se penche sur chaque objet, sur chaque être vivant comme s'il s'apprêtait à le décortiquer. Un regard sagace certes, mais qui vous met mal à l'aise à cause, justement, de cette attention dévorante qu'il témoigne à toutes choses et à vous en particulier. Été comme hiver, il porte une cote de mécanicien tachée de cambouis, des tennis crasseux et une casquette en toile kaki comme celle des soldats. On ne l'a jamais aperçu autrement attifé. Personne n'est surpris de le voir conduire un tracteur vieux de trente ans, aux pneus pelés par l'usure et dont la peinture est si écaillée qu'on ne sait plus quelle était sa couleur d'origine.

– C'est ce qui explique qu'il soit toujours barbouillé de cambouis, fait observer le facteur. Toujours à réparer son tracteur, à mon avis

– Ce doit être un sacré original, admet Pierrot, une sorte d'artiste. Mais, pour un homme qui possède un trésor, ça la fout mal.

– C'est bien un peu vrai. Mais il y a trésor et trésor. Il y en a que l'on ne peut pas écouler facilement.

– Surtout s'il a été mal acquis ! grogne un joueur de rami qui fait alors le geste éloquent du prestidigitateur réussissant un escamotage. Tout le monde sourit alors en montrant les dents. Comme les chiens de Detavel.

– Mais ce trésor, qui l'a vu ? demanda la correspondante du journal « La Petite Saintonge » un jour qu'elle s'était attablée avec un groupe d'amis au fond du bar, à côté des joueurs de belote et de rami qui radotaient sur Detavel comme à l'habitude.

– On verrait plus facilement la Philippine, répondit le bistrotier. C'est une histoire qui est née du temps du père et du grand-père Detavel. Deux numéros ceux-là. Le grand-père, entre deux cuites, ne rêvait que d'aventures mirobolantes à travers le monde, à force de lire les Jules Vernes, les Pierre Loti et les Maurice Leblanc. Quant au fils, celui-là voulait à toute force construire des dirigeables et les faire voler ! Je ne vous dis pas la fortune que ces deux zigotos ont engloutie pour satisfaire leurs marottes. Un jour le père de Mimi, qui avait bu un coup de trop, a trop parlé devant les gars de la coopérative. Il a dit, textuellement, qu'il possédait un trésor, un trésor fauché aux Américains pendant la guerre. Et il en était fier le salopard. On n'a jamais pu lui faire dire ensuite de quoi il s'agissait. Il disait seulement, en ricanant, que ça lui rapporterait gros.

– Depuis, on ne leur parle guère aux Detavel, admit quelqu'un. Ici, on n'aime pas les voleurs et encore moins les cachottiers.

– Puis le grand-père et le père sont morts, continua Pierrot à l'adresse de la journaliste. Il ne reste plus que le petit-fils, avec sa Philippine. En tout cas leur or, ou leurs dollars, car c'est peut-être des dollars, il y a une pièce américaine, je ne sais plus laquelle, qui est en or, ne leur a pas porté chance jusqu'à présent. Ils voudraient des enfants mais bernique, elle les perd comme d'autres vont aux cabinets. C'est le pharmacien qui me l'a dit.

Un soir, bien après le départ du dernier client, Mimi Detavel entra dans le cabinet du nouveau médecin. Un jeune qui venait de s'installer car le vieux docteur Robillard ne voulait plus faire de visites depuis un an ou deux, à cause de son âge et de ses rhumatismes. Detavel prétendit que sa femme était malade, un mauvais rhume qui la tenait couchée et l'empêchait de sortir. Il ne fut pas long à avouer la vérité. La Philippine était enceinte, une fois de plus, et elle ne voulait pas se déplacer de peur de perdre le gosse en chemin. Le jeune docteur promit de passer pour l'ausculter. Le lendemain en fin de matinée, le voilà devant le portail des Detavel à klaxonner plusieurs minutes durant. Il le vit sortir du grand hangar en tôles, fermer la porte roulante derrière lui et traverser sa vigne au pas de course avant d'enfermer les chiens. Il avait les mains noires de cambouis. Le médecin supposa qu'il réparait son fameux tracteur ou une machine agricole.

Madame Detavel était étendue sur un vieux sofa dans la grande pièce du rez-de-chaussée qui servait de cuisine et de salle de séjour. Les meubles étaient disparates et bons marchés comme ceux que l'on achète dans les ventes suite à des faillites. Il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres et il flottait dans la pièce une odeur de mauvaise soupe. Le médecin fut tout de suite impressionné par les cartes au 200.000ème, placées bout à bout, qui tapissaient les quatre murs à hauteur d'homme.

En y regardant d'un peu plus près et tout en débarrassant son matériel d'auscultation, il se rendit compte qu'il s'agissait de cartes de navigation aérienne identiques à celles qu'utilisent les pilotes de long-courriers. Il avait eu quelques velléités de passer son brevet de pilote amateur, au début de ses études de médecin et il en gardait quelques souvenirs. Les cartes ceinturaient la pièce. L'Europe et l'Afrique s'allongeaient entre la porte d'entrée et la cheminée, sur plus de trois mètres. L'Amérique du Sud, l'Amérique du Nord et l'Asie occupaient les murs restants. Sur ces cartes, il discerna de nombreux cercles tracés à l'encre rouge et reliés entre eux par d'épais traits noirs. Le médecin crut que Detavel jouait à une sorte de kriegspiel, de jeu de la guerre. Un passe-temps peu courant mais anodin. Cependant il ne remarqua rien qui puisse se rapporter aux forces en présence, et il ne vit pas les petits drapeaux qui ordinairement, signalent les offensives et les positions des belligérants.

Il s'approcha de l'Afrique. Il repéra, cerclés de rouge, Casablanca, Nouakchott et Dakar qu'un trait au crayon gras noir unissait, par-dessus l'Atlantique, à Natal au Brésil. Ces traits noirs qui traversaient les Etats-Unis, le Mexique, l'Europe, l'Egypte et l'Inde, joignaient entre eux des dizaines d'autres cercles rouges. Il comprit qu'il s'agissait d'escalas, de la simulation d'un colossal voyage autour du monde.

À chaque escale correspondait un aéroport avec, soigneusement notés, les fréquences radio, probablement de la tour de contrôle, celles des balises d'approche, le régime des vents et l'altitude du terrain. L'écriture était fine et nette, facilement lisible. Par terre et sur un banc contre un mur, s'entassaient des dossiers. Une feuille de papier millimétré de grand format était déployée sur une table sous la fenêtre. Le médecin de plus en plus intrigué, n'y vit que des colonnes de chiffres. Detavel pendant ce temps, l'observait sans rien dire, le visage fermé, inexpressif. Le médecin malgré sa perplexité ne fit pas de commentaires et ausculta la jeune femme. C'est vrai qu'elle était jolie la Philippine avec cette peau orangée des filles asiatiques, une peau satinée et frémissante qui donne envie d'y poser les lèvres. Le médecin eut un sourire. Tout va bien, dit-il.

Alors Detavel, avec sur le visage une sorte de rayonnement joyeux, s'adressa à sa femme d'une voix basse et vibrante, lentement, en séparant bien les mots et sans plus s'occuper du médecin qui rédigeait son ordonnance.

– Bella, dès qu'il sera né, direction l'Espagne ! Au début, tu verras, on ira doucement, par petites étapes, Pau, puis Pampelune. Pour ne fatiguer personne et surtout pas toi, et pour bien roder les moteurs. Deux bons gros Pratt & Withney qui ne demandent qu'à durer. Après Madrid, ce sera Tanger, ensuite Palerme, on y fera le plein de carburant et la première révision des moteurs. Il s'approcha des cartes et sa voix s'enroua d'émotion. Après Palerme, Bella, nous irons à Alexandrie, puis Bagdad, Karachi...

Elle écoutait, les yeux écarquillés et un sourire heureux sur ses lèvres violettes, ces noms qui la ramenaient, petit à petit, vers son pays. Le médecin n'en perdait pas une miette. Lui aussi flottait sur le tapis volant qui l'emportait vers Bombay, Calcutta, Rangoon, Da-Nang, Manille et Laoag où elle était née. Lorsqu'ils arrivèrent à Laoag, elle battit des mains et poussa des cris de joie. Mimi Detavel se précipita pour l'embrasser, les yeux plus brillants encore qu'à l'ordinaire. Le médecin tendit son ordonnance et promit que le bébé naîtrait dans de bonnes conditions. Il en faisait une affaire d'honneur. Detavel jura qu'il passerait le payer dès que possible.

– Plutôt que de me payer, pensez d'abord à acheter les médicaments nécessaires, s'entendit-il répondre, surpris.

Detavel lui serra longuement la main et le médecin s'enhardit à le questionner sur l'étrange cérémonial, cette parodie de voyage à laquelle il venait d'assister.

– Ce sont des voyages que nous ferons, lui répond Detavel d'une voix décidée. Nous quitterons la France dès que l'enfant sera né. J'ai tout calculé, temps de vol, consommation de carburant et d'huile, points de ravitaillement. Je connais toutes les procédures d'atterrissage et l'utilisation des systèmes d'approche de chaque escale. Je connais le régime des vents en altitude sur toute la planète et selon les saisons. J'ai calculé, à la seconde près, mes temps de passage sur les repères au sol que je me suis fixés et que je survolerai...

– Survoler, survoler, bougonna le médecin incrédule, avec quoi ? Un dirigeable ? Une montgolfière ?

– Suivez-moi, chuchota Detavel après une courte hésitation.

Ils marchèrent jusqu'au grand hangar de tôles et Detavel poussa un élément du portail roulant. Le médecin resta cloué sur le seuil. Un gros bimoteur à hélice, haut sur pattes, avec sa carlingue d'aluminium astiquée comme les chromes d'une Rolls, étincelait sous la lumière électrique des projecteurs du plafond. C'était un avion d'un modèle ancien qui reposait encore sur une roulette de queue, un appareil de transport de troupe de la dernière guerre. Detavel poussa un escabeau roulant vers la porte latérale de l'avion qu'il ouvrit.

– Bienvenue à bord du Dakota C47 U31019 !

Le médecin sidéré le suivit dans l'avion. En raison de l'inclinaison vers l'arrière de la carlingue, il eut du mal à se tenir debout. En s'accrochant aux couples intérieurs du fuselage, Detavel l'entraîna vers le poste d'équipage. Les sièges, les manettes, les interrupteurs, les leviers de commande, les instruments de bord, tout, y compris le garnissage de la cabine, paraissait comme neuf et monté de la veille. On y sentait même un parfum subtil de peinture récente et de graisse neuve.

Il ouvrit le circuit de la batterie, une douzaine de lampes rouges et vertes s'allumèrent et, dans un ronflement doux, les aiguilles des instruments de navigation se mirent à osciller. La radio de bord émit un sifflement strident et pas mal de crachotements.

– On est dans un hangar en tôle, dit Detavel, ça ne passe pas, c'est normal, mais dehors elle fonctionne mieux qu'une neuve.

Puis il se dirigea vers la soute. Le médecin eut un hoquet de surprise. Il y avait là, boulonné contre les parois et sur le plancher, tout l'équipement d'une cuisine moderne. Une salle à manger de quatre places, une chambre à coucher avec un lit d'enfant et une salle de bains du dernier cri étaient également fixées au plancher. Il ouvrit un vaste placard qui débordait de conserves de toutes sortes.

– On peut voyager avec ça, non ? demanda-t-il fièrement, j'ai même du champagne.



Ne sachant que penser, le médecin hocha la tête et lâcha un oui évasif.

– Les moteurs tournent comme des machines à coudre ! reprit Detavel. Je les ai achetés neufs aux domaines. J'ai tout vérifié sur ce coucou, les commandes de vol, les instruments, tout est OK. C'est du bon matériel, vous pouvez me croire, et c'est sans complication. Je fais tous mes essais la nuit. Je ne veux pas que le village sache. Il regarda fixement le médecin de ses yeux flamboyants, je préfère passer pour un bandit que pour un fou. Mon grand-père a échangé cet avion aux Amerloques contre de la gnôle. Ils avaient installé une piste d'atterrissage près de nos vignes, le bout de terre en friche qui va jusqu'à la nationale. Ils préparaient un parachutage sur la côte, dans l'enclave de Royan. Un seul avion s'est posé, ce Dakota, avant que les plans de l'état major ne changent. Mon grand-père qui voyait loin, voulait monter une petite compagnie aérienne, après la guerre. Il disait que, grâce à cet avion, on deviendrait riche.

– Mais, vous savez piloter ? bredouilla le médecin.

– J'apprendrai sur le tas. C'est le genre d'outils qui pardonne facilement, pensez, pendant la guerre les apprentis pilote n'avaient guère de temps pour apprendre en détail, en plus il plane comme une mouette. Les Américains formaient un pilote en vingt heures. Le plus dur sera de le décoller et de le poser la première fois. J'ai lu des centaines de bouquins sur le pilotage, sur la navigation, la radio et tout le toutim. Et puis, je suis incollable sur la mécanique. Je travaille tous les jours sur ce zinc depuis que je suis en âge de marcher. Tout ira bien, vous verrez. Si je dois me planter, tant pis, je préfère ça plutôt que de finir misérable dans ce trou. Et puis, je l'ai promis à Bella, à Miranda comme on l'appelle dans son pays. Elle me fait un enfant, avec votre aide docteur, et le premier vol sera pour aller le présenter à sa famille. Elle sera si heureuse de retrouver son pays.

Le médecin, sans arrières pensées, raconta ce qu'il avait vu dans le hangar à un de ses amis. Lequel en parla à l'un de ses proches. En moins de trois jours la nouvelle fit le tour du village.

– C'était donc ça le fameux trésor ? Un vieil avion qui nous tombera sur la tête au premier décollage, s'emporta Pierrot.

– Ecoute Pierrot, dit quelqu'un, depuis des années nous avons été suffisamment odieux avec lui sans ajouter la sottise en plus. Nous ne risquons rien, la piste est orientée vers les vignes. Et puis tu vois, moi je l'envie ce garçon. Il a un but dans l'existence qui n'est pas de provoquer des ulcères de l'estomac chez ses contemporains, comme nous autres avec notre vinasse. Alors souhaitons-lui bonne chance et aidons- le autant que nous le pouvons.

L'enfant naquit et Detavel, comme prévu embarqua sa femme et le bébé dans le Dakota. Ce matin-là tout Genouzac se rangea au bord de la piste. L'avion décolla, non sans quelques zigzags et soubresauts sans conséquences et mit le cap plein sud. Puis il disparut à l'horizon à la grande surprise de ceux qui avaient assisté au décollage et qui avaient pariés sur un crash en bout de piste...

Jamais Detavel ne donna de ses nouvelles et malgré la bonne volonté mise par quelques-uns, on ne parvint pas à savoir s'ils étaient morts ou vivants. Plusieurs années passèrent et l'on finit par les oublier. Un jour, pourtant, Le Point publia un long article sur les Français qui réussissent à l'étranger. C'est ainsi que l'on apprit au Café des Vignerons qu'un certain Detavel, installé aux Philippines, fabriquait un vin blanc remarquable appelé « Folle blanche » et qu'il avait fait fortune.

## **Le fantôme et sa nuit de noce**

Il rôdait dans le jardin et dans le parc, sans trop se cacher, tournait autour de la noce, s'éloignait durant quelques minutes par l'allée des buis pour revenir au plus vite, attiré comme une phalène par la lumière. Celle des flashes qui crépitaient autour de la mariée.

– Créatine d'Agnès, grommela-t-il une fois de plus entre ses dents en jetant un regard de colère aux photographes. Il ne pouvait s'empêcher malgré tout de s'approcher prudemment et progressivement des deux grands plans d'eau près desquels les mariés et les invités, au moins deux cents avait-il estimé, en flânant attendaient l'heure de dîner. Il était là depuis trois heures de l'après-midi. Le billet acheté pour la visite du château lui permettait de fourrer son nez partout, ou presque. Mais c'était Agnès qu'il attendait, Agnès et ses invités les plus proches en grand tralala qui étaient arrivés deux heures plus tard, garant leurs autos luxueuses sur la terrasse gravillonnée sans trop de soucis d'harmonie et de respect pour la vieille bâtisse qui allait les abriter le temps d'un repas.

Depuis le matin, le traiteur et ses marmitons entassaient vaisselle, casseroles et plats cuisinés dans la partie ouest du jardin. Les vastes salles voûtées des anciennes écuries avaient été louées pour la circonstance. Il avait même repéré les smokings pailletés des trois ou quatre musiciens d'un orchestre de rock qui préparaient la sono. Une grande et belle noce, avait-il ricané, mais ce soir, on verra ce qu'on verra.

Il avait lu la notice concernant le château, cinq euros en sus du billet, pour tuer le temps. Il y avait appris que le château avait été construit en même temps que celui de Versailles. La mode venait de Paris, naturellement. Il remplaçait une forteresse médiévale opportunément détruite par un incendie quelques années plus tôt. Une légende voulait qu'il soit hanté par une jeune femme, comtesse des lieux, massacrée par les villageois dans les années de la Révolution française. C'était un château comme tant d'autres de la même époque, dans le fond, assez harmonieux dans ses proportions, troué de fenêtres à petits carreaux qui vous regardaient de loin avec un quelque chose de sombre et de désespéré dans leur regard de verre. En fait ce n'était pas le château qui divaguait, c'était lui.

De marcher dans le parc l'avait en partie calmé, il mettait ses pas dans ceux de tant de générations. Hommes du néolithique, probablement les découvreurs des sources qui alimentaient aujourd'hui les bassins du jardin à la française. Romains qui avaient canalisé l'eau, en creusant dans le calcaire l'aqueduc qui se perdait maintenant dans la campagne. Châtélains qui avaient ensuite détourné cette eau à leur profit. Tout ça serpentait sous ses pieds, en dizaines de conduits qui partaient dans toutes les directions, au gré des besoins et des chantiers qui s'étaient succédé durant les siècles.

Aujourd'hui l'eau bondissait de dessous la terre par un gros trou et dévalait vers les deux bassins par une succession de petits canaux. On trouvait aussi, au fin fond du parc, un vaste étang d'eau stagnante et partout des portions éventrées de l'aqueduc romain par où l'eau s'échappait pour nourrir des nichées de grands arbres. Des milliers d'hommes avaient tenté de maîtriser, sans y parvenir finalement, cette eau qui fuyait de partout, comme en déroute. L'un des seigneurs, il y a deux siècles, profitant de cette eau, avait planté les buis de l'allée qui traversait le parc manifestant une belle confiance dans l'avenir. Cette présence humaine intelligente et laborieuse dont il sentait confusément autour de lui la présence avait fini par calmer sa colère et refréner son envie d'étrangler cette jeune femme, au cou si délicat sous ses cheveux roux, qui folâtrait là-bas au milieu des photographes.

Il était rentré du Soudan voici huit jours. L'appartement qu'ils partageaient, elle et lui, était vide. La garce avait disparu, comme volatilisée et voici qu'elle réapparaissait dans le journal local en annonçant son mariage. Sa mission au Soudan avait été un fiasco du début à la fin. Un gâchis incroyable, à croire qu'on avait fait exprès de se tromper du haut en bas de sa hiérarchie. Emprisonné sous un mauvais prétexte, puis bahuté de prison en prison pendant un an avec interdiction de téléphoner ou d'écrire. Il n'avait pu prévenir personne. Et encore moins Agnès. Le pays était en guerre et elle l'avait cru mort, fort logiquement. Tout ce qu'il voulait aujourd'hui c'était la reprendre, l'arracher à ce mariage sans queue ni tête. Il sourit malgré lui de l'image. De toute façon, il ne se voyait pas vivre sans elle. C'était égoïste peut-être, mais c'était comme ça.

Elle aurait dû comprendre, même s'il ne parlait jamais de son travail, qu'elle ne vivait pas avec un épicier ou un notaire. À propos qu'est-ce qu'il fait dans la vie le nouveau ? Il n'avait pas réussi à l'apercevoir, probablement trop occupé par les préparatifs de la cérémonie nocturne, le sacrifice de la belle. À la pensée d'Agnès se déshabillant pour un autre la colère le reprit et, en passant, il flanqua un coup de poing à un buis qui ne frémit pas d'un centimètre. Les femmes exigent la sécurité avant tout, avant même l'amour, c'est bien connu. Elle avait choisi la tranquillité, comment lui en vouloir. À trente sept ans il pouvait à présent faire son trou, on le lui avait laissé entendre en haut lieu. Finie la cavale. Et cette garce qui se mariait alors qu'il était presque prêt à faire le plongeon !

Pour l'instant elle ne s'était pas rendu compte de sa présence. C'était préférable, il pouvait réfléchir à sa guise et profiter quand il le jugerait nécessaire de l'effet de surprise. Il avait maigri, s'était fait couper les cheveux, et quoi encore ? Ah oui ! Il était plus noiraud et blet qu'une datte sèche. Au Soudan, à Abu Gabra il n'est pas nécessaire d'enfermer les prisonniers, disaient les geôliers. Sans eau on ne va nulle part, et le soleil tape dur. « L'eau lui disait son voisin de cellule, un vieux Dinka animiste, est comme le sang, elle a un pouvoir que les Européens ignorent et ne soupçonnent même pas. Chez nous on dit que les amants peuvent confier leurs malheurs aux sources, qu'il y aura toujours quelques divinités pour les aider. » Ici, dans ces jardins imbibés comme des éponges, avec ce bouillonnement blanc, ces surfaces crevées d'ajoncs, ces ruisselets, rigoles et canaux quel bonheur pour les amoureux.

« Ne ris pas ! Réfléchis, si tu le peux, sourire narquois du Dinka, pense à toutes ces fontaines à qui l'on confie un souhait. Et au baptême chez les chrétiens. »

Comme personne d'autre ne le connaissait, il était passé à côté d'elle à la frôler et elle avait blêmi en le voyant. C'était dans le grand hall du château où une partie de la noce rassemblée côtoyait les visiteurs et les touristes.

– Viens me rejoindre ce soir. Je t'attendrai ici, avait-il murmuré. Il avait cru qu'elle allait s'évanouir et sa mère s'était précipitée avec des exclamations et des cris effrayés.

– Tu es trop serrée dans cette robe ! Défait un peu la ceinture.

Agnès s'était défendue. « Laisse-moi ce n'est rien, un petit étourdissement ». Elle s'était ensuite précipitée dehors, derrière lui, mais il avait disparu ; de toute façon il n'avait rien à lui dire en public. Ce soir, oui. Elle était belle, et même plus que ça, ruminait-il. Une robe crème, longue et gonflée sur les hanches qui découvrait ses épaules parfaites et le haut des seins que l'on devinait fermes et ronds, bien qu'à peine gros comme le poing. Le reste était caché mais il savait à quoi s'en tenir. Nue, Agnès pouvait rivaliser avec n'importe quelle reine de beauté. Et le visage ! Un ange, un ange aux yeux bleu-noir. En regardant tes yeux c'est comme si je découvrais la nuit africaine et j'y vois plus d'étoiles s'allumer qu'un astronaute dans l'espace, lui disait-il souvent.

À ce souvenir il laissa échapper une plainte rauque et un gamin se retourna. Par bonheur il se trouvait dans le petit musée régional qui occupe une aile du château. Il lui fit un geste d'excuse et regarda par une fenêtre. Agnès, immobile sur la terrasse, le cherchait des yeux. Un homme s'est précipité et l'a entraînée vers l'intérieur du château.

– Viens te reposer et t'asseoir un moment, tu es épuisée.

Déjà les ordres. Il ricana. S'il croit la dompter ou en faire un caniche, il se trompe. Agnès, à vingt-cinq ans et quelques, savait ce qu'elle voulait et ne laissait personne lui dicter sa conduite. Pourtant elle le suivit docilement. Il eut un geste de dépit. On verra si elle vient ce soir. Si elle ne vient pas... Il s'arrêta surpris, si elle ne vient pas, qu'est-ce que je fais ? Mais elle viendra. Si elle ne vient pas, je redemande à partir, n'importe où et surtout là où l'on risque de se faire dégrupper, ce ne sont pas les bons coins qui manquent.

Maintenant la noce se repliait en bon ordre vers les salles voûtées. Plus de deux cents personnes, c'est certain. Bien habillés les convives dans des robes et des costumes chers et de bonne qualité, avec néanmoins cet air coincé et distant des gens qui ne se connaissent pas et qui restent entre familiers. La mariée très entourée jetait des coups d'œil à droite et à gauche comme une girouette en folie. Le marié au milieu d'un groupe de jeunes gens gesticulait et rigolait. Pas vilain le galopin, plutôt grand, chaussures et cravate italiennes, costume anglais et une chevalière grosse comme un bouton de porte au petit doigt. C'est des manières d'homme, ça ? pensa-t-il rageur. Il s'aperçut pourtant qu'il ne parvenait pas à détester ce rival d'au moins quinze ans son cadet. Elle aurait pu se prendre un vieux, pour moi ça aurait été plus facile, grinça-t-il.

L'hôtesse qui vendait les billets vint prévenir les visiteurs qui traînaient qu'on allait fermer. Rien ne fut plus aisé pour lui que de se cacher, le château était inhabité depuis des lustres et n'importe quel recoin pouvait faire l'affaire. Il vit s'en aller les touristes, la fille ferma la grosse porte du hall avec sa clé, traversa la grande cour et disparut à son tour par le porche qui donnait sur la route, non sans avoir jeté un regard vers les fenêtres des écuries où scintillaient les lumières multicolores de la noce.

En une seconde il déverrouilla la porte côté jardin et entra dans le château silencieux et obscur. Dehors la nuit s'était installée et une grosse lune éclairait les dalles du sol qui luisaient doucement. Il prit tranquillement l'escalier jusqu'au salon dit « de la Lanterne » où il s'installa. Il savait que si elle devait venir ce serait vers minuit quand la fatigue se ferait sentir chez les invités. Elle prétexterait un besoin de respirer un peu dehors. Ou autre chose...

Les fenêtres du salon de la Lanterne donnaient à la fois sur l'arrière et sur le devant du château. Il voyait en enfilade les écuries et pouvait entendre des bribes de musique. De temps en temps quelqu'un en sortait, fumait une cigarette au clair de lune, allait pisser ou plongeait le buste dans son auto, puis rentrait. À chaque fois, par la porte ouverte jaillissait un déluge de musique et de lumière, une grande flaque dorée s'étalait sur le sol. Tout ça lui permettrait de reconnaître Agnès et d'être averti de sa sortie. Il s'allongea sur un sofa et décida de dormir une petite demi-heure.

Vers onze heures il se réveilla et fit les cent pas d'une fenêtre à l'autre, regardant tantôt vers les jardins et les deux grands bassins éclairés par la lune, tantôt vers la noce, de plus en plus impatient à mesure que s'écoulaient les minutes. Il n'était pas question d'aller la chercher. Il voulait qu'elle vienne de son plein gré ; de toute façon elle ne supporterait pas de le voir faire irruption dans la fête en roulant des mécaniques, comme il savait trop bien le faire, genre matamore et croquemitaine. Il devait attendre. Il alluma une cigarette. Puisque le château était hanté paraît-il, par une bonne femme assassinée, il pouvait se déguiser en fantôme et faire fuir tout le monde en remuant ses chaînes. Il eut un geste d'énervement, ce n'était pas le moment de faire le guignol. C'est à cet instant qu'il la vit. Elle courait vers le château en retroussant sa jupe. Elle poussa la porte d'entrée et la referma dans un grand fracas qui fit trembler les murs.

– Eric, tu es là ?

Il se précipita vers l'escalier et la prit dans ses bras. Immédiatement il l'entraîna vers le sofa et se mit à la couvrir de baisers. Elle se débattit et le repoussa.

– Tu disparais sans rien dire et il faudrait que tout recommence comme avant ? Je suis mariée entends-tu et j'aime Fabien. Enfin, je le trouve comme il faut ; il est beau, c'est un brave garçon et il m'aime.

– Écoute Agnès, on ne va pas jouer Tristan et Iseult, je ne suis pas un chevalier et ce n'est pas le roi. On prend la bagnole et on fiche le camp. Tu demanderas le divorce, ce n'est pas compliqué tout de même et on reprendra comme avant, toi et moi. Il se radoucit. J'étais en prison au Soudan et je n'ai pensé qu'à toi, jour et nuit. J'étais malheureux de ne pouvoir t'écrire ou te téléphoner mais je croyais que tu tiendrais le coup.

Elle s'était mise à pleurer tout doucement et il voulut la consoler en la serrant contre lui. La chaleur de son corps, la fermeté moelleuse de ses hanches et de ses cuisses faillit lui faire précipiter les choses. Il se revit lui faisant l'amour et une violente émotion lui fouetta le sang. Il bondit sur ses pieds, l'air égaré.

Dans le jardin une voix se mit à appeler. La jeune femme essuya ses larmes, remit tant bien que mal son maquillage en place et ouvrit une fenêtre.

– Je suis là !

– Mais qu'est-ce que tu fiches là-haut ? On pourrait aller se coucher ? C'est l'heure de...

– Monte, le coupa-t-elle d'une voix lasse

Le jeune homme parut tout émoustillé par cette nuit de noce insolite qu'elle lui proposait. Éric soupira, c'était bien d'Agnès cette idée de face à face. Qu'allait-elle leur demander ? De se battre ? Avec son père quatre vingt cinq et ses années de sports en tous genres, il était tranquille. À moins qu'il faille répondre à des questions pour la gagner, comme à un jeu de télévision ? Peut-être voulait-elle choisir comme on achète un cheval, en les regardant sous le nez et bouche ouverte ? Il s'assit dans un fauteuil et croisa les jambes. Agnès avait trouvé un chandelier dont elle alluma les bougies.

À cet instant Fabien fit irruption dans la pièce, tout guilleret, avec un grand rire dans les yeux. Il eut un haut le corps en apercevant Eric.

– Qui c'est celui-là ?

– Mon amant, répondit-elle calmement.

Fabien fit un tour sur lui-même comme pour chercher la sortie, fit deux pas de côté, une fois à gauche, une fois à droite, se gratta le crâne puis se jeta tête baissée et les poings tendus vers Eric qui le repoussa gentiment vers le fauteuil le plus proche. Le jeune homme était maintenant livide et les yeux pleins de larmes. Il regarda Agnès en grinçant des injures comme s'il s'adressait à la dernière des truies. Elle lui balança une gifle qui claqua comme un coup de fusil, ce qui fit rire Éric. Fabien se mit à pleurer sans bruit.

– Je vous aime tous les deux, dit Agnès d'une voix passionnée et émue. Vous avez chacun séparément ce que toute femme souhaiterait rencontrer chez l'homme de sa vie. Toi Fabien tu es sentimental, généreux, intelligent, riche. Éric, est l'homme d'action...

– Que faites-vous dans la vie monsieur ? renifla Fabien.

– Je vends des armes. Pas à des individus mais aux états, pour le compte de la France, des armes de petit calibre, c'est tout ce qui nous reste à vendre. Les avions, les chars, les bateaux, ce sont les Etats-Unis et la Russie qui...

– Bon ça va les civilités, trancha Agnès. Vous aurez tout le temps d'en parler si vous m'écoutez. Voilà ce que je vous propose : Nous vivrons ensemble tous les trois. Nous trouverons bien une grande maison pour nous accueillir, ou même un château comme celui-là. Je serai à l'un et à l'autre, de la manière qu'il vous plaira, pourvu qu'il n'y ait pas de scènes. Etes-vous d'accord ?

Éric, s'il fut surpris, ne le montra pas et acquiesça immédiatement avec dans l'œil une petite lueur égrillarde, du genre c'est Pigalle et San Pauli ce soir. Fabien faillit s'étouffer « Non, non, pas ça, jamais ! » cria-t-il en se tordant les mains.

– Tant pis, je pars avec Éric.

– Non, pas ça non plus, tu es ma femme et j'ai le droit... Bon, ça va, je suis d'accord.

– Je ne vous demande pas de signer, mais chacun est témoin de l'autre.

– Après tout ça fera une légende de plus accolée à ce foutu château, soupira Fabien. D'habitude dans ce genre de truc la mariée, ou le marié, termine la nuit en allant se noyer. Pour une fois ça finit bien... enfin bien, si on veut. Il fit une grimace, prêt à pleurer de nouveau.

C'est un mou, évalua Éric. Je n'aurai pas de peine à en faire ce que je veux. Le mou, de son côté, tout chagrin et fierté ravalés, trouvait que cet Éric avec sa grande gueule et son air satisfait de lui-même était vraiment du genre Rambo, rien dans la tête, tout dans les biceps. Agnès songeuse regardait les deux hommes se serrer la main après un temps d'hésitation. Marché conclu.

– Fabien, mon chéri, si tu allais nous chercher du champagne et des verres. Fais vite, je meurs de soif... Vous ne trouvez pas qu'il fait terriblement chaud ici ? gémit-elle en dégrafant sa robe.



Deux semaines plus tard une femme de ménage découvrit un minuscule et ravissant porte-jarretelles brodé de fleurettes à la Pompadour, sous un coussin d'un des canapés du salon de la Lanterne. L'accès du salon, dangereux en raison d'un plancher instable et des vitres de la fameuse lanterne prêtes à se disloquer, était interdit au public et l'accès barricadé. Il n'en fallut pas plus pour qu'un journaliste pince-sans-rire écrivît dans le Journal du dimanche, après avoir photographié et humé la trouvaille, qu'incontestablement le fantôme du château du Douhet \* ne pouvait être qu'une femme coquette et certainement des plus ravissantes. Et, qu'il allait la chercher au plus vite pour faire sa connaissance ; au moins pour lui rendre l'inoubliable parure.

*\* Pour ceux qui ne le savent pas, le château du Douhet, entre Saintes et Saint-Jean d'Angély, était supposé abriter un fantôme.*

## **Hommage à la francophonie**

### **(La résidence d'Angleterre et d'Abyssinie)**

Depuis la plage de C. il est impossible d'ignorer la résidence d'Angleterre et d'Abyssinie. Ancien hôtel d'époque coloniale reconverti en appartements, l'avantageuse construction plastronne sur le boulevard Dialou-Oussouf, de toutes ses tourelles élancées, clochetons précieusement ajourés et balcons tarabiscotés aux garde-fous fins comme des pattes de mouche. Derrière cette délicatesse de verre filé, derrière la candide blancheur d'une façade aux fenêtres soulignées de bleu pastel, l'observateur un tant soit peu futé détectera aisément les répulsifs effluves de la plus déplaisante des forteresses.

Il y supposera claquemurée une société bourgeoise et riche qui manifeste clairement, derrière ce rempart magnifique, sa volonté de s'isoler. Il l'imaginera un tantinet arrogante, aristocratique et de mœurs sévères, se réunissant autour d'un thé pour commenter les faits du jour dans des salons de velours grenat ornés de plantes en pot. En réalité une communauté de colons archaïques et puissants, dissimulant de dangereux secrets, se disait Séverin, long jeune homme pâle d'apparence fragile. Séverin qui ne sort guère dans le monde, n'a découvert que récemment la plage et la résidence. Sauf durant les quelques minutes où il s'immerge dans la mer en frissonnant, il est, le reste du temps, hypnotisé par l'harmonieuse majesté de l'édifice et surtout, nous allons le voir, par ses soixante-trois balcons.

Il est à l'âge romanesque et mystique où l'on s'exalte jusqu'au sacrifice, où l'on prête des desseins cachés aux événements ordinaires et où l'on attribue une aura maléfique, ou bénéfique, aux objets comme aux êtres. Il est aussi très attentif aux signes de son ange gardien et aux frémissements de son intuition, car il craint, par-dessus tout, en manquant de vigilance, de laisser échapper une occasion essentielle à son avenir. Ce n'est pas qu'il soit gouverné par une vocation particulière, non, il se sent, au contraire, vacant pour de grandes choses et il attend, il espère l'incident qui le délivrera de ses doutes et lui indiquera clairement sa voie.

Comme devant une immense scène, à toutes les heures du jour, il observe sur la façade le jeu des stores de toile et des persiennes qui dévoilent des silhouettes féminines gracieuses et charmantes. Ou supposées telles, car la distance intervient ici en faveur de la beauté et de la jeunesse. Il les quitte, toujours à regret, lorsque les fenêtres se ferment sur la nuit. Quelques-unes de ces nymphes, entre temps, sortent dans le monde. Elles franchissent la monumentale porte de verre de la résidence, saluées par un portier en uniforme, marquent un temps d'arrêt sur le perron de marbre beige éclaboussé de soleil, avant de s'engouffrer dans des autos américaines aux couleurs fluides et fraîches.

L'une de ces jeunes femmes lui plaît énormément. Elle habite au troisième et dernier étage et ouvre ses persiennes à l'heure précise où il ôte ses vêtements pour s'installer sur le sable. Dans la blancheur de la façade, son appartement se remarque par un impertinent drap de bain rouge qui s'étale sur le garde-fou d'un balcon maniéré comme un couvercle de boîte à bijoux. Vêtue de blanc, elle va et vient chez elle, glissant de la lumière à l'ombre, seule apparemment. Séverin lui donne à peine vingt ans, son âge justement.

Il espère, ardemment, qu'elle le distingue et le reconnaisse dans la foule des baigneurs. Il prie pour que le drap de bain rouge, s'il s'agit bien d'une connivence, rutilé pour lui seul. Pour n'être pas en reste, il lui adresse de menus gestes et des baisers du bout des doigts, qu'elle parait, hélas ! ignorer. Séverin qui apprécie les blondes bien faites et d'apparence ingénue, est aujourd'hui persuadé qu'il aime avec force cette blonde inconnue.

Ce matin-là, il remarqua que le drap de bain rouge avait disparu. Il réapparut au bras de la jeune fille du troisième sur le perron de marbre beige, et au côté du portier en uniforme. Elle se dirigea ensuite droit sur la plage en balançant, gauche-droite, sa jupe de coton blanc et en pointant, vers la mer, une poitrine grosse comme le poing dans un maillot de corps crème. Enfin elle étendit son drap de bain tout contre celui de Séverin, d'un geste des plus naturels. Le garçon, un peu épaté tout de même, chercha un mot de bienvenue en se raclant la gorge. Ne trouvant rien, il lui prit la main et la pressa tendrement tout en l'enveloppant de cette sorte de regard qui ressemble à un filet où l'on emprisonne l'être aimé. La jeune fille de son côté, après avoir vainement fureté dans sa mémoire pour trouver une phrase de préambule aimable, se pencha sur lui et l'embrassa sur la bouche. Quand leurs lèvres furent meurtries et leurs corps noyés de sueur, ils songèrent à se présenter l'un à l'autre. "Séverin !" annonça le garçon dans un impeccable garde-à-vous mental. "Millefleurs," murmura la jeune fille en dégrafant sa jupe pour apparaître en bikini rouge.

Séverin apprendra d'elle que son papa fait des affaires et que sa maman est née princesse de Chine, ce qui n'est pas n'importe qui. Millefleurs espérait ainsi éblouir ce joli cœur dont les yeux myosotis paraissaient capables de l'entraîner aux pires folies. Séverin, plus porté à vivre le présent qu'à manifester des regrets concernant les dérapages de l'histoire, hochait cependant tristement la tête, compatissant à l'infortune de cette princesse sans royaume. Millefleurs lui confiera aussi que ses géniteurs étaient en vacances, très loin, dans un hôtel réputé pour sa cuisine et son air conditionné, et qu'elle attendait sans impatience leur retour.

En apprenant cela, il fut envahi d'une immense et fiévreuse allégresse. Millefleurs vivait seule ! Il en étouffait de joie. Il allait pouvoir, derrière elle, pénétrer dans la résidence d'Angleterre et d'Abyssinie. Il allait satisfaire ce qui n'était jusqu'alors qu'une espérance, une aspiration qui lui nouait les nerfs. Sur son balcon, dès ce soir, il l'espère, il se pavanera comme un coq français, un dignitaire soviétique, un prince monégasque, un général arabe et même un pape !

Cette insolite passion des balcons, cet extravagant stimulus, ce besoin dans sa chair suscité par leur image même, il le devait à un souvenir d'enfance. À sept ans, sur les épaules d'une robuste nurse anglaise coincée dans la foule, il avait assisté dans l'enthousiasme général, à l'apparition d'un chanteur de romances au balcon d'un hôtel de Biarritz, en France. Le chanteur saluait ses adorateurs d'un bras ample qui se déployait comme une voile dans laquelle venaient s'engouffrer les applaudissements de la foule. Il était, ce chanteur, tout là-haut perché comme un ange, transfiguré,

chaviré par ces mètres cubes d'amour déversés à ses pieds. L'enfant sentit alors s'enfler en lui l'irrépressible envie d'être à sa place. L'irruption de la Vierge Marie, nue sur le dos du cerf de Saint-Hubert, eût moins ébloui et bouleversé cette fragile cervelle.

Depuis, il ne pouvait s'empêcher de céder à cette compulsion qu'aucune médication n'était parvenue à étouffer. Comme un Roméo, il escaladait en cachette les façades jusqu'au premier balcon venu qu'il abordait comme une terre promise. Il s'y tenait ensuite, figé dans une pose exaltée, jusqu'à ce qu'on l'en déloge, parfois par la force. Il avait eu, déjà, maille à partir avec la police et le logis de Millefleurs, son balcon digne d'un roi allait lui permettre des exhibitions en toute sécurité. Elle s'était laissée convaincre mais l'avait prévenu.

– Tu sais, ce n'est pas ce que tu crois. La résidence, derrière sa façade trompeuse, est usée et décrépète, rongée par les vents, le sel et les termites. Les mauvaises gestions et l'imprévoyance des propriétaires, la malhonnêteté des artisans, l'ont ruinée. Tu seras déçu.

– Pourvu qu'il tienne cinq minutes, avait-il simplement répondu.

Le soir venu et dans le sillage de la jupe de coton blanc, il se faufila entre les portes de verre sous l'œil soupçonneux du portier. Il s'était chargé les bras d'une pizza et de boîtes de jus d'orange pour improviser une dînette d'amoureux. Le tapis rouge de l'escalier central le surprit : un haillon malodorant, percé et repercé, maculé par toutes les boues et raidi par les crottes de toutes les races de chien. La première marche sur laquelle il posa le pied se déroba pour choir bruyamment dans le grand hall. Il en resta la jambe en l'air, tout interdit. Le portier la remit en place d'un geste las et fataliste.

– J'ai des enfants, monsieur, sinon je serais parti travailler ailleurs, vous pensez bien...

– Je n'ai pas eu le temps de te le dire, soupira Millefleurs. Mets, s'il te plaît, exactement tes pas dans les miens. Je suis habituée et je peux monter jusqu'au troisième les yeux fermés... Je n'en dirais pas autant de tout le monde ici, ajouta-t-elle sévère, à l'intention du portier.

– Que mademoiselle me pardonne si je ne vais plus chercher les poubelles, mais j'ai des enfants ...

Séverin suivit Millefleurs en prenant bien garde à ne pas heurter du coude la main courante de l'escalier. La pierre se délitait et éclatait en miettes crayeuses au moindre choc. Sur le palier du premier étage, les galeries des termites zébraient plafonds et murs comme autant de traces de fouet et des portières de vieux brocart remplaçaient nombre de portes disparues. Celles qui demeuraient encore en place étaient si fortement vermoulues qu'il n'en aurait saisies aucune de peur de les voir tomber en poussière. Sur l'une, pour masquer un trou, il constata qu'on avait plaqué un Utrillo de peu d'intérêt. Le second étage ressemblait au premier. Par contre une odeur pénétrante de suri, de choux bouillis et de charogne assaillit leurs narines.

– Les ouatères sont bouchés depuis six ans, reconnut Millefleurs d'un ton neutre. De la même voix qu'elle aurait annoncé : L'abeille Philomène a suivi cette piste, ou encore, Molière a pris son petit déjeuner à Pont-Saint-Esprit ... Mais nous avons encore l'eau froide à tous les étages, souligna-t-elle de cette même voix impersonnelle de guide.

Parvenir au troisième et dernier étage exigeait des jarrets de montagnard puisqu'il fallut sauter, comme des isards, d'une marche à l'autre au-dessus du vide. Les plafonds crevés laissaient voir la charpente, quand ce n'était pas le ciel.

– De notre lit nous aurons une vue magnifique sur la Croix du Sud, murmura la jeune fille.

– Tant mieux, se réjouit sincèrement Séverin.

Les couloirs libéraient une franche odeur d'humus. On y marchait sur une profonde couche de matière végétale mêlée à des débris de toutes sortes. Séverin y découvrit une tête de poupée hirsute qui les fit rire, puis un parapluie presque neuf et une poire à lavements. Il trébucha sur un volumineux dictionnaire de latin, caché sous un coussin de plumes et se retint à une cloison qui chancela singulièrement.

– Les reliefs de nos repas sont vidés dans la cour intérieure, précisa encore Millefleurs en déplaçant une porte vitrée simplement posée contre le mur.

Séverin approuva, c'était plus simple ainsi.

– Nos besoins aussi, ajouta-t-elle en baissant pudiquement les yeux. Ils ne s'attardèrent pas dans le salon. Séverin fut ennuyé de constater que les termites y avaient dévoré plus des trois quarts des meubles de bois exotique.

– Rapportés des Antilles par mon grand-père, murmura la jeune fille.

Dans la chambre, ils regardèrent par le trou du plafond et virent au-dessus de leur tête une grosse étoile blanche qui commençait à peine à scintiller. Vénus ! murmura l'ingénue en rougissant. Sans plus attendre, et au risque de se montrer mal élevé, Séverin fila vers son tant désiré balcon. Il avait, devant un miroir et depuis bien longtemps, étudié cent poses différentes. Il composa d'abord celles qui avaient ses faveurs et crut bon de demander l'avis de Millefleurs. Bien qu'il aimât par-dessus tout la pose dictatoriale, bras ouverts, brassant la foule d'un grand geste pétrisseur, il n'osa pas la lui proposer de peur qu'elle le jugeât sévèrement.

Il opta donc pour une pose ecclésiastique, onctueuse et bénissante, puis pour une royale, hautaine et impénétrable, ensuite pour une militaire raide et guindée, enfin pour une théâtrale à la Talma, impressionnante et volubile comme une tirade racinienne. Cette dernière plut beaucoup à Millefleurs. Timidement d'abord, puis avec assurance, ils l'essayèrent sur le balcon, cherchant l'endroit d'où elle donnerait la meilleure impression, calculant les effets de lumière les plus favorables. Séverin, comblé mais pénétré par la solennité et la grandeur de l'instant semblait se produire devant une foule imaginaire.

En bas, les familles avaient déserté la plage. Les lampadaires de la rue, les boutiques et les bars éclairaient au passage des bandes de jeunes gens qui s'interpellaient. Des files d'automobiles rasaient les trottoirs. Un peu plus loin, le casino ouvrait ses portes et les salles s'éclairaient les unes après les autres où glissaient et s'affairaient des croupiers en habit.

Séverin, habitué à ne pas faire de bruit, se serait volontiers contenté de tenir la pose. Millefleurs trouva qu'il manquait quelque chose et qu'une pose, aussi belle soit-elle, se devait d'être accompagnée d'un discours. Soudain inspiré, il cria de toutes ses forces en fixant la jeune fille : « Je vous aime ! Je vous aime ! ». Les badauds, sidérés, relevèrent la tête tandis que de l'intérieur de la résidence montait un affreux bruit d'effondrement. Séverin et Millefleurs, se précipitèrent dans le couloir. Au travers d'un pestilentiel nuage de poussière, ils se rendirent compte que l'escalier central venait de s'effondrer et qu'il gisait maintenant, en tas au rez-de-chaussée. L'aventure leur parut si amusante qu'ils hurlèrent à pleins poumons des « Je vous aime » qui entraînèrent, successivement, la chute de plusieurs cloisons et l'effondrement de larges morceaux de plafond, principalement au troisième étage. Ces destructions ne provoquèrent, par bonheur, aucune victime et nulle plainte humaine ne s'éleva des gravats.

– Beaucoup d'hôtes de la résidence sont au club colonial, au restaurant ou en promenade, reconnut Millefleurs pour justifier du peu d'intérêt porté à leurs tonitruants cris d'amour.

Alors, certains de ne déranger personne, ils se mirent à chanter à tue-tête, à brailler des Séverin je t'aime et des Millefleurs adorée. Ils émettaient ainsi, fort imprudemment, de dangereuses vibrations qui s'amplifiaient et entraient en résonance avec l'édifice. À chaque fois, quelque chose de lourd se détachait et tombait dans un fracas de canonnade, accompagné par la pétarade des brouilles emportées par la débâcle. Millefleurs, par jeu, devinait.

– Plafond du couloir au premier, salon de madame Laplasse (pauvre madame Laplasse), lingerie du second, nursery (ma nursery...), palier du second, toilettes du troisième (au fond du couloir) ...

– Voulez-vous bien vous taire ! hurla soudain le portier tout en bas qui venait de rentrer après être allé nourrir ses gosses.

Vraoum ! lui répondit le bâtiment qui avait l'air de bien s'amuser lui aussi. Une dame âgée, réveillée par les secousses de son plancher, surgit à une fenêtre du second, suivie d'un couple de sourds et muets, d'âge moyen, au premier. Ni les uns ni les autres ne dirent quelque chose. Le vacarme intrigua les indigènes qui déambulaient sur le boulevard Dialou-Oussouf. Ils s'attroupèrent tout en faisant remarquer que « Pour ce qui est de faire la fête, ils y allaient un peu fort là-dedans ! ». Quand une partie du toit disparut à grand fracas, comme happée de l'intérieur, ils s'alarmèrent réellement. D'autant qu'un énergumène, au troisième, se comportait comme un candidat au suicide. Quelqu'un appela les pompiers. Séverin, dans cet instant, jouissait d'un abominable sentiment de supériorité sur les cloportes qui s'agitaient en bas en le montrant du doigt. D'autant que Millefleurs, pour rire, lui baisait les pieds et l'appelait son "Erostrate chéri". Elle lui conta l'histoire de cet homme devenu illustre après avoir incendié, il y a bien longtemps, un temple grec dont le commun des mortels aujourd'hui ignorait le nom de l'architecte. Séverin se vit alors enveloppé de flammes qui ne le brûlaient pas et au comble du ravissement, eut un violent orgasme qui l'inonda et le fit sangloter de joie. Il pouvait presque mourir à présent.

– Millefleurs ! Oh, Millefleurs, comme je suis heureux ! J'ai trouvé le sens de ma vie. Désormais, j'irai de ville en ville et j'haranguerai les foules. Aux riches, je prêcherai l'entraide et le dévouement. Aux puissants, je dirai l'horreur du pouvoir. J'écouterai les justes, mais aussi les méchants, car il n'est point de mauvaises brebis. Je marierai les tendres aux féroces, pour qu'un harmonieux équilibre s'établisse. J'irai vers les pauvres et les mal chanceux pour les nourrir et leur laver les pieds. À tous, je dirai : Je vous aime, aimez-vous donc ! Car rien n'est plus vrai, plus pur et plus désintéressé que l'amour ! Et peut-être qu'un jour, je ferai, comme aujourd'hui, parler le Tonnerre de Dieu, alors, on me verra souvent à la télé. Je sais que ma vie ne sera pas toujours rose et qu'il me faudra convaincre l'incrédule, au besoin par la force, car la vérité est à ce prix ... Adieu Millefleurs, ma sublime initiatrice, mon destin est désormais loin de toi.

La grande échelle le surprit quand elle heurta le balcon qui, sous le coup, se fêla et faillit se séparer en deux. Le choc les précipita dans les bras d'un pompier de grande taille qui plut immédiatement à la jeune fille. Séverin descendit l'échelle en ouvrant largement ses bras aux vacanciers et aux indigènes. Puis, après avoir donné l'accolade à un pompier ancien combattant, embrassé une petite fille et serré une douzaine de mains, il se trouva hissé sur les épaules de ses premiers disciples, deux noirs athlétiques vêtus de blouse blanche. Ensemble, ils se dirigèrent vers l'hélicoptère que son père lui envoyait chaque soir, pour le ramener à la maison.

## Bonheur de femme

Une fois par mois, monsieur Camille confie la caisse du magasin de chaussures "Au soulier de satin", à mademoiselle Paule, la plus âgée de ses deux vendeuses. Il prétexte une visite médicale concernant sa tension, mais en réalité il gagne son logement, quelques rues plus loin, afin de s'y grimer. Bien qu'il approche de l'âge de la retraite, monsieur Camille n'a rien perdu de sa pugnacité de commerçant, bien au contraire. Il va se déguiser en vieille dame pour aller espionner ses concurrents. Il pourrait s'y rendre le plus simplement du monde en arborant la tête que Dieu lui a donnée, mais la concurrence est si vive et la haine si forte entre marchands de chaussures dans la rue Victor Hugo, qu'il craint d'être tout simplement jeté dehors. Et puis, il aime porter des vêtements de femme. La douceur des tissus, le parfum qui les imprègne, la délicieuse liberté des jambes sous la corolle des jupes, le remplissent d'une gaîté aérienne et juvénile. En outre se dit-il, il ne faut pas oublier que quatre-vingt pour cent de la clientèle d'un magasin de chaussures est féminine.

Le fait qu'il soit célibataire lui facilite les choses. Point n'est besoin de cacher les tailleurs, les robes et les perruques, au contraire, et sa table de maquillage est plus fournie que celle d'une cantatrice. Ce n'est pas que monsieur Camille n'aime pas les femmes pour être demeuré ainsi célibataire, au contraire, il les adore, c'est seulement



qu'il n'a jamais pris le temps d'en courtiser une. Son magasin emplit totalement son existence. Aujourd'hui, il se fait une tête de veuve, plutôt âgée, maquillage très discret, perruque d'un blond fade et bijoux limités à une grosse bague ornée d'une tourmaline, à une chaînette d'or discrète au poignet et à des boucles d'oreilles à peine visibles. Il s'habille d'un tailleur prune, se glisse dans des collants gris et épais et enfle des chaussures plates. Son sac à main est noir, plutôt volumineux comme il sied à une dame qui non seulement a un gros chéquier mais aussi beaucoup de chagrin et qui par conséquent emporte avec elle force mouchoirs en papier et souvenirs du défunt. Il se coiffe d'un petit béret de laine grise.

Dans son miroir, il se trouve l'air d'une personne très comme il faut. Il sort en emportant un parapluie noir d'homme, un Smith and Sons importé d'Angleterre, une arme robuste contre les voleurs de sacs à main entre les mains d'une vieille dame. Sa première visite est pour « Albert, le chausseur sachant chausser ». C'est lui qui l'an dernier eut le premier l'idée de remplacer ses sièges moelleux et confortables par des bancs métalliques où l'on ne peut rester assis plus de cinq minutes sans avoir les fesses en capilotade. Ceci à seule fin d'éviter que les femmes n'entrassent chez lui pour se reposer et lui fassent sortir cinquante paires sans en acheter une. Désormais, ne pénètrent dans les boutiques de la rue piétonnière de Saintes que celles qui ont la ferme intention d'acheter.

Monsieur Camille, déguisé ce jour-là en pétulante quadragénaire, avait questionné le vendeur qui lui avait exposé, en lui réclamant de la discrétion, la théorie de son patron. La semaine suivante, monsieur Camille changeait ses fauteuils de velours grenat pour des chaises de bois que n'aurait pas désavoué un parloir de prison. Aujourd'hui, il ne remarque rien de particulier chez Albert, et, après deux essayages infructueux, et une douleur au coccyx, il traverse la rue pour pénétrer chez « May, la chaussure anglaise ». Il ne remarque pas qu'un homme élégant, bien que plus tout jeune, sort de chez Albert et lui emboîte le pas. May, surprend monsieur Camille par un net retour en vogue des miroirs. Ils sont immenses et forment un hexagone au centre du magasin.

- Nous, les femmes, aimons à nous voir en entier et non pas tronquée au-dessus des genoux, lui assure une vendeuse à la peau ambrée et aux cheveux rasta.

Naturellement, se dit-il, c'est une évidence ! Il est si satisfait de sa visite qu'il achète un tube de cirage à la lanoline qu'il revendra à perte. Non sans avoir essayé cinq à six paires d'escarpins dont il critique, in petto, la qualité médiocre des cuirs, et après s'être examiné en entier dans les miroirs jusqu'à en avoir le tournis. Il décide en sortant de faire monter semblable hexagone dans sa boutique. Il ne remarque pas, lorsqu'il paye son cirage, le grand et élégant vieillard qui, maladroïtement, laisse échapper un billet de cent euros, à côté de lui. Lorsqu'il pousse la porte à tambour de « Gavarni's, chaussures italiennes », l'homme élégant et âgé est toujours sur ses talons. Vingt minutes plus tard, ce dernier l'aborde sur le trottoir.

- Madame, lui dit-il d'une voix cultivée et légèrement pincée, je vous observe depuis presque deux heures. Monsieur Camille sentit son sang refluer vers ses talons. Je suis découvert, pensa-t-il aussitôt, et il assura son parapluie dans son poing. Madame, reprit l'inconnu, la sûreté et la finesse de votre goût, je vous ai étudiée pendant que vous essayiez vos escarpins, m'ont ébloui et troublé. Ces vendeurs ne sont que des béotiens et leur marchandise est indigne de vous. Ah ! si nous étions à Florence ou à Rome...

Monsieur Camille, rassuré, fait une petite révérence.

- Trop aimable, répond-il d'une voix de tête charmante.

- Je vous en prie, c'est si rare de rencontrer une femme qui a de la classe... Seule, ma pauvre Solange pouvait rivaliser avec vous sur ce plan. Hélas, elle nous a quittés... L'homme ramasse une larme de son index incurvé. Je suis veuf, madame et la vie est bien triste. Croyez-moi...

- Je vous crois, soupira monsieur Camille, tout à fait dans son personnage.

- Permettez-moi de vous offrir un chocolat, à moins que vos emplettes ne vous obligent à partir.

Monsieur Camille balance. Plaquer ce grand escogriffe et rentrer chez lui était assurément le meilleur des choix pour une veuve de fraîche date. Mais il eut soudain envie d'un chocolat chaud bien crémeux et cette envie jeta à bas ses principes. Ils pénétrèrent ensemble chez Casenave, s'installèrent dans un petit box et commandèrent des rôties, du beurre salé et deux chocolats.

L'inconnu se présenta : Simon S. notaire à la retraite. Puis il décrivit sa superbe propriété viticole dans le bordelais. Il mentionna en passant les sicav et le portefeuille d'actions bien géré qui le mettaient à l'abri d'un effondrement des cours du vin. Il habitait, pour quelques temps encore, avant de partir définitivement pour le bordelais, une maison cossee, vers Gémozac, un peu à l'extérieur de la ville avec un grand parc et un étang.

Monsieur Camille l'écoutait en buvant son chocolat à petites gorgées. Quand ce fut son tour, il s'inventa un passé de veuve sans histoire, un mari officier d'infanterie trop tôt disparu, des enfants mariés à l'autre bout du monde. Une vie de tranquillité, partagée désormais entre son intérieur riche de souvenirs, et le cimetière.

- Savez-vous reprendre les chaussettes ? Lui demanda à brûle pourpoint le notaire, après un temps de silence.

Monsieur Camille, surpris, se racla la gorge. Oui, il avait appris de sa mère à se servir du gros œuf en porcelaine et de l'aiguille passe-laine. Mais ce temps-là était révolu...

- « Assise, la fileuse au bleu de la croisée / Où le jardin mélodieux se dodeline / Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée... » N'est-ce pas une belle et simple image de femme que chantent ces vers de Paul Valéry ? On l'imagine, cette fileuse, cette femme adorable, les yeux clos, soudain sereine et endormie par le bruit du rouet, sa laine sur les genoux. Dehors le jardin... Quel beau symbole du foyer !

- Certes, répondit monsieur Camille mais on ne file plus, pas plus qu'on ne reprise et raccommode. C'est tout juste si on fait réparer ses chaussures, il faillit ajouter qu'il en parlait en connaissance de cause.

Il se fit un silence.

- Et le civet de lapin, savez-vous faire le civet de lapin, chère madame ? Un civet charentais, avec le sang de l'animal que l'on vient de dépouiller après l'avoir tué d'un coup de couteau pointu dans l'œil ? N'est-ce pas merveilleux ! Simon, se renversa en arrière pour mieux humer ce civet qu'il imaginait derrière ses paupières mi-closes.

- Un civet, je ne dis pas, murmura monsieur Camille qui était gourmand. Dans une cocotte en fonte, avec du laurier, du thym et du serpolet cueillis au jardin, des carottes nouvelles et des champignons bien blancs...

- Seigneur ! s'exclama le notaire d'une voix qui tremble, vous cuisinez donc, chère madame ?

- J'ai cette passion, répliqua monsieur Camille avec modestie.

- Alors, je vous fais grâce des chaussettes à reprendre et du linge à brouetter au lavoir. Il y a des domestiques pour cela. Dites-moi, quelles autres bonnes choses savez-vous préparer ?

- Ma foi, j'accommode assez bien le brochet, je fais une blanquette veloutée et des haricots blancs à la mode de Pont l'Abbé dont on me fait des compliments. Je cuis des pâtés en terrine et fais mes salaisons. J'ai un faible pour mes rillettes...

- Des rillettes ! s'écria le notaire d'une voix surexcitée qui fit se retourner les consommateurs de chocolat. Des rillettes ? Est-ce possible...

- Et aussi des boudins et des andouillettes...

- Des andouillettes, sorties de vos petites mains blanches et potelées... Des boudins bourrés et pétris par vos doigts gracieux. Ah, madame, vous êtes une perle !

Monsieur Camille sourit discrètement sous cette avalanche de compliments dont il n'avait pas l'habitude. Il avait peu d'amis et cuisinait surtout pour lui. De découvrir quelqu'un qui partageait, avec tant de fougue, sa passion l'émouvait à pleurer. Il senti même une larme rouler sur son fond de teint. Simon lui prit la main par-dessus la table.

- Comme je comprends votre chagrin, murmura-t-il... Avant, vous cuisiniez pour lui ? Vous l'attendiez, enfermée dans votre cuisine, comme une cloîtrée espérant la présence de Dieu. Et quand il rentrait du travail, c'était une fête ! Déjà l'odeur, sur le seuil le mettait en verve. Il vous embrassait alors tendrement et le bras autour de vos épaules vous accompagnait jusqu'à la cuisinière en fonte chauffée au bois Car il n'y a qu'avec une cuisinière en fonte chauffée au bois qu'un artiste s'exprime totalement. Arrivé-là, il soulevait les couvercles. Vous attendiez, anxieuse et le cœur prêt à cesser de battre, le verdict de la vapeur... Et quelle joie lorsqu'enfin, il se tournait vers vous en disant : C'est bien. Ces mots si simples vous dédommageaient des heures insipides de ménage et de repassage...

- Oui, oh oui, répondit monsieur Camille maintenant en larme.

- Juste avant que ma pauvre Solange ne décède, je lui avais offert une cuisine identique à celle de l'arrière-grand-père de monsieur Bocuse, avec toutes sortes de hachoirs, de broyeurs et de machines à rôtir, des salamandres et des fours en fonte, ma chère, à vous cuire un bœuf entier. Si vous la voulez, elle est à vous. Maintenant. Il vous suffit d'accepter de vivre dans une vieille demeure loin de l'agitation de la ville et de son mercantilisme effréné.

En disant cela, Simon pétrit la main de monsieur Camille avec une telle tendresse que celui-ci, qui n'avait pour ainsi dire jamais connu l'amour, se sentit fondre et devenir la chose malléable du notaire. Un pauvre agneau innocent et faible devant le loup.

- Je veux bien essayer, répondit-il d'une voix tremblante et mal assurée de femme soumise. Mais c'est que je suis un homme...

- Aucune importance, voyons, dit Simon.

## Derrière la vitrine

Le matin je vais chercher ma baguette, puis mon journal. Ensuite je traîne dans les rues, en attendant l'heure du repas. Puisque je n'ai rien à faire de mieux, je regarde le quartier se transformer. Les maisons que l'on retape, les trottoirs que l'on refait, les employés de l'eau ou du gaz quand ils font des trous dans la chaussée, les commerces qui s'installent ou qui s'en vont, sont des événements très importants qui bousculent mes habitudes. De retour chez moi, j'en parle à ma femme pendant le repas, et on constate tous les deux, avec mélancolie, que le quartier change. L'autre jour la mercière a affiché : « Cessation de commerce. Changement de propriétaire ». Sans plus de précision. Je me suis mis à guetter l'instant fatidique, et regrettable, où le propriétaire allait changer, un peu comme on guette ces personnages qui apparaissent quand sonne l'heure de midi au jaquemart de la cathédrale. J'aime beaucoup la vitrine de cette mercerie. Les petites bobines de fils, les petits et grands écheveaux de soie de toutes les couleurs, les pelotes de laine aux notes suaves et pastels, sont pareils à des tableaux abstraits dont je cherche à découvrir le sens. Je m'y arrête tous les jours, et chaque jour je découvre un nouveau ton ou même un coloris qui s'était tenu caché jusqu'alors. Il y a les couleurs qui dissimulent un paysage, d'autres qui aident à se souvenir et ramènent au jour des événements oubliés, il y a celles qui comme les vitraux rayonnent au soleil. J'aime aussi les rubans, surtout ceux qui ne servent à rien ou les boutons. Je cherche ceux qui, en verre ou en nacre, me rappellent ces petits riens de mon enfance qui emplissaient mes poches. Et voilà que tous ces trésors vont disparaître...

Pendant une semaine la vendeuse a entassé la mercerie dans des cartons puis les a déménagés avec une



camionnette. Ensuite des ouvriers sans gaieté ont occupé les lieux et saucissonné pendant une autre semaine. Puis une nouvelle boutique s'est installée. C'est un salon de coiffure pour dame. Il n'y a qu'une ouvrière qui doit être aussi la patronne car elle shampooine, coupe, frise, sèche et encaisse. Les premiers jours, je passais au large trouvant peu d'intérêt dans une vitrine ennuyeuse qui ne concerne guère les hommes et où le travail de l'ouvrière que l'on peut apercevoir est d'une monotonie d'usine. Puis, quand même, je me suis rapproché jusqu'à m'y arrêter. Finalement, elle n'est pas laide cette vitrine avec ses flacons bleus, verts ou dorés, ses boîtes de teinture et ses portraits de femmes, aux tignasses exubérantes, collés un peu partout.

L'ouvrière est jeune et jolie, avec de souples cheveux blonds coupés courts et de longues jambes. J'aime beaucoup son visage que je trouve pointu, triangulaire comme celui d'une chatte, en raison sans doute de son fin menton, de son nez effilé comme un bec de bergeronnette et de ses yeux très bleus qui partent en flèche vers les tempes. Je crois qu'elle ne me voit pas. En tout cas elle ne regarde pas dans ma direction. Elle travaille pourtant sous mes yeux, assise sur un haut tabouret à roulettes qui remonte sa minijupe. Mais, jamais elle ne regarde autre chose que la nuque de sa cliente. Ça m'arrange. Je peux plus librement et facilement rêvasser. Je lis les étiquettes des parfums : Irène de Ziffirelli, Mabrouska de Payens ou Cordoba de Van Eff. Je les imagine ces Irène, ces Mabrouska se promenant dans des jardins pleins de fleurs ou riant entre les tamaris et les pins. Parfois la composition du parfum est donnée. Musc, civette, lavande, thym, valériane, santal, cèdre, tolu et surtout ces patchouilis et anis qui m'emmènent vers la mer et les cigales.

Je déraille les yeux ouverts tandis que, de l'autre côté de la vitrine, la petite coiffeuse taille dans la barbe à papa de madame Martin ou décolore le porc-épic de madame Acoussian. Comme je l'ai dit, elle ne me regarde jamais. Je n'existe pas. Sans doute parce qu'un homme devant un salon de coiffure pour dame, dans son esprit c'est anormal. Et puisque je n'existe pas, elle se met à l'aise sur son tabouret et tourne vers moi ses longues jambes entrouvertes sur une culotte d'une blancheur innocente. Devais-je ne pas la voir à mon tour ? La question me tortura pendant quatre bons jours. La réponse me fut donnée par la logique : puisqu'elle ne me voyait pas, elle ne pouvait être choquée que je la voie. Donc je pouvais continuer à la regarder. Dès lors j'abandonnai le patchouil, l'anis et les essences de rose pour me consacrer à la petite culotte de l'ouvrière. J'y verrai plus d'extravagances qu'aux plus beaux jours de la mercerie. Elle aime tous les coloris, elle tente toutes les fantaisies et ne recule ni devant les rayures, les damiers et les pois. Pas plus, au plus fort de la chaleur d'été, qu'elle ne recule devant les slips les plus légers et les plus fins.

À la fin de l'automne, quand il commença à faire froid, elle mit des collants et des jupes longues. Mon beau paysage me fut caché pendant presque quinze jours. Je fus si désespéré que j'ai pensé devoir abandonner cette vitrine pour aller chercher mes rêves ailleurs. Pourtant, un matin que je prévoyais comme le dernier, je m'aperçois que la petite coiffeuse, sous une jupe sage, mais courte, de velours roux, porte des bas et un porte-jarretelles d'un rouge acide et velouté. Les voyages redémarrent de plus belle, plus inventifs, plus raffinés et plus surprenants qu'avant. Car les bas sont décorés de si étranges et changeantes arabesques, ont des couleurs si variées et nuancées qu'ils me rappellent

parfois les soies à broder et les canevas excentriques de la mercerie. Sur la peau mate, ocrée encore par la plage, si finement veinée de bleu, ils tiennent parfois seuls, parfois avec un ruban noué, jamais le même, orné d'une cocarde, d'une fleur de tissu ou d'objets surprenants comme cette petite photo d'un acteur connu ou cette minuscule cuillère d'argent comme une sorte d'invite à la dégustation. Elle aime aussi les jarretelles froufrouantes, voire les élastiques canailles ou même les corsets de rose fané de nos grand-mères.

Lorsque je me dirige vers cette vitrine mon cœur bat la chamade. C'est comme si j'allais au théâtre ou au cinéma sans savoir quel film ou quelle pièce va se jouer et quels seront les acteurs. Mais en sachant à l'avance que le spectacle sera magnifique. Harmonisera-t-elle ou au contraire contrariera-t-elle les tons ? Comment se pavosera-t-elle ? Que verrai-je d'inconnu, au-delà de la transparence et de la dentelle ? Quelles soies palperont sur des bouts de peau ? Il m'arrive aussi de plus en plus souvent d'avoir envie de me prosterner à ses pieds, de glisser mon visage sous la jupe pour humer et goûter ce que je perçois de mes yeux.

Et qu'en est-il du bruit délicat des tissus que l'on froisse, du velours de la peau que l'on embrasse ? Mais pour que j'ose, il faudrait qu'elle me regarde et qu'elle me voie...

À la fin du printemps une affiche "À vendre" surgit entre les teintures et les eaux de toilette sans que rien ne l'annonce et la boutique se vide comme sous l'effet d'un ouragan. La veille encore elle était là, et j'aurais pu lui parler. Le quartier, endormi comme le château de la belle au bois dormant, se réveille alors. On retape deux ou trois façades, la boulangère change de caissière, le journal parle d'une guerre possible. Les employés du gaz se mettent à défoncer la rue sous mes yeux avec une hargne sauvage et comme pour rattraper le temps perdu tandis qu'une équipe d'ouvriers en cote verte remplacent les feux tricolores du carrefour dont l'orange paresseux était devenu trop indulgent...

J'ai appris chez le boucher qu'elle s'était mise en ménage avec le propriétaire du bureau de tabac et qu'elle lui consacre tout son temps. Comme il doit bien rêver ! Moi, je n'y ai plus goût. Plus du tout. Je crois même que je ne rêverai jamais plus.

## **L'âme des choses**

J'avais découvert, par hasard, cette boutique de très médiocre apparence qui semblait vouloir s'enfoncer dans le recoin le plus obscur d'une façade du faubourg de La Rochelle, coincée entre une bijouterie quelconque et une pâtisserie incolore. Une minuscule boutique en fait, si petite qu'elle ressemblait à un bout de couloir. J'étais passé cent fois devant, en sortant du travail, sans la voir, sans même me rendre compte de son existence et voici qu'aujourd'hui, elle me hélait, si l'on peut dire, avec force. Que le diable m'emporte, mais quelle curiosité n'aurait pas été éveillée par les objets qu'on y voyait exposés sur des étagères de bois blanc ?

C'étaient des choses de cuivre et de cuir, avec des volants, des manettes et des leviers qui dépassaient, mais d'un abord si grossier, d'une construction si biscornue que l'on hésitait entre l'œuvre d'art locale remise à l'occasion d'un tournoi de bridge, l'assemblage de pièces de mobylette par un adolescent et un moulin à café fabriqué dans l'ex-Union Soviétique. À moins que ce ne fût des objets de culte d'une église inconnue comme les musées en possèdent en quantité.

Au fond de la boutique une demoiselle vêtue de noir, d'aspect modeste et simple, lisait une revue pour dame. Elle était assise derrière une petite table à écrire qui supportait une boîte de cachous et un ramasse-monnaie en verre bleu. Cette jeune fille, qui était très brune avec des cheveux et des sourcils abondants, était pourvue d'une peau d'une blancheur et d'une transparence de cadavre. Je n'en fus que plus attiré et séduit par cet étrange et violent contraste. Un mélange d'eau et de feu. Elle leva à peine les yeux à mon entrée. Elle me laissa fureter à ma guise, sans me coller aux fesses avec les "Puis-je vous renseigner ?" qui me donnent, systématiquement, l'envie de fuir. Je pris dans mes mains plusieurs de ces objets. Ils n'étaient ni lourds, ni légers, ils semblaient même chercher à vous encombrer le moins possible les paumes, agissant, si l'on peut dire, avec la discrétion d'un chat grim pant furtivement sur vos genoux.

Je les retournai pour tenter de lire une inscription qui pût m'éclairer sur leur origine. Aucune lettre, aucun chiffre ne figurait à un quelconque endroit. En les manipulant, ils me parurent même singulièrement branlants et fragiles, avec des bruits de grelot angoissants. Fort heureusement aucun ne se démantibula. J'aurais eu, malgré mon habileté et ma dextérité manuelle, toutes les peines du monde à les remonter tels qu'ils étaient. Aucune indication de prix n'apparaissait non plus. Quand j'eus examiné la totalité des objets, une douzaine environ, la jeune fille ferma sa revue. Elle tourna vers moi des yeux noirs profondément tristes et tourmentés, comme si ma présence réveillait le souvenir d'un terrible chagrin. Je me sentis immédiatement ému. Je suis un sentimental et rien ne me retourne plus facilement que de beaux yeux de femme, tristes et embués de larmes. Il me sembla même que le regard de la demoiselle s'embuait de plus en plus au fur et à mesure que la compassion me gagnait.

C'est d'une voix lasse et tremblante qu'elle me demanda ce qu'elle pouvait faire pour moi. La question me bouleversa. J'étais heureux, elle paraissait si malheureuse ; et c'est elle qui me demandait ce qu'elle pouvait faire pour moi !

– À quoi servent ces choses ? dis-je d'une voix blanche.

– Je ne sais pas. Et les larmes jaillirent de ses yeux comme si elle n'en pouvait plus de les retenir. Jugez de mon embarras. Je la pris dans mes bras, comme il me semblait qu'elle le voulait, et elle se mit à hoqueter, le nez enfoui dans la doublure de ma veste. Elle correspondait, en taille, à mon idéal féminin et paraissait, autant que je puisse en juger en l'examinant par-dessus son épaule, extrêmement bien faite et appétissante. Je reniflai à petits coups sa peau fraîche et bien lavée, légèrement parfumée d'eau de Cologne, tandis que ses cheveux fins me chatouillaient le cou. Vous dire si elle était bien habillée, je ne saurais, elle portait avec grâce une jupe étroite et un pull très serré. Quand elle eut essuyé ses yeux et mouché son nez, elle se remit du rouge à lèvres.

– Excusez-moi, murmura-t-elle encore frémissante, mais ces objets remuent en moi de tels souvenirs que je craque, lorsqu'il me faut en parler. Ils appartenaient à mon père qui me les a confiés avant de disparaître.

– Il est mort ?

– Je ne sais pas. Elle se moucha encore et garda le silence pendant quelques secondes. Il a disparu en me les confiant. Vends-les, m'a-t-il dit, c'est toute notre fortune. J'ignore d'où il les tenait. Ce n'était pas un grand voyageur et je crois qu'il n'est jamais allé plus loin que Bordeaux ou Angoulême. C'est d'ailleurs dans cette dernière ville qu'il a rencontré ma mère, et c'est là qu'elle l'a quitté, quelques années plus tard. Vends ces objets, me disait-il, ton bonheur en dépend. Je crois que lui-même ignorait à quoi ils pouvaient servir. Il les trouvait beaux et disait qu'ils me ressemblaient.

– C'est peut-être lui qui les avait fabriqués ?

– Oh ! que non ! Il n'était pas capable de changer un fusible sans le visser de travers ou de remonter un réveil sans en casser le ressort. Il faut des machines très compliquées pour assembler le cuivre et le cuir. Non ce n'est pas lui, et certains ont plusieurs dizaines d'années d'existence, peut-être même des centaines d'années. Je vous en prie, monsieur, achetez-m'en un, un seul et vous ferez une bonne action doublée d'un bon placement...

Quand j'arrivai à la maison ma femme venait de terminer de préparer le repas. Je t'attendais pour que tu m'aides, me dit-elle. Où étais-tu encore ? Je suis toujours toute seule à me débrouiller avec le repas ! Et patin couffin les récriminations habituelles.

Je ne jugeais pas opportun de lui parler de la jeune fille et de l'objet qu'elle m'avait vendu. Je le descendis à la cave où il se confondit tout de suite avec les pots de confiture, les bocaux de coulis de tomates, les menues ferrailles que j'y accumule et le matériel de pêche à la ligne que mon oncle Robert, celui de Saint Romain, m'avait légué.

Pendant le repas je pensai à la jeune fille, à ses yeux émouvants cernés de noirs chagrins, à sa boutique et aux mystérieux trucs qui attendaient sur les étagères. Une fois couché c'est aux mollets ronds et à la délicieuse poitrine de la jeune fille que je me mis à rêver. Je m'endormis tard. Je ne pus tenir plus d'une semaine avant de retourner dans la boutique tant la beauté de la jeune fille hantait mes jours et mes nuits. Elle fut sincèrement heureuse de me revoir.

– Je ne vous attendais plus, et j'étais désolée à l'idée que vous ne reviendriez pas. Comment va votre achat ? Se sent-il bien chez vous ?

Je lui répondis que l'objet s'était tout de suite intégré à mon mobilier, que tout le monde à la maison en raffolait et que je croyais bien aussi être tombé amoureux d'elle, que je ne dormais plus ou très mal, que je mangeais à peine et que c'était tout juste si j'avais envie de travailler.

– Mon pauvre ami, comme je suis ravie de votre aveu. Moi aussi je pense à vous. Mais j'ai tant de chagrin. Je ne serai heureuse que lorsque tout cela sera parti. Elle balaya d'un geste les étagères chargées de ses machins extravagants.

– Et si vous vous en débarrassiez dans la déchetterie la plus proche, par exemple ?

– Ce n'est pas gentil de me dire ça ! Vous êtes trop cruel et méchant avec moi ! Ces objets me viennent de mon cher papa, il n'est pas question de les jeter ! Puis elle ajouta un ton plus bas. Il me l'a bien recommandé, je dois les vendre.

– Votre histoire est belle et romanesque comme un conte de fée, dis-je en tombant à genoux devant elle. D'ailleurs vous-même ressemblez à une fée...

– Taisez-vous malheureux ! gémit-elle en plaquant sa main sur ma bouche. J'en profitai pour lui embrasser la paume qu'elle avait tiède et parfumée. (Ce qui est la moindre des choses avec les progrès de l'hygiène).

Ce soir-là, je l'invitais à dîner. Au restaurant, elle fut larmoyante et belle. Elle se laissa embrasser lorsque je la déposai devant chez elle, mais me mit à la porte lorsque je voulus entrer. Je rentrai tard et ma femme dormait. Elle s'éveilla pour me faire ses habituels reproches sur la conduite du ménage, puis se rendormit. Je rêvai jusqu'à l'aube à ma petite marchande de bidules exotiques. Avant de me rendre au travail, je rangeai, près du premier, l'objet que je lui avais acheté la veille et qui était resté dans l'auto. On ne le remarquait pas plus que le premier.

Tous les deux ou trois soirs je rentrais tard. Je pris l'habitude de faire le moins de bruit possible pour ne pas réveiller ma femme, car ses invectives me devenaient de moins en moins supportables. La petite marchande m'aimait et dès que j'entrais, elle tirait son rideau de fer et nous faisions l'amour dans la boutique, en prenant bien garde toutefois de ne rien casser. Ensuite nous allions au restaurant et je rangeais mon emplette dans mon coffre de voiture. L'objet rejoignait plus tard les autres à la cave où il se fondait aussitôt comme un passe-muraille avec les objets voisins.

Un jour ma femme m'annonça qu'elle me quittait.

– Il est temps pour moi de partir, me dit-elle de ce ton glacé qu'elle prenait pour me parler depuis quelques semaines. Notre compte en banque est à sec, nos économies ont disparu comme du beurre au four et tu ne m'aimes plus. Je préfère m'en aller.

Elle emporta la vaisselle et la télé et me laissa une liasse de factures que je fis immédiatement brûler. Je pleurai un peu et ces larmes me surprirent. Comment, me dis-je, moi qui n'ai jamais pleuré depuis l'âge de onze ans, me voici en larmes pour le départ de cette haridelle, de cette chipie malgracieuse. Me serais-je trompé sur mes sentiments ? La question me tourmenta un instant. Pour en avoir le cœur net, je rassemblai mes derniers billets et partis à pied, car ma femme avait pris la voiture, jusqu'à la boutique de mon adorable et brune maîtresse.

Je fus surpris de découvrir qu'il ne lui restait plus d'objets à vendre.

– Tu as pris le dernier hier, souviens-toi me dit-elle. J'ai rendu les clés au propriétaire et demain je serai loin.

Pour la première fois je la vis rire aux éclats. Sa peau était, aujourd'hui, rose et fraîche, et ses yeux brillaient à la pensée de son départ. Elle fit, dans un mouvement spontané de gaîté, tourner une robe rouge que je ne lui connaissais pas. Je me mis à pleurer tandis que gentiment elle me poussait dehors.

– J'ai à faire maintenant. Rentre chez toi et ne pense plus à moi. Mon destin est ailleurs et le tiens aussi.

Dans la cave ils m'attendaient tous, sagement rangés sur les étagères métalliques que ma femme m'avait offertes pour notre première année de mariage. À cette pensée mes larmes se mirent à couler comme l'eau d'un robinet de baignoire. Je restai prostré toute la journée, pleurant et gémissant. Ah, chers objets me lamentais-je, souvenirs de mon bonheur, vous avez bel et bien une âme pour tourmenter ceux qui vous possèdent. Demain, me dis-je, en surmontant mon affliction, je louerai une boutique discrète et grâce à vous, objets de mon cœur, j'appâterai une pauvre fille qui aura pitié de moi, et qui m'aimera. Et vous irez à votre tour, enrichir sa cave ou son garage jusqu'à ce qu'elle trouve un homme bon et généreux, et il en sera ainsi jusqu'au jugement dernier, car s'il est vrai que l'amour est aveugle, il est aussi exact qu'il empêche de compter.

Ah oui, j'allais oublier, il y a une morale à la manière de Jean de la Fontaine à ce mélodrame, la voici : Si tu as quelque chose à vendre fidélise ta clientèle.

## **Frédo. Récit d'un marin**

– Frédo ! cria une voix de femme crispante comme un silex rayant une vitre, va jouer au diable pour l'amour de Dieu ! Tu m'empêches de suivre mon feuilleton à la télé ! Pose ta console et fiche nous la paix ! Si c'est pas malheureux ce gosse, sans cesse dans nos pattes avec sa console et ses jeux stupides ! Et, je te le fais remarquer, toujours au moment où on regarde "Les feux brûlants de l'amour". Il a bouffé comme quatre à midi, devrait maintenant faire une sieste et nous foutre la paix, que déjà dans une caravane y a pas moyen de se remuer... Mais faut qu'il soit là, à nous casser les pieds !

– Frédo, nom de Dieu ! s'enflamma depuis cette même caravane une deuxième voix féminine, plus claire que la première, écoute au moins une fois dans ta vie ta pauvre grand-mère qui s'échine à te donner une existence de milord et que tu ne respectes pas plus qu'une bouse !... C'est chaque année la même chose, tu nous gâches nos congés ! L'an dernier à Arcachon tu t'es cassé la jambe, l'année d'avant à Pornic t'as eu la rougeole ! Je me demande ce que tu vas inventer cette fois !... A dix ans bientôt, tu pourrais travailler pendant tes vacances, comme Chili et Ahmed ! D'ailleurs l'an prochain, tu feras comme eux, tu iras chez monsieur Joufflu turbiner à la station-service, avec le bossu.

– Non maman, pas chez Joufflu, c'est un vrai saligaud, un vieux cochon ! Demande à Chili et à Ahmed ! Avec le bossu, ils les tripotent là où ils rangent les pneus.

– Ce gamin parle mal que c'en est pas croyable ! soupira une voix mâle et fatiguée depuis une vieille Peugeot marron parkée à l'ombre d'un pin. Causer ainsi de monsieur Joufflu qui s'occupe si bien des gosses de notre banlieue ! Même qu'on a mis sa photo dans Paris-Match... Toutefois, s'il est vrai qu'il tripote les gamins ...

– Tais-toi donc, vieux con, on ne t'a rien demandé ! riposta l'une des dames alors que retentissaient les échos d'une correction et que le dénommé Frédo hurlait dans les aigus.

Je suivais cette pittoresque conversation de mon voilier, lequel avait failli couler après avoir heurté un haut-fond quelques jours auparavant. J'attendais un technicien, une nouvelle voile et un nouveau moteur pour pouvoir reprendre le large. Pour tuer le temps j'épiais donc cette intéressante famille de parisiens. Non que je sois voyeur, mais elle piquait ma curiosité. J'avais compté les personnages : un couple de grands-parents, leur fille et son rejeton, le dénommé Frédo plus deux molosses baveux de race incertaine. Ces vaillants estivants avaient réussi, après avoir traversé l'épaisse forêt de pins de la Coubre par des sentiers de sable et de cailloux, à parquer une caravane bosselée et déginguée au ras de la mer. Juste au sommet d'une petite dune dépourvue de végétation. Elle dominait, comme un bunker de ferraille grisâtre un petit bout de plage où se baignaient une douzaine de familles venues du camping de Bonne Anse, à vingt minutes à pieds.

La caravane était arrivée la veille, dans un grand fracas de boîte à vitesse malmenée. Depuis lors, comme s'ils étaient en représentation, nos personnages s'engueulaient ou talochaient le gamin dont les moindres gestes semblaient devoir déclencher des catastrophes. Hardiment, ils s'étaient installés à deux pas du panneau qui précisait qu'il était strictement interdit de camper à cet endroit et on peut dire, en entendant les réflexions des baigneurs, qu'ils faisaient des envieux. Les deux molosses, conscients sans doute de ce privilège indu, interdisaient tout approche de la caravane en aboyant presque sans interruption.

Le soir même je croisais ce Frédo, un rouquin au visage tranchant et chiffonné de mal nourri, avec une démarche de héron maigre et haut sur pattes. Une méfiance l'habitait mais à sa manière de m'observer par en dessous, de m'évaluer même, avec des yeux fureteurs et vifs, je devinais qu'il était d'un naturel curieux.

– Salut ! Alors c'est toi le terrible Frédo ?

– Frédéric, s'il te plaît. J'ai dix ans et demi. Je suis un Chevalier du zodiaque et un dragon Ninja. J'ai des pouvoirs et si tu cherches la bagarre, je suis capable de te réduire en poudre...

– Tiens donc, un dragon... Effectivement, tu m'as l'air costaud pour ton âge et je ne lutterai pas avec toi pour tout l'or du monde... Dis-moi, comment avez-vous fait pour arriver jusqu'ici, avec cette caravane ?

Toujours ces questions terre à terre de grande personne. Il leva ses maigres épaules d'un geste fataliste.

– Mémère et pépère ont poussé pendant que maman conduisait. Toute la journée on a mis. On s'est enlisé trois fois. Maman voulait cette place parce qu'elle dit que si on va au bord de la mer, il faut être vraiment au bord de la mer et pas à dix kilomètres. Elle dit aussi que ça fait râler les gens du camping de nous voir plantés là et que rien que pour ça, ça vaut la peine de s'être fatigué... Maman, elle se faufile toujours devant les autres, et quand quelqu'un rouspète, elle crie plus fort que lui. Parfois elle l'injurie. Elle déteste tout le monde. Elle a toujours raison de toute façon... Soupir de Frédéric qui reste silencieux quelques secondes puis reprend. J'aime pas ma maman. Elle dit que je suis un boulet dans sa vie. Quand elle est en colère et que j'ai fait une bêtise, elle m'enferme dans un cachot tout noir, sans manger. Ce sont les chiens qui me gardent et qui bouffent mon repas. Je les entends derrière la porte qui avalent mon dessert en faisant claquer leur grosse langue, plaf, plaf... J'aime pas mémère et pépère non plus. Ils me détestent parce que j'ai pas de papa. Ils préfèrent les chiens. Mémère dit que c'est plus affectueux. Elle se plaint tout le temps et me bat encore plus fort que maman. Elle dit que c'est de ma faute si elle a des varices et des rhumatismes. Pépère laisse faire. Il lit son journal toute la journée, enfermé dans sa saloperie de Peugeot... Et toi, qu'est-ce que tu fabriques ?

– Je suis venu en bateau et je suis en panne. J'attends le mécano pour pouvoir repartir.

– T'es un navigateur solitaire ?

– Si on veut oui, puisque personne ne voyage avec moi. Je convoie des bateaux pour les clients d'un constructeur. Tu n'as pas de frère ou de sœur ?

– Non. J'ai juste des copains, Chili et Ahmed. Quand on sera grands, on sera justiciers. On vivra seuls sur une planète inconnue.

– Frédo ! bon Dieu, que fais-tu encore à parler avec un étranger ! Je t'ai dit de ne pas répondre aux gens qui t'adressent la parole. Va jouer sur la plage avec ton seau et ta pelle, bordel, ou je descends m'occuper de toi !

– Oui maman !

– Bon, et bien salut Frédéric et bon courage mon vieux. J'accompagnai d'une tape fraternelle sur l'épaule.

– Au revoir. Viens quand même me voir, quand je serai sur la plage. Puis en chuchotant : fais pas attention à eux, c'est des cons. Quand on se reverra, je te raconterai les aventures des Chevaliers de l'Espace... Je voudrais bien que tu m'emmenes en bateau, tu le feras n'est-ce pas, quand il sera réparé ?

– Oui, si je le peux.

Je restai néanmoins à une distance raisonnable du gosse. Je ne me sentais pas de taille à affronter sa mère, une redoutable femelle de plus de cent kilos, laide et mafflue, qui se pavanait en caleçon rouge devant la caravane en suçant des esquimaux glacés. J'observais par contre. Le jour suivant, après sa première gifle suivie d'une rafale d'injures, Frédéric descendit sur la plage par un petit sentier qu'il avait fait la veille. Il portait un seau de plage, une petite pelle et un fagot de branchettes probablement ramassées dans le bois voisin. Une fois arrivé au pied de l'escalier il prit, me semble-t-il, des mesures et des points de repères autour de la caravane à l'aide d'une ficelle et d'un bambou de canne à pêche. Il faisait ça avec un sérieux et une minutie d'ingénieur, plantant des jalons à des intervalles qui me paraissaient quelconques, mais toujours hors de portée de la marée. Je le suivais, avec mes jumelles, qui escaladait la dune, passait sous la caravane, s'accrochant aux deux ou trois touffes d'oyat ou de liseron pour enfoncer ses piquets selon un plan connu de lui seul.

Puis un matin, il commença des travaux de terrassement. Il creusa comme un forçat aux endroits où il avait planté ses repères et jeta à la mer nombre de seaux de sable. À la place il déversa un nombre égal de seaux d'eau. Il agissait toujours avec la même application. Au fil des jours il travailla jusqu'au coucher du soleil et ne s'accorda que quelques minutes pour le repas et la baignade. Avant de creuser une nouvelle cavité, il vérifiait, avec sa ficelle et son bambou s'il ne s'était pas trompé dans ses calculs et si le jalon était à la bonne place.

Un méticuleux ce garçon tout de même, pensais-je, décontenancé par ce jeu incompréhensible. En fouillant dans mes souvenirs d'enfant, je n'y découvris rien qui exigeât tant d'efforts, tant d'actions diverses déployées sur une si grande surface et surtout pendant autant de temps. Peut-être se construisait-il une hutte ou cherchait-il un trésor ? Allez savoir. En tout cas la caravane lui fichait la paix. D'autres gosses, intrigués, étaient venus rôder. Il les avait embauchés et avait surveillé leur travail avec une rudesse tatillonne de chef de chantier. Mais leur contribution ne dura guère, comme si le divertissement manquait d'attrait.

Durant deux jours, j'oubliais Frédéric, accaparé par le mécano enfin arrivé avec le matériel. Celui-ci me fit un dépannage de fortune, juste de quoi regagner La Rochelle où l'on terminerait les réparations en cale sèche. En attendant, la plus petite tempête risquait d'être fatale au voilier. Mon départ tombait à pic, je commençais à me lasser des imprécations de la dondon, des criaileries de mémère, des jérémiades de pépère et des hurlements des cabots. En vérité, j'étais malheureux de ne pouvoir intervenir. J'optais donc pour la fuite. Cependant, avant de lever l'ancre, je devais faire mes adieux à Frédéric. Il avait besogné, le bougre. La petite dune et la caravane, étaient emprisonnées par un réseau de rigoles et de puits creusés à la pelle. Ils étaient de formes diverses et dans les plus profonds un enfant aurait pu se tenir debout. De l'eau stagnait au fond. Les mêmes inexplicables trous, criblaient la pente de la dune, du bas jusqu'en haut.

Frédéric paraissait très satisfait de son travail. Vu d'un peu loin, on aurait dit la représentation agrandie d'un circuit imprimé d'électronique, avec ses câbles, ses capacités, ses résistances, ses transistors et tout le saint-frusquin de ce genre de bidule.

– Et ça sert à quoi tout ça, Frédéric ?

– J'ai vu ça à la télé, quand Goldorac détruit le repaire des méchants. Le professeur dans le dessin animé a très bien expliqué le truc. C'est une sorte de machine, un capteur d'énergie, en liaison avec la force noire des étoiles. Je sais que ça va fonctionner.

– Très bien, mais c'est destiné à quoi ?

– C'est fait pour faire disparaître la dune, me répond tranquillement cet innocent.

Je ne pus m'empêcher de rire.

– Rien que ça ! Explique-moi un peu mieux, ça pourra me servir dans ma vie de navigateur.

– Ça fait appel aux forces cosmiques. Ça agira pendant la grande marée, dans trois jours. Je me suis renseigné auprès des pêcheurs, l'eau montera jusqu'ici. Il me montre un trou oblong, un trou quelconque relié aux autres par une sorte de caniveau. Alors moi je me cacherai, je dirai les paroles du professeur et la dune disparaîtra dans la mer avec la caravane, maman, mémère, pépère et les chiens.



– Sacré môme, tu as de l'imagination ! Tâche de la garder intacte et travaille bien à l'école. Et puis ne sois pas déçu si la machine de Goldorac ne fonctionne pas. La forêt de la Coubre n'est pas la planète des dragons de l'espace. Après tout, tes parents ne sont pas si mauvais que ça, hein ? J'en ai connu de pires. Tu verras, tu les jugeras autrement quand tu seras grand.

Il ne me répondit pas et se contenta de me jeter un coup d'œil où se mêlaient le défi et le mépris. Je l'embrassais, en profitant d'un instant d'inattention des géniteurs cerbères. On pouvait les entendre d'ailleurs qui se chamaillaient sans pudeur, collés comme des bulots sur leur promontoire miné par un petit garçon qui croyait aux pouvoirs des justiciers venus du cosmos. Je lui promis que nous ferions une promenade en mer dès que le bateau serait en état. Il me fit force signes d'adieux pendant que je lançais le moteur.

Il ne s'était pas trompé en ce qui concerne les grandes marées d'équinoxe. Elles eurent lieu le lendemain de mon départ et provoquèrent d'importants dégâts sur toute la côte. Dans La Rochelle on ne parlait que d'un bizarre accident survenu non loin de Bonne Anse, dans lequel avaient disparu trois adultes et deux chiens. Le récit était en première page du journal régional avec la photo du seul survivant, un petit garçon roux haut sur pattes avec un visage mince et des yeux fureteurs. La dune avait disparu, fondue dans l'océan comme un morceau de sucre dans l'eau chaude, entraînant au fond des eaux la caravane et ses locataires. Par chance, l'enfant n'était pas avec eux à ce moment-là. Le journaliste supposait que des eaux souterraines avaient sapé la dune. Il présumait que les corps avaient été entraînés au large par les courants. Les gens ne sont pas prudents, écrivait-il. Du baratin tout ça.

J'ai loué une voiture pour retourner à Bonne Anse. Pourvu qu'il soit encore dans le coin. Bon Dieu, j'avais oublié ! Une vieille histoire que l'on se raconte entre marins. Un pêcheur portugais m'avait affirmé avoir été sauvé par l'un d'eux, un soir de tempête au cap Saint-Vincent. À Lagos au Portugal, ils ont même leur statue, une sorte de cosmonaute bariolé. Le Portugais était intarissable. Et saoul comme cent bourriques. « On dirait des mômes, avait-il dit. Ne rigole pas putain ! Je ne suis pas le premier à les avoir vus qu'il bafouillait. Et de citer Saint-Exupéry... Ben oui, le Petit Prince, la panne dans le désert, la petite planète avec la rose, le renard et tout ça... »

En arrivant à Bonne Anse le gamin avait disparu à son tour. Et personne ne savait où il était allé. Mais il avait pensé à moi car une semaine après, avant de quitter le port de La Rochelle, à la Capitainerie on me remit une enveloppe. Elle contenait un carton sur lequel il était écrit « Bons souvenirs de Fredo, Chili et Ahmed. Car cela fut, ou cela ne fut pas. »

La missive n'était pas signée.

### **Le Boutillon des Charentes**

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)  
[pperonneau@orange.fr](mailto:pperonneau@orange.fr)

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>